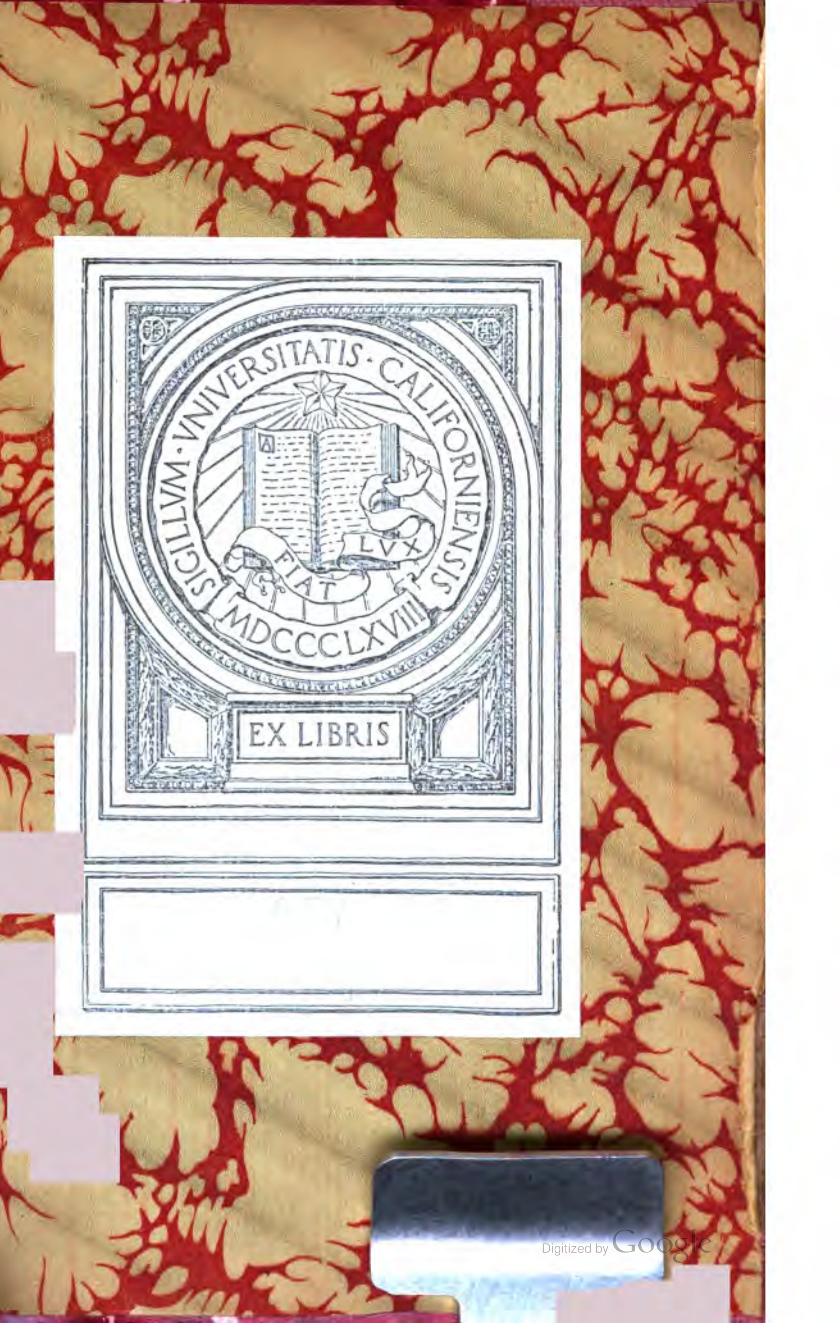
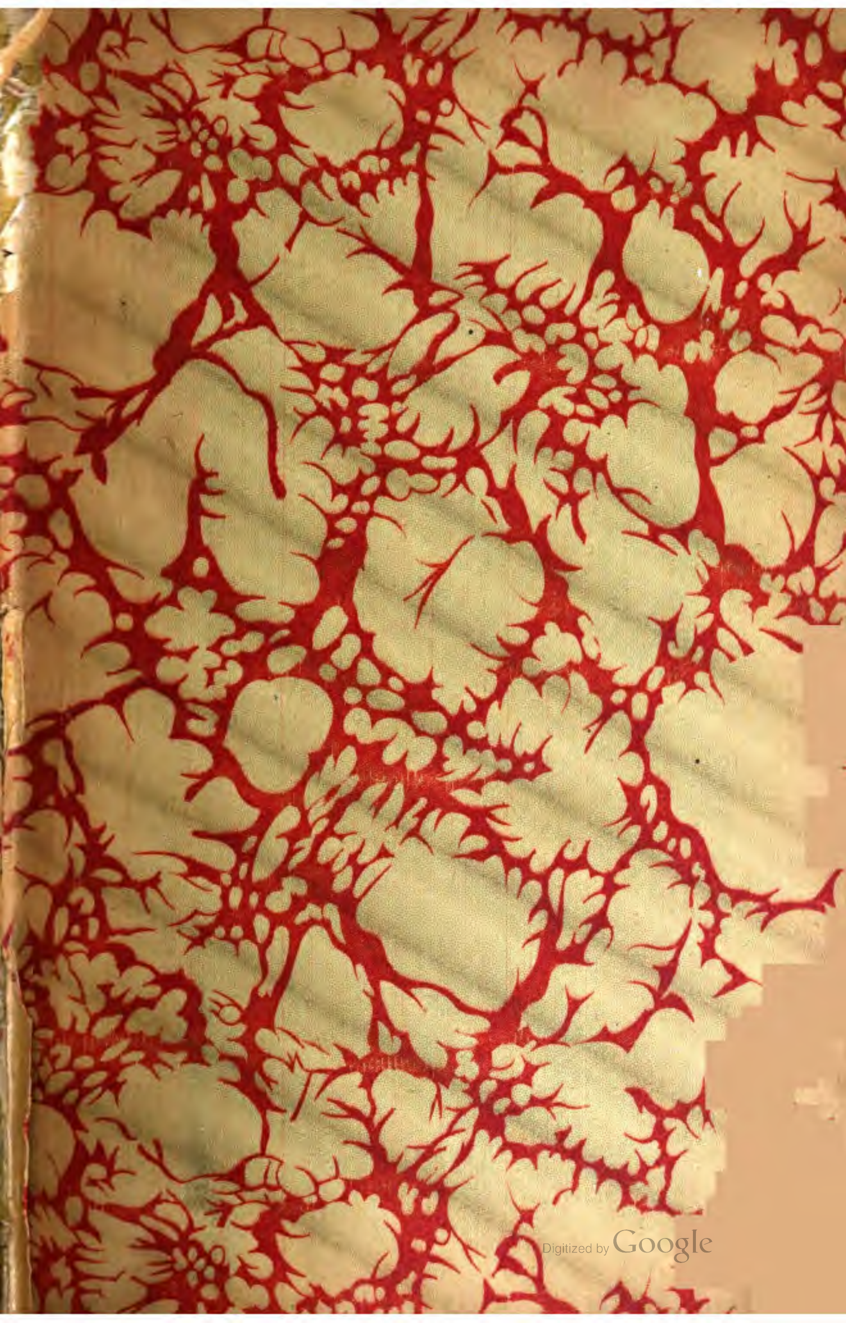



SIGILLVM · VNIVERSITATIS · CALIFORNIENSIS
FIAT LVX
MDCCCLXVIII
EX LIBRIS



Alexandre POLOVTSOFF

LES TRÉSORS D'ART EN RUSSIE SOUS LE RÉGIME BOLCHEVISTE

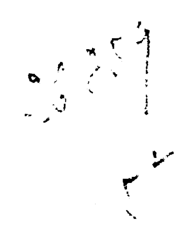
E

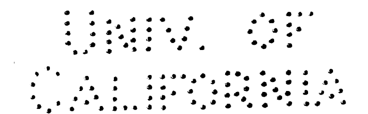
J. POVOLOZKY & CIE, ÉDITEURS

13, RUE BONAPARTE, PARIS

TÉLÉPHONE: GOBELINS 53-62

LES TRÉSORS D'ART EN RUSSIE
SOUS LE RÉGIME BOLCHEVISTE



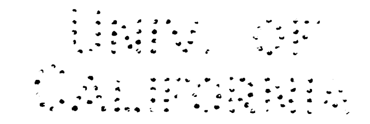


ALEXANDRE POLOVTSOFF

LES TRÉSORS D'ART EN RUSSIE

SOUS LE RÉGIME BOLCHEVISTE

PARIS
SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE
ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN ET Cie
15, rue de Cluny, 15
—
1919



I

Lorsque, après la révolution de mars 1917, l'instabilité des gouvernants russes eut rendu l'exercice des fonctions administratives de plus en plus difficile à ceux dont elles avaient formé le principal devoir jusque-là, je me vis contraint de quitter le service actif du ministère des affaires étrangères et me joignis à un groupe d'amis qui voulaient organiser le sauvetage des objets d'art à Pétrograd et dans ses environs. Notre idée première fut de prendre en main, sans délai, les palais impériaux, afin d'empêcher qu'ils ne fussent pillés, mais, dès l'abord, nous devinâmes qu'il serait difficile de prévoir jusqu'où notre activité aurait à se développer.

Nous ne prîmes que deux décisions :

La première était de rester complètement à l'écart de la politique, et la deuxième de

consacrer nos énergies à la conservation des richesses artistiques que deux siècles avaient accumulées dans la capitale et dans ses environs immédiats. La majeure partie de ces richesses, en ces premiers mois après le renversement de la monarchie, ne paraissait pas encore sujette à de grands risques, quoique déjà les excès commis par la foule, pour arracher dans maint endroit les aigles impériales, nous fissent craindre des mutilations de monuments historiques. Mais, par les temps troublés qui s'annonçaient, nous pensions qu'il serait utile de former un noyau de gens résolus à défendre et à sauver ce qui représentait, à nos yeux, le produit le plus précieux de la civilisation dans notre patrie.

Il allait de soi que nous ferions notre travail quelle que fût la politique du moment dans le pays, quels que fussent les hommes au pouvoir, de droit ou de fait ; nous comprenions bien que plus la situation serait mauvaise, plus notre activité serait nécessaire. A ce moment-là, le gouvernement provisoire était présidé par le prince Lvov.

M. Golovine, ex-président de la Douma, dirigeait le département des beaux-arts, et son adjoint, M. Makaroff, était l'agent toujours actif et toujours aimable, empressé à étudier les mesures que nous préconisions.

La première tâche qui m'incomba fut d'inventorier le palais de Gatchina, avec deux de mes amis, M. Weiner et le comte Zouboff. Ce vaste bâtiment fut érigé, tout d'abord, par le prince Grégoire Orloff, le favori de Catherine II ; acheté par l'impératrice après la mort d'Orloff, et devenu le séjour favori de Paul Ier, qui le remania et l'agrandit, il fut rebâti et agrandi encore par Nicolas Ier, et renferme une quantité immense d'objets d'art fort peu connus et encore moins étudiés.

Il y a à Gatchina près de quatre mille tableaux et, dans ce nombre, deux Watteau, un Véronèse admirable, un Lorenzo Lotto, plusieurs Francia, des Luca Giordano et des séries interminables de portraits du XVIIe et du XVIIIe siècle, dont quelques-uns fort importants.

Aucun de nous trois qui entreprenions de

faire cet inventaire, n'était spécialiste pour tous les domaines de l'art, mais Zouboff avait, depuis plusieurs années, donné tout son temps à l'Institut de l'histoire des beaux-arts qu'il avait fondé et dont il était directeur; Weiner, depuis dix ans, publiait les *Staryé Godi*, la revue d'art qui a eu, depuis 1907, une influence prépondérante en Russie pour la diffusion et la propagation des idées artistiques ; et, pour ma part, comme curateur du musée et de l'école du baron Stieglitz (fondation qui correspond au Musée des arts décoratifs de Paris), j'étais, depuis nombre d'années, au courant de la vie des principaux musées d'Europe, et les questions de classification d'objets d'art et la recherche de leurs origines m'avaient toujours passionné.

Nous résolûmes de compléter par l'étude ce que nos connaissances pouvaient avoir de lacunes, dues au dilettantisme de notre éducation artistique, et nous nous mîmes à l'œuvre au commencement de juin. Weiner et Zouboff se partagèrent le palais par apparte-

ments; je pris à tâche d'inventorier les tapisseries, les objets d'art oriental où qu'ils se trouvassent (et notamment, l'immense galerie chinoise remplie de porcelaines et de laques de la Chine et du Japon), la chapelle, l'armurerie et les pavillons du parc. Nous avions une douzaine d'adjoints, choisis parmi des élèves d'écoles des beaux-arts ; d'abord, nous leur faisions écrire ce que nous dictions, et, peu à peu, quelques-uns d'entre eux purent travailler d'une façon plus indépendante sous la direction de l'un de nous trois.

Vers le mois de septembre, le sort des objets d'art du palais de Pavlovsk commença à préoccuper tous ceux qui aimaient les belles choses ; jusque-là nous n'avions fait un travail régulier que dans les palais qui avaient appartenu à l'Empereur et qui, du fait de son abdication, étaient restés sans maître. Gatchina, qui appartenait en viager à S. M. l'Impératrice douairière, était dans le même cas. Mais Pavlovsk, bâti par l'impératrice Marie, femme de Paul Ier, et passé à une branche cadette de la famille impériale, était

revendiqué, à titre de propriété privée, par le prince Jean Constantinovitch ; cette question était étudiée par une commission spéciale qui avait résolu d'admettre le principe de propriété, mais le gouvernement était impressionné par une argumentation révolutionnaire de plus en plus bruyante, qui disait que Pavlovsk avait été bâti aux frais de l'Etat, puisque sous Paul Ier la cassette impériale et les deniers publics n'étaient pas séparés d'une façon bien définie et que ce domaine devait, par conséquent, devenir propriété nationale. Nous ne savions pas quel serait son sort ultérieur, mais nous savions que Pavlovsk renfermait des merveilles et qu'il serait utile, à tout hasard, de les inventorier. M. Smirnoff, gérant des affaires du prince Jean, vint me parler, à ce même moment, du désir qu'il avait de faire inventorier Pavlovsk. Il me demanda de lui recommander quelqu'un pour ce travail. Je m'offris pour le faire et cette proposition fut accueillie avec enthousiasme par le prince ; il me dit qu'il ne savait pas au juste ce que son palais conte-

nait et qu'il avait, à plusieurs reprises, soupçonné des domestiques d'avoir fait disparaître des meubles ou des bibelots ; nous avions été tous deux, lui et moi, officiers aux gardes à cheval, c'était donc à un camarade de régiment qu'il confiait volontiers la clef de ses trésors.

MM. Golovine et Makaroff furent enchantés de croire que cet inventaire serait fait et que nous pourrions, en cas de vol ou d'irruption de la foule, identifier les objets disparus, sans que le gouvernement provisoire eût à intervenir officiellement pour faire faire ce travail. Ayant, à ce moment, à peu près achevé les quelques chapitres de l'inventaire de Gatchina que j'avais entrepris de rédiger, je déménageai à Pavlovsk.

Les dernières semaines à Gatchina ne s'étaient pas écoulées dans la même atmosphère de paix et de recueillement qui avait marqué le commencement de notre travail. Depuis l'avènement au pouvoir de M. Kerensky, le soviet local, sans, je dois le dire, nous entraver en rien, tenait de plus en plus à

nous surveiller et à être au courant de ce que nous faisions. Vu notre ferme décision de ne pas nous laisser entraîner à prendre part aux agitations de la politique locale, ces messieurs avaient député un certain nombre de leurs membres qui venaient une fois par semaine au palais, former avec nous un conseil du musée, et nous avions à obtempérer aux mesures prises par ce conseil, mesures nullement gênantes d'ailleurs. Nos nouveaux collègues s'étaient imposé le devoir de nous contrôler de fait, mais le seul d'entre eux qui prît son rôle au sérieux était un bon gros garçon de soldat qui venait discrètement passer des journées entières à écarquiller les yeux sur nos inventaires et restait ébaubi de voir qu'il y eût au monde des gens connaissant tant de choses dont il n'avait jamais soupçonné l'existence.

Après cette atmosphère qui commençait à se charger d'électricité, la paix de Pavlovsk me parut particulièrement délicieuse, et mes courses quotidiennes, entre chien et loup, dans le parc doré par l'automne, où je ne ren-

contrais que de rares promeneurs, me transportaient sur une autre planète. Malheureusement ce calme n'était qu'apparent ; les rapports entre le palais et la municipalité, très tendus depuis le commencement de la Révolution, devenaient de plus en plus difficiles, et le moindre incident pouvait provoquer un éclat. Grâce aux mesures gouvernementales, le palais était officiellement considéré comme étant domaine privé, mais l'orage grondait et une ingérence des éléments extrémistes pouvait surgir à tout moment.

Le palais était habité par le prince Jean et sa femme, la princesse Hélène (fille du roi de Serbie), avec leurs deux enfants, par leur tante, la reine Olga de Grèce, parfois aussi par les frères du prince Jean, qui y avaient chacun sa chambre ; puis il y avait les appartements de leur mère, la grande-duchesse Elisabeth, et de ses deux enfants mineurs, et celui de leur oncle, le grand-duc Dmitri Constantinovitch. Ce train de maison exigeait un nombreux personnel, et le travail que j'entreprenais demandait de son côté des armoires

ouvertes, des meubles retournés, des bibelots déplacés, bref des possibilités de disparitions, si ce n'est de vols ; je ne pouvais travailler seul, mais je craignais qu'avec plusieurs collaborateurs, je n'aurais, en cas de malheur, aucun moyen de tirer au clair les accusations mutuelles qui pourraient surgir entre eux et les valets ; aussi ne pris-je avec moi qu'un seul de mes collaborateurs de Gatchina, M. Pospolitaki ; je l'avais vu de près à l'œuvre et il me paraissait au-dessus de tout soupçon. Nous nous mîmes donc au travail dans des appartements vides pour le moment et situés à l'écart de la vie journalière du palais. Le prince Jean nous logea dans des chambres d'amis au centre du palais, au-dessous du dôme central, sans autre habitant à tout l'étage.

Nous vécûmes quelques jours anxieux pendant le commencement de guerre civile qu'avait provoqué la campagne de Korniloff contre Kerensky ; la partie cosaque de la garnison locale avait disparu et il ne restait à Pavlovsk, en fait de troupes, qu'une batterie d'artillerie à cheval, commandée par le comte

S. Rehbinder. Quelques soldats de la batterie montaient toujours la garde autour du palais ; ils faisaient cela par arrêté de leur propre comité qui tâchait de maintenir l'ordre et craignait une irruption de la populace. Le samedi 2 novembre, je m'étais absenté et ne revins que le dimanche matin. J'étais tracassé par des conseils qui me venaient de différents côtés et qui tous m'exhortaient à hâter le transport à Moscou du musée du baron Stieglitz. C'était le moment où, après la chute de Riga, tout le monde prévoyait l'entrée des Allemands à Pétrograd, et ordre avait été donné d'emporter ce que la capitale contenait de plus précieux ; j'avais pris part aux visites qu'une commission spéciale faisait dans tous les musées, à commencer par l'Ermitage, pour voir si les différents administrateurs n'avaient rien oublié d'important, et nous donnions des indications sur les questions d'emballage, de transport, etc. Deux trains avec des caisses de l'Ermitage étaient déjà partis pour Moscou et l'on me donnait le nombre de wagons nécessaires pour les caisses du musée

Stieglitz, mais je voulais d'abord aller à Moscou voir où et entre quelles mains elles seraient déposées. Ce samedi, je venais justement d'arranger que je ferais le voyage de Moscou le mercredi suivant 6 novembre, afin de recevoir le premier transport des caisses de Gatchina qui arriverait à Moscou vendredi ; cela me donnerait la possibilité de trouver un local sûr pour le musée du baron Stieglitz, dont l'emballage avait été effectué dès la première année de la guerre ; cette mesure avait été prise afin d'offrir les salles du musée à la Croix-Rouge. Mais, en arrivant à Pavlovsk le dimanche matin, je ne vis aucun soldat aux alentours du palais ; inquiet, j'allai aux renseignements et j'appris que, depuis l'avant-veille, il n'en était plus venu. Ayant rencontré l'homme de confiance du prince Jean, je lui dis de conseiller au prince une retraite à Pétrograd, où il serait beaucoup moins en évidence et bien mieux à l'abri que dans le palais de Pavlovsk, point de mire de toute la localité. Le soir, comme j'écrivais à ma table de travail, le prince Jean entra, et

se mit à me reprocher en riant que je voulais le mettre hors de chez lui, tandis que rien, m'assura-t-il, ne l'en ferait bouger ; je lui demandai pourquoi les soldats ne montaient pas la garde ; il n'en savait rien. J'allai incontinent chez Rehbinder, qui me raconta que des émissaires taquinaient les soldats, leur disant que, sous prétexte de leur faire garder un palais, on en faisait un rempart derrière lequel vivaient en paix des membres de la famille Romanoff, et les soldats avaient déclaré qu'ils ne s'approcheraient plus du palais pour le défendre. Cette nouvelle n'alarma cependant pas le prince Jean ; profondément pieux et croyant, très adonné aux pratiques religieuses, il m'assura qu'il ne craignait rien. Je n'osai lui dire à quel point, bien au contraire, je craignais tout et combien mes craintes me paraissaient bien fondées ; je lui dis cependant que c'était folie de sa part et que je n'allais pas me faire massacrer pour une lubie ; s'il restait, je partais, mais, au contraire, s'il partait, je promettais de rester. Ceci parut l'ébranler ; alors je lui rappelai

qu'il avait charge d'âmes et qu'il devait mettre ses enfants à l'abri ; il alla consulter la princesse, qui était déjà couchée, et le lendemain matin ils emmenèrent leurs enfants au palais de Marbre. La reine de Grèce resta seule au palais, mais elle n'y rentrait que le soir, passant toute la journée, en qualité d'infirmière, à soigner des soldats blessés dans l'ambulance qu'elle avait organisée.

Le mercredi 6 novembre, je partis pour Moscou, laissant au palais mon adjoint. Vers le soir, en arrivant à Pétrograd, je passai au Palais d'hiver, où depuis la Révolution siégeait l'administration des beaux-arts, afin de m'entendre avec M. Makaroff au sujet des caisses, du déchargement desquelles je serais officiellement responsable à Moscou ; il n'y était pas et son secrétaire me dit que la situation s'aggravait d'heure en heure. Il croyait savoir que M. Kerensky, installé au-dessus de la chambre où nous causions, dans les appartements de l'empereur Alexandre III, s'était déjà caché. Il se trompait, car nous sûmes plus tard que M. Kerensky ne s'enfuit du

palais que vers minuit. Mais il m'avoua que le lieu où nous étions se trouvait peut-être bien à ce moment être le plus dangereux de Pétrograd et ne me cacha pas sa hâte de rentrer chez lui ; nous nous séparâmes et je pris mon train. Trois heures plus tard commençait le bombardement du Palais d'hiver.

A Moscou nous logeâmes, ma femme et moi, chez des amis dont la maison est située sur le quai, juste en face du Kremlin; arrivés pour trois jours, nous en passâmes dix sans pouvoir sortir dans la rue. Un domestique qui s'était hasardé dehors fut tué devant le perron ; des balles et des éclats de bombes entraient par les fenêtres; un projectile éclata dans le jardin et tout le temps les obus pleuvaient sur le Kremlin en face de nous, et nous n'osions même pas regarder si ses tours et ses coupoles étaient encore debout, car chaque rideau écarté amenait un coup de feu contre la fenêtre. La maison que nous habitions est encadrée de deux bâtiments dont l'un était le siège d'un état-major bolcheviste ;

l'autre, une fabrique, était un point de ralliement d'ouvriers ; les élèves des écoles militaires qui défendaient le Kremlin, et que nous apercevions fort bien sans lunette, pensaient que cet hôtel particulier n'avait pu rester un îlot séparé et tiraient sur nous dès qu'ils voyaient bouger un store. Je trouvais cependant moyen de regarder de temps en temps, et je vis une fois s'effondrer tout le coin du palais situé au delà du couvent du Miracle ; mais l'affreuse blessure de la cathédrale de l'Assomption, les ruines de la tour historique d'où Jean le Terrible avait contemplé la défaite de la dernière incursion tartare, mais le trou dans le clocher d'Ivan le Grand par où entra la bombe qui détruisit le trésor des patriarches, je ne vis tout cela que lorsque les forces du mal ayant eu le dessus, nous apprîmes que le bombardement était fini, la fusillade close, et nous pûmes enfin sortir dans la rue. Mais si les défenseurs du Kremlin nous envisageaient avec suspicion, leurs adversaires n'étaient guère plus rassurés à notre endroit, et malgré le calme qui

régnait dans la maison, ils vinrent un matin y faire une perquisition, sous prétexte de chercher et de prendre les armes qui auraient pu s'y trouver ; ils voulaient surtout voir quels gens demeuraient là ; mais ils comprirent vite que les habitants de la maison ne prenaient aucune part à la lutte.

Le samedi nous pûmes enfin nous mettre dans un train et rentrer à Pétrograd ; un journal acheté en passant m'apprit qu'un des nouveaux maîtres de ma malheureuse patrie, un nommé Lounatcharsky, avait proféré des anathèmes contre les destructeurs du Kremlin et avait même annoncé qu'il renoncerait à prendre part au gouvernement si des mesures immédiates n'étaient prises pour sauvegarder les œuvres d'art. Dans la désolation inexprimable que je ressentais, c'était une lueur d'espoir.

Débarqué à Pétrograd, je me précipitai au Palais d'hiver, mais ce n'était plus par la petite entrée du quai, ouverte ces derniers mois à tout venant, que l'on pouvait y pénétrer ; après des pourparlers, à travers la

grande grille, avec les soldats de faction, et après la rencontre d'un ami muni d'un laissez-passer, j'arrivai à des chambres autrefois dénommées : « troisième appartement de réserve », où une foule hétéroclite d'artistes connus et de gens inconnus, mais fort sales et hirsutes, paraissaient absorbés à débattre, par petits groupes, des questions graves. Un magnifique régulateur qui avait appartenu à Potiomkine marquait l'heure ; sur un meuble, au milieu de la chambre, la Minerve en bronze d'une grande pendule Empire contemplait toute cette foule d'un air sceptique, et, sur les murs, des portraits affreux, peints vers 1860, et représentant des parents éloignés de la famille impériale, prussiens peut-être ou hessois, ornés de cordons multicolores, paraissaient fermement décidés à ignorer la tourbe révolutionnaire. Je demandai à une dactylographe échevelée à qui m'adresser : « A Lounatcharski, me dit-elle, c'est celui-là assis dans le coin. » J'attendis que ses interlocuteurs s'éloignassent, et allant à lui : « Il faut sauver Pavlovsk », lui dis-je. Il saisit

sa tête à deux mains et me regardant de ses petits yeux troubles à travers son binocle : « Pavlovsk, s'écria-t-il, je crois bien qu'il faut le sauver. Que faut-il faire ? Dites, je le ferai. » Du tic au tac, je répondis : « Nommez-moi commissaire du palais. — Parfaitement, qui êtes-vous ? Ecrivez votre nom. Ce sera fait. » Et quelques jours plus tard, je reçus la copie d'un papier me nommant commissaire conservateur du palais de Pavlovsk. Après ma brève conversation avec le camarade Lounatcharsky, je restai prendre part à une séance nombreuse et décousue où tous les assistants à tour de rôle proclamaient la nécessité de sauvegarder le passé artistique de la Russie, sans du reste avoir de programme pratique à proposer pour obtenir ce résultat. Mais quelqu'un affirma que la situation du palais de Gatchina était périlleuse, qu'après l'arrestation de Kerensky, qui s'y était réfugié, les soldats avaient commis des dégâts et ne voulaient plus s'en aller. Il fut décidé que le lendemain de bonne heure des commissaires iraient à Gatchina ; on chercha si parmi les

assistants il y avait quelqu'un qui connût le palais ; je me nommai, et il fut décidé que je me joindrais aux commissaires.

Nous partîmes donc le lendemain en auto (voiture du garage impérial) : Iatmanoff, révolutionnaire entêté et volontaire, qui jusque-là avait été peintre et gagnait sa vie à couvrir de fresques des murs d'églises ; Mandelbaum, tout petit, joufflu, noir et rose, émigré politique fraîchement débarqué, et moi. A côté du chauffeur, Pokrovsky, commandant militaire du Palais d'hiver, officier d'autrefois, être déséquilibré et trouble, incarcéré d'ailleurs quelques jours plus tard sous inculpation de vol au palais. Les quarante-cinq kilomètres de route jusqu'à Gatchina nous faisaient traverser un pays dont je connais chaque recoin ; aussi, de crainte que la conversation ne se portât sur des sujets politiques, je me mis à faire passer devant mes compagnons de voyage les tableaux historiques que le paysage évoquait, les noms des artistes qui avaient bâti tel ou tel monument, les raisons pour lesquelles la grande

Catherine avait habité tel ou tel de ses châteaux, les vestiges du XVIIIe siècle qui s'étaient encore conservés le long du chemin. Nous arrivâmes en devisant ainsi à Gatchina.

Le palais se compose d'un corps de logis central flanqué de deux ailes carrées entourant chacune une cour. Le carré de gauche, appelé carré des cuisines, depuis la Révolution donnait seul accès au palais ; celui de droite, le carré de l'arsenal, qui contenait les appartements de tous les souverains qui avaient habité Gatchina depuis Nicolas Ier, avait eu toutes ses portes fermées ; on n'y pouvait pénétrer que par les galeries intérieures. Le carré des cuisines se compose de trois étages de chambres ayant chacune une antichambre la reliant au couloir qui fait le tour de la cour intérieure, et ces chambres étaient affectées au service ; l'entresol appartenait aux domestiques ; le rez-de-chaussée et le premier étaient occupés par la suite ou par les personnes invitées au château. Pendant l'été précédent, chacun de nous, qui travaillions à faire l'inventaire, avait sa chambre au

premier, et toutes ces pièces, toutes leurs petites antichambres obscures, tout le couloir donnant sur la cour, étaient tapissés de tableaux ; nous avions sorti d'une de ces antichambres le grand Véronèse, *la Conversion de saint Paul*, où l'artiste s'est peint lui-même sous les traits du saint renversé à terre ; dans une autre pendait, et pend probablement encore, un charmant portrait de la levrette favorite de Catherine II, dormant sur un canapé ; un des Watteau, *le Repos en Egypte*, connu par sa reproduction dans l'œuvre gravé du peintre, était posé en dessus de porte dans une chambre d'aide de camp. Dans le couloir, à contre-jour, entre les fenêtres, on devinait de vastes Luca Giordano, des Rosa di Tivoli, un Ribera, trois immenses allégories de Francia (la quatrième de la série est depuis longtemps à l'Ermitage), et dans toutes les chambres, chaque mur servait de fond à une peinture du XVIIIe siècle : Battoni, Angelica Kaufmann, de nombreux peintres italiens de deuxième et de troisième ordre, comme Pittoni, Elisabetta Sirani ; un

charmant Bronckhorst, de grands panneaux de Stchedrine représentant les résidences impériales à la fin du XVIIIe siècle, un curieux et presque caricatural portrait de Paul Ier par Tonci, que la susceptibilité de ses descendants avait relégué dans une chambre de domestique, bref, des centaines de toiles, presque toutes intéressantes et dont parfois nous savions dans quelles circonstances Catherine II les avait acquises. Les chambres étaient toutes meublées dans le goût peu attrayant des années 1880-1890 : cretonnes invraisemblables, moquettes à l'avenant, mais avec de délicieuses commodes Directoire, des lustres en cristal du XVIIIe siècle ou en bronze du commencement du XIXe, et des vases d'albâtre, des bras de lumière Louis XV et Louis XVI, somme toute, beaucoup de bibelots admirables.

Lorsque Kerensky était venu à Gatchina, il avait occupé un appartement contigu aux chambres que nous habitions, Weiner, Zouboff et moi. C'est là qu'on vint l'arrêter, c'est de là qu'il s'échappa, probablement par

une petite porte dérobée que nous connaissions bien, mais c'est là également que vint s'abattre la vague houleuse des matelots bolchevistes. Zouboff seul était à ce moment au palais ; devant le flot montant, il barricada les portes reliant le carré des cuisines à la partie centrale du palais, et puis se mit à transporter dans les quelques chambres qu'ils parvinrent, ses adjoints et lui, à se réserver, tout ce que contenaient de plus précieux les appartements envahis. Lorsque nous pénétrâmes dans les chambres du carré, nous vîmes dans chaque pièce une douzaine de matelots vautrés dans un désordre indescriptible ; déjà les secrétaires d'acajou avaient été dépouillés de leurs ornements de bronze doré, un assez beau portrait de l'impératrice Elisabeth (une réplique, heureusement, du type connu de Caravacque) avait été lacéré à coups de baïonnettes, deux petits tableaux (par bonheur de minime importance) avaient disparu, tout ce que j'avais laissé d'effets personnels dans ma chambre n'existait plus et une partie de nos inventaires était déjà en-

volée, roulée et brûlée en qualité de papier à cigarettes. Quant à Zouboff et à ses adjoints, nous les trouvâmes les uns sur les autres, dans un fouillis inextricable de tableaux, de porcelaines, de petits meubles, de vases, de pendules, posés par terre, sur tous les sièges, sur les rebords des fenêtres, entassés dans les baignoires des cabinets de toilette. Le Paul Ier de Tonci en costume de grand maître des chevaliers de Malte, retiré de son cadre et dressé contre le mur, nous observait d'un œil goguenard, sous sa couronne tout de guingois, tandis que nous écoutions, les commissaires et moi, la lamentable histoire de l'invasion du palais. Puis ces messieurs se consultèrent sur les mesures à prendre pour rétablir l'ordre, et je vis là, pour la première fois, ce que j'ai été tant de fois depuis à même de revoir ou plûtôt de réentendre : les moyens employés par les révolutionnaires pour obtenir un résultat, c'est-à-dire les flots de paroles, toujours abondants, toujours les mêmes. Nous nous arrêtâmes dans chaque chambre remplie de matelots indifférents ou à demi endormis,

et les commissaires se mirent inlassablement à leur expliquer qu'ils devaient s'en aller ; puis ce fut une séance d'un comité central où, de nouveau, ces deux commissaires recommencèrent leurs interminables bavardages, et ce comité finit par statuer que le palais serait évacué en dix jours ; le plus étonnant est que, effectivement, quinze jours plus tard cette fourmilière humaine s'en alla.

Nous ne revînmes en ville qu'à la nuit close et je ne pus retourner à Pavlovsk que le lendemain. Là, heureusement, tout s'était bien passé, grâce à mon adjoint. Les matelots étaient venus une nuit faire une perquisition et chercher des armes ; il les avait priés, vu leur grand nombre, de choisir des délégués avec lesquels il avait fait le tour du palais ; lorsque ces matelots voulaient briser des meubles, il les leur ouvrait d'un tour de clef, et seuls quelques sabres modernes furent emportés. La reine de Grèce, avertie par ses domestiques, s'était habillée et était venue à leur rencontre ; elle leur dit qu'elle avait toujours particulièrement affectionné les marins

russes et qu'elle avait beaucoup d'amis parmi eux qui étaient venus autrefois au Pirée ; elle voulait voir si dans le nombre de ces visiteurs nocturnes elle trouverait de vieilles connaissances ; ces paroles de la reine parurent les décontenancer et ils s'en allèrent sans aucun acte de violence.

Avant de m'installer au palais, je cherchai le président du soviet local pour lui demander quand je pourrais assister à une assemblée plénière de ce nouvel organe d'adminis tration ; il me promit de le convoquer pour le lendemain. C'était un petit employé de chemin de fer, mesuré dans ses paroles, circonspect et, somme toute, bienveillant ; pendant les quelques mois qu'il resta au pouvoir, je n'ai jamais eu qu'à me louer de son habileté à tourner les difficultés et à conjurer les orages. Le lendemain donc je revins à la « Maison du Peuple » dans la soirée. Cette maison avait été affectée auparavant à des conférences, des cinémas, etc. J'y trouvai une réunion nombreuse, composée de soldats et de ceux qui représentaient l'élément prolé-

taire de Pavlovsk; cette petite localité n'est qu'une agglomération de villas que des gens aisés habitent pendant la belle saison; ce sont les portiers et les jardiniers de ces maisons qui forment la masse de la population; leurs meneurs étaient quelques médecins et les employés du chemin de fer; totalement dépourvu de fabriques, Pavlovsk (circonstance fort heureuse pour la sauvegarde du palais) ne possède pas de population ouvrière proprement dite. Lorsque vint mon tour de parler dans cette assemblée, je dis que le conseil des commissaires du peuple m'ayant confié la garde du palais et m'en ayant nommé commissaire, je tenais à communiquer cette nouvelle tout d'abord au soviet; que tout le pouvoir ayant passé dans toute la Russie aux soviets, je ne pourrais travailler utilement à Pavlovsk, à moins d'avoir la confiance de mon auditoire; le palais étant devenu propriété du peuple, mon devoir était de le transformer en musée, ce à quoi j'allais m'appliquer; je parlai aussi de l'importance du palais et du parc pour la localité, me portant garant

que mon travail tendrait à les rendre plus attrayants pour tout le monde. Je répondis aux questions qui me furent posées et qui, tout de suite, me montrèrent ce qui intéressait le plus vivement mes interlocuteurs; deux points notamment : 1° si je les laisserais profiter personnellement du dépôt qui m'était confié, c'est-à-dire s'ils arriveraient à rogner le parc pour en faire des potagers, ou bien s'ils pourraient faire main basse sur la vaisselle et les meubles du palais, et 2° si c'était bien pour le peuple que je travaillerais et pas dans l'espoir de rendre un jour le palais intact à la famille impériale. Autant je dus, dans l'intérêt du palais, les rassurer à l'égard de ce dernier point, autant je fis celui qui ne comprend pas pour le premier, me rabattant toujours sur l'intangibilité de la propriété nationale, théorie qui ne paraissait avoir auprès de mes interlocuteurs qu'un succès d'estime sans allumer dans leurs cœurs aucun enthousiasme. Ensuite je demandai au président de mettre aux voix un vote de confiance qui me fut accordé à l'unanimité.

Ce n'est qu'après cette cérémonie préparatoire que je pris possession de mon poste. Mais d'abord, je demandai une audience à la reine qui voulut bien prendre conseil de moi pour décider si elle ferait mieux de quitter le palais; je dus avouer à Sa Majesté que je n'avais assumé le rôle pénible de commissaire que dans l'espoir de sauver le palais dans la mesure du possible et que ma tâche me serait allégée si, aux yeux du public, il n'y avait plus aucun lien entre la famille impériale et cette demeure. La reine daigna me dire que j'avais raison et alla quelques jours plus tard habiter Pétrograd.

II

Pavlovsk fut le cadeau de relevailles offert par Catherine II à son fils et à sa belle-fille, après la naissance de leur premier-né (de celui qui fut Alexandre I[er]), en décembre 1777. C'était un terrain de chasse affectionné par le grand-duc, où dans une épaisse forêt deux petites bicoques, nommées le Crick et le Crac, lui avaient maintes fois servi d'abri pendant les équipées cynégétiques qu'il affectionnait. La tradition veut que pendant la première année de sa vie mariée, sa jeune femme l'y ait accompagné et que la maisonnette du Crick ait été pour elle le berceau de ses rêves idylliques, le refuge « au sein de la nature » tant aimé des âmes « sensibles » de la fin du XVIII[e] siècle. Officiellement Pavlovsk fut donné au grand-duc Paul ; mais il en fit

apparemment cadeau à la grande-duchesse, car dès 1780, Pavlovsk est considéré, dans tous les documents de l'époque, comme étant la propriété particulière de Marie Féodorovna. Cette princesse s'appelait avant son mariage Dorothée de Wurtemberg; son père, cadet de famille et besogneux, marié à une nièce du grand Frédéric, passa de longues années comme officier au service prussien, puis devint principicule du fief de Montbéliard sous la souveraineté de son frère Charles, duc de Wurtemberg. C'est à Montbéliard que grandit et se forma Marie Féodorovna, et surtout à Etupes, maison de campagne de ses parents, dont le parc, orné de temples, de colonnes et d'urnes commémoratives, devint plus tard, pour la future impératrice, le lieu de rêve où se reportaient ses plus tendres pensées et sous bien des rapports le prototype de Pavlovsk.

L'emplacement du nouveau château se distinguait de la vaste plaine environnante par son terrain accidenté ; une rivière, la Slavianka, coulant par endroits dans des bords

encaissés et tortueux, se prêtait à un arrangement romantique du paysage, et, après quelques tâtonnements, quelques essais de demeures agrestes, disparues aujourd'hui, Marie Féodorovna se mit résolument à l'œuvre en 1780 pour se construire une résidence à son goût ; en 1783, elle put déjà s'y installer, et depuis lors, jusqu'à sa mort, en 1828, Pavlovsk fut son séjour favori ; c'est là que travaillèrent les artistes les plus renommés en Russie à son époque, c'est là qu'elle accumula ses bibelots préférés ; c'est là qu'elle laissa le meilleur et le plus caractéristique d'elle-même. Et, par un bonheur inouï, les générations qui lui succédèrent n'ont presque pas touché à l'œuvre primitive : son fils Michel (mort en 1848), son petit-fils Constantin (mort en 1898), son arrière-petit-fils Constantin (mort en 1915), ce dernier père du prince Jean, quoi qu'ils vécussent à une époque peu respectueuse du passé et qu'aucun d'eux n'eût reçu d'éducation artistique, s'efforcèrent à tour de rôle de conserver à Pavlovsk sa physionomie première, et c'est grâce à eux

que tout le milieu du XIXe siècle, si éloigné de nos idées en matière d'histoire de l'art, n'a qu'effleuré Pavlovsk sans presque le détériorer. Quant au grand-duc Constantin Constantinovitch, il avait, au début du XXe siècle, entrepris de rechercher les inventaires d'autrefois et de remettre les objets aux places pour lesquelles ils avaient été créés. A dire vrai, un seul inventaire de la fin du XVIIIe siècle avait servi de canevas pour ce travail, mais malgré l'insuffisance des résultats, le véritable principe de toute reconstitution était chose reconnue, et lorsqu'il me fut donné de retrouver, dans un coin oublié, les inventaires de 1802, 1811, 1818, 1828 et 1849, je pus peu à peu refaire l'historique de chaque objet et retracer ses pérégrinations de salon en salon.

Le palais de Pavlovsk fut bâti par Cameron, un architecte écossais, venu en Russie à l'invitation de Catherine II et employé par elle pour édifier toute la partie intime du palais de Tsarskoé-Sélo ; imbu de l'idéal classique tel qu'il lui fut révélé en Italie entre

1760 et 1770, mais doué d'un caractère très personnel, Cameron a laissé des œuvres d'un style charmant, sobres sans sécheresse, élégantes sans surcharges d'ornements, parfaites de proportions et très raffinées dans les parties sculptées. Malheureusement, à Pavlovsk il ne pouvait travailler avec l'abondance des moyens que lui octroyait, à Tsarskoé-Sélo, l'impératrice Catherine. Les finances de la grande-duchesse étaient à une tout autre échelle. Ne voulant pas donner trop d'indépendance à son fils, Catherine II le laissait pauvre ou du moins avec peu d'argent liquide. La grande-duchesse, toujours bonne et compatissante, donnait la majeure partie de son argent à ceux qui lui en demandaient, et surtout à sa nombreuse famille, car ses parents avaient encore deux filles et huit fils et ce petit monde faisait volontiers appel à la bourse de la sœur qui avait fait un riche mariage. Dans ces conditions, il n'était pas aisé d'édifier un palais, mais c'est à cela peut-être que Pavlovsk doit une partie de son charme si intime ; ce n'est pas une résidence

typique de souverain, un cadre solennel de grande représentation ; c'est plutôt la demeure d'une personne de goût, d'une châtelaine disposée à mener une existence large et intelligente. Ce caractère de simplicité relative se conserva même lorsque la première période de pénurie cessa avec l'avènement au trône, en 1796, et que l'économie ne s'imposa plus ; le château fut alors agrandi de deux ailes ajoutées par Brenna, l'architecte favori de l'empereur Paul, et les travaux du parc purent être développés et perfectionnés. Malheureusement, en janvier 1803, un incendie détruisit la majeure partie du château ; incontinent, l'impératrice se mit à réédifier sa maison telle qu'elle était auparavant. La recherche de l'exactitude fut tellement minutieuse que j'ai retrouvé un dessin de cette année pour les moulures d'un plafond avec la mention que c'est une reconstitution faite de mémoire par l'architecte Visconti de ce plafond comme il était avant l'incendie. Pour beaucoup de pièces, les dessins de Cameron et de Brenna existaient et existent

encore, et c'est d'après eux que les chambres furent refaites. Voronikhine, l'architecte de la cathédrale de Kazan, réédifia et redécora l'escalier et demeura ensuite pour arranger les petits appartements intimes de l'impératrice au rez-de-chaussée. Le « Cabinet aux pilastres », dessiné par Quarenghi, le créateur des appartements de l'Ermitage, et dont le projet s'est conservé, ne fut pas atteint par le feu. Quant aux ouvrages des deux derniers architectes de Pavlovsk : Thomas de Thomon et Charles Rossi, ils ne furent commencés que plusieurs années après l'incendie. Un grand nombre d'ameublements ou plutôt de sièges périrent en 1803, mais j'ai retrouvé un plan de 1804 où sont marquées les chambres pour lesquelles le tapissier a reçu des étoffes nouvelles, et, en effet, les formes des sièges dans ces pièces disent clairement qu'ils ne sont pas de 1780, mais bien du début du XIX[e] siècle. Heureusement, les trésors que renfermait le château furent presque tous sauvés (à l'exception d'une partie des livres), et ces trésors sont considérables. Entre la

pose de la première pierre de Pavlovsk et l'achèvement du palais, se place le voyage en Europe du comte et de la comtesse du Nord en 1782. M[me] d'Oberkirch raconte dans ses *Mémoires* avec quel intérêt le jeune couple courait les ateliers et les magasins dans chacune des villes qu'il visitait ; elle mentionne aussi quelques-uns des cadeaux que le grand-duc et la grande-duchesse reçurent, notamment une toilette en porcelaine de la part de Marie-Antoinette et des tapisseries de celle de Louis XVI. Tapisseries et toilette sont à Pavlovsk ; les premières sont la série en quatre pièces des *Amours des dieux* de Boucher, médaillons sur fond rose damassé, oiseaux et fleurs de Teissier, tissées en basse-lisse aux Gobelins dans l'atelier de Neilson ; deux portières de la série des « Dieux » d'Audran, *Jupiter* et *Junon*, également sur fonds roses, et six feuilles de paravent en Savonnerie représentant les fables de La Fontaine (sept autres tapisseries de la même provenance, c'est-à-dire formant partie du cadeau de Louis XVI, sont à Gatchina : *Cérès*, de la

série des « Dieux » d'Audran, deux pièces de la *Tenture des Indes* de Desportes et quatre de l'*Histoire de Don Quichotte* de Coypel). Quant à la toilette en Sèvres bijouté bleu de roi avec figurines de biscuit, on se souvient de l'anecdote : Mme d'Oberkirch raconte comment Marie Féodorovna, en visitant la manufacture de Sèvres, aperçut de ses yeux myopes des pièces de cet ensemble ; elle s'écria que quelque chose d'aussi parfait était probablement destiné à la reine, et c'est seulement lorsqu'on lui eut dit que c'était un cadeau que la reine lui offrait qu'elle remarqua sur la pièce du milieu (la glace) les armes de Russie et de Wurtemberg. Admiratrice enthousiaste des belles choses, Marie Féodorovna a laissé dans la bibliothèque de Pavlovsk une description écrite de sa main où elle énumère, par le menu, le contenu de chacune des pièces du château en 1794 ; en parlant des tapisseries (qu'elle appelle invariablement « hautes-lisses »), elle ajoute qu'elles lui furent données par « feu le roi de France », et en décrivant la toilette à laquelle

elle ne peut s'empêcher de donner des épithètes admiratives, elle précise également son origine. Mais, outre ces objets historiques, Pavlovsk renferme un grand nombre d'autres bibelots rapportés de ce même voyage et qui durent, pendant une longue série d'années, rappeler à la souveraine vieillissante cette saison féerique où elle parcourt l'Europe, fêtée de tous, découvrant à chaque pas une merveille inconnue, un enchantement nouveau. Méthodique et rangée, elle classa et garda dans sa bibliothèque tous les papiers qui s'étaient amassés en cours de route dans ses portefeuilles, et nous pouvons lire encore, griffonné sur des pages détachées, l'emploi de son temps pendant son séjour à Rome ; chaque fin d'après-midi était consacrée à l'atelier d'un des artistes célèbres ou bien à une tournée d'antiquaires, et ce que Marie Féodorovna y glanait est venu en majeure partie à Pavlovsk pour n'en plus bouger. Il y a là des statues et des bustes en marbre, comme en rapportait chez lui tout amateur éclairé qui voyageait à ce moment

en Italie ; il faut noter cependant que parmi les bustes, il n'y en a qu'un seul qui soit faux, tandis que quelques-unes de ces pièces sont d'une beauté exceptionnelle. Il y a également un moulage en plâtre du *Faune* en bronze de Pompéi dont Marie Féodorovna dit que c'est la première copie qui en a été faite, mais que la reine Caroline ne consentit à laisser mouler la statue qu'après des instances réitérées de sa part. La plupart des cheminées du palais furent commandées à Rome. Bon nombre de tableaux des maîtres de l'heure : Pompéo Battoni, Angelica Kaufmann, Raphael Mengs, Hubert Robert, Greuze, furent achetés dans leurs ateliers. Un tableau en mosaïque représentant le Colisée, encadré de bronze avec les armoiries papales des Braschi, est un cadeau de Pie VI ; une magnifique série de porcelaines de Louisbourg rappelle la visite faite au duc Charles, oncle de la princesse, qui, comme le raconte Mme d'Oberkirch, mena sa nièce à la manufacture dont il aimait tant s'occuper et tâcha de l'éblouir par ses cadeaux. Malheu-

reusement, la fidèle chroniqueuse n'accompagna pas son amie en Italie et ne fut pas présente à Turin à l'entrevue des futurs souverains russes avec les souverains de Sardaigne ; Marie-Clotilde, sœur de Louis XVI, et Marie Féodorovna se lièrent d'une amitié tenace qui se soutint ensuite par correspondance pendant nombre d'années ; comme souvenir de cette première entrevue, Pavlovsk conserve trois menus objets d'un charme rare ; ce sont trois navettes pour faire des ouvrages en filet ; deux d'entre elles sont en porcelaine de Turin de la manufacture de Vineuf ; la troisième, en nacre, porte deux miniatures sur parchemin : d'un côté, une vue de Turin, avec, au premier plan, les divinités de circonstances, le Pô avec son urne entouré d'une Nymphe et d'une Renommée, et de l'autre le château de Stupinigi derrière son jardin aux charmilles taillées et les deux couples princiers s'abordant avec grâce, ayant presque l'air de danser une figure de menuet ; leurs visages sont grands comme des têtes d'épingles, mais la

ressemblance en est parfaite. Comment douter de la valeur sentimentale de ce souvenir, surtout en retrouvant dans tous les inventaires jusqu'à 1828 que les trois navettes étaient toujours posées sur une table dans la chambre à coucher de l'impératrice?

Plus j'étudiais Pavlovsk, et plus je comprenais que c'était là une résidence favorite de Marie Féodorovna, et que cette princesse, Allemande par sa naissance, Française par son goût et son éducation, et Russe par ses idées et son activité, avait réuni à Pavlovsk tous les souvenirs de sa vie sentimentale, si féconde en manifestations. J'en eus une preuve éclatante le jour où un ami m'apporta l'inventaire du château Michel, que conserve la bibliothèque de l'Ermitage. Ce palais, édifié par Paul Ier au centre de Saint-Pétersbourg et qu'il n'habita que quelques semaines en 1801, avant d'y être assassiné, fut entièrement démeublé, puis affecté en 1821 à l'école des ingénieurs militaires; l'inventaire des grands appartements, dressé bientôt après l'avènement d'Alexandre Ier, se trouva être plein de descriptions

d'objets que je connaissais bien ; c'étaient les lustres, les candélabres, les pendules, les vases, les bureaux et les secrétaires de Pavlovsk. Mais, en étudiant ce document, je vis que les objets de Pavlovsk provenaient tous des chambres personnelles de l'impératrice ou bien de l'appartement intime de l'empereur ; les ameublements des salons officiels étaient allés ailleurs, et j'en ai retrouvé un grand nombre à Gatchina et au Palais d'hiver. L'importance sentimentale que l'impératrice attachait aux œuvres d'art me fut démontrée encore par l'inventaire de Pavlovsk dressé après sa mort, d'où sont retranchés les objets légués par elle à ses enfants et à ses amis. Elle laisse à son fils Nicolas, c'est-à-dire à l'empereur régnant, les tableaux favoris de Paul Ier, ceux qui ornaient la chambre où il fut tué ; l'empereur Nicolas Ier les transporta à Gatchina. Elle ne laissa à son cher Pavlovsk que deux de ces toiles : une tête de la Vierge et une en pendant de l'archange Gabriel, formant un ensemble, *l'Annonciation* par le Guide ; ces deux toiles étaient accrochées au-dessus du

lit du malheureux souverain ; mais le lit lui-même, avec ses draps ensanglantés, qu'elle avait jusqu'à sa mort gardé à Pavlovsk dans un cabinet dont seule elle avait la clef et dont elle ouvrait la porte chaque jour, est également à Gatchina. Chaque détail de l'installation avait pour elle son importance ; ainsi la disposition des tableaux sur les murs de son cabinet de travail a été, par ses ordres, reproduite sur une feuille de papier avec les numéros des toiles, les noms des peintres et la distribution des cadres, ce qui nous permet de les raccrocher aux mêmes places où ils étaient il y a cent ans. Artiste elle-même (le dictionnaire de Nagler la mentionne), elle dessinait et peignait, faisant ordinairement usage de plaques de verre mat blanc au lieu de papier ; elle gravait et sculptait sur pierres dures, et surtout elle tournait avec amour l'ivoire et l'ambre, pour faire ensuite monter vases et colonnettes en meubles ou en monuments. Pavlovsk renferme un nombre considérable de ses travaux, et notamment un curieux portrait en profil de son mari, dont or-

dinairement les portraitistes officiels tâchaient d'adoucir la laideur, mais dont son adoration d'épouse dévouée a rendu les traits avec une fidélité qui paraît être photographique. Lafermière, le bibliothécaire de son mari, dit dans une de ses lettres à un ami que Marie Féodorovna ne ressemble pas aux autres artistes amateurs en ce qu'elle ne se borne pas, comme eux, à signer l'ouvrage qu'a fait son professeur en sa présence ; elle a au contraire pour règle invariable que personne n'ose toucher à un travail commencé par elle, et le rôle de son professeur, Leberecht, se borne à lui passer ses outils et à lui donner des conseils.

Son goût dans l'arrangement des appartements était tellement personnel et correspondait si logiquement à sa façon de vivre, qu'après avoir été à même d'étudier pendant quelques mois les décors qu'elle avait créés, j'en étais arrivé à pouvoir les reconstituer avec un sentiment de certitude presque absolue, et j'ai eu à plusieurs reprises la preuve que mon intuition avait été juste ; ainsi une

fois, en replaçant dans un salon trois bustes antiques qui en étaient sortis depuis longtemps, je leur cherchai pour supports des colonnes dont la nuance devait correspondre au décor de la pièce ; j'en trouvai deux et le troisième fut découvert à la réserve. Le nombre de ces colonnes en pierre ou en stuc est très considérable à Pavlovsk et elles sont pour la plupart toutes différentes de couleur et de grosseur, mais quand il s'agit de poser celles que j'avais choisies et quand j'eus enlevé les meubles qui avaient pris leur place, je trouvai sur la surface du vieux parquet trois cercles à peine visibles, creusés par le poids des marbres et correspondant exactement aux colonnes choisies ; il n'y avait pas de doute que ce fussent celles-là même qu'il fallait y mettre, et je n'avais été guidé dans mon choix que par ce que j'avais appris du goût de l'impératrice pour certaines combinaisons de couleurs. Ces détails prouvent avec quelle recherche et quelle perfection ont été créés les effets artistiques de Pavlovsk ; tout y porte l'empreinte d'une personnalité très

sûre de son goût, disposant de tous les moyens pour l'exprimer et ayant autour d'elle des artistes non seulement de talent, mais parfois même de génie. Le plus marquant de ces hommes et celui dont la seule œuvre vivante soit demeurée à Pavlovsk fut Gonzago. Peintre de décors de son métier, il fut d'abord employé à la direction des théâtres impériaux pour la besogne courante. Perspectiviste de l'école des Bibbiena et ensuite fortement influencé par Piranèse, il a laissé de nombreux dessins d'une maîtrise vertigineuse ; mélangeant tous les styles, s'inspirant parfois de l'Egypte et de l'Asie, il a composé des décors d'une profondeur et d'une variété incroyables, tout cela brossé à grands traits, « fait avec rien », comme on dit, sans aucune recherche d'achevé. Marie Féodorovna l'employa tout d'abord probablement pour monter les pièces de sa petite scène de Pavlovsk, mais, appréciant la mesure de ses dons, elle le fit travailler ensuite à des ouvrages plus durables. Gonzago peignit à fresque une galerie qui porte encore son nom, véritable feu

d'artifice de perspectives en trompe-l'œil dans la manière italienne, mais surtout, et c'est là son œuvre capitale, il créa le parc. Chaque matin, il s'en allait avec un ouvrier portant deux seaux de couleur, l'une noire, l'autre blanche, et marquait dans la forêt les arbres à respecter et à abattre ; il ne reste qu'un petit coin près du palais qui garda ses charmilles dans le style des jardins français du milieu du XVIIIe siècle ; tout le reste du parc, qui est traversé par 250 kilomètres de routes, est dû à l'imagination de Gonzago et correspond au goût naturaliste des jardins anglais. La partie la plus rapprochée du palais couvre une superficie parfois accidentée, et c'est là que sont groupés les pavillons et les monuments ; l'autre moitié, plus éloignée, et absolument plane, est certainement la plus intéressante ; elle n'a aucun ornement architectural, tout son charme réside dans l'agencement des perspectives et le mélange des essences végétales, mais c'est à tout jamais le manuel que devrait étudier chaque dessinateur de jardins dans un pays plat. Rien n'est laissé au ha-

sard dans ce paysage sans prétentions qui fait semblant d'imiter la nature ; la preuve en est dans quelques-uns des plans dressés chaque année pour lés travaux d'extension et d'embellissement et portant chacun dans un coin l'inscription : « Approuvé. Marie », avec la date. Ces plans montrent l'espace à défricher, les vieilles mousses à sarcler, les broussailles à élaguer, les replis de terrain à accentuer ou à aplanir, et, à cent ans d'intervalle, nous voyons la châtelaine couronnée discutant avec son décorateur-jardinier les effets de perspectives à obtenir. Déjà, en 1803, après l'incendie du palais, elle jette ce cri du cœur dans une lettre au comte Simon Vorontsoff : qu'elle pourra rebâtir sa maison, faire restaurer ses bibelots endommagés, mais que rien ne pourra faire repousser les beaux arbres qu'elle admirait de ses fenêtres et que l'incendie avait tués.

L'impératrice joignait à ce culte des paysages savamment agencés un amour effréné des fleurs ; il lui en fallait partout, dans toutes ses chambres ; elle avait des bureaux avec des

jardinières entourant la tablette sur laquelle elle écrivait, des vases à fleurs sur toutes les tables, un fauteuil à haut dossier s'évasant en auge où des fleurs entouraient sa tête ; la bibliothèque de Pavlosk conserve un projet de temple (affreux du reste), construit en pots de fleurs, avec tous les détails de l'armature à l'échelle ; puis encore des aquarelles de son palais de Yélaguine où elle est représentée parcourant ses plates-bandes avec les personnes de son entourage : les détails de l'architecture, les livrées des laquais, les dessins des châles de cachemire, tout est reproduit avec une fidélité méticuleuse de miniaturiste, mais les fritillaires et les pavots, pour bien se faire apprécier, sont plus vastes que les chapeaux cabriolets des belles dames, déformation voulue et bien caractéristique des idées de celle à qui il s'agissait de plaire. Les connaissances en botanique de la souveraine étonnaient même les spécialistes, et elle avait accumulé une importante série d'ouvrages illustrés sur les plus belles fleurs de tous les climats. Une description de Pavlovsk publiée en 1816

affirme que pour les parterres du petit jardin clos où elle pouvait par quelques marches descendre de sa chambre on préparait chaque été dix mille pots de fleurs. Les roses étaient sa passion dominante, et pour elles fut élevé un sanctuaire spécial, le Pavillon des Roses, encore intact, autour duquel des rosiers dégénérés fleurissent en pleine terre, oubliés et incultes, dernier souvenir des gloires d'autrefois. Ce pavillon était le rendez-vous habituel pour la collation de 5 heures ; on y dansait parfois, et en juillet 1814 il fut le cadre d'une fête magnifique destinée à saluer le retour d'Alexandre Ier, vainqueur de Napoléon. Une vaste salle de bal fut construite exprès en trois semaines et rien n'y a changé depuis : le plafond est peint sur toile en guirlandes de fleurs et en trophées dorés d'un goût charmant, les lustres et les appliques simulant des touffes de roseaux sont en tôle et les longs festons de fleurs artificielles, continuant les peintures du plafond, viennent toujours se relier aux branchages du luminaire et forment un treillis coloré dans le haut de la pièce. Pour fa-

briquer ces guirlandes aussi rapidement et en aussi grande quantité, l'impératrice mobilisa les élèves de ses établissements d'éducation, et quoique maintenant leur ouvrage soit quelque peu décoloré et poussiéreux, il évoque encore avec une vivacité saisissante la troupe rieuse et évaporée qui, armée de ciseaux, de pots de colle et de fils d'archal, taillait à qui mieux mieux et liait en longs festons tulipes, roses, œillets, pavots, soucis, toute la flore vieillotte et naïve des jardins chers à nos aïeules. Tout fut prêt à l'heure dite, le temps fut superbe, les arcs de triomphe, les cantiques, les théories de jeunes filles en blanc qui semaient des bouquets sous les pas du guerrier, puis le bal, le feu d'artifice, tout s'unit pour une apothéose sentimentale et rustique dont le souvenir n'est pas encore évanoui. Et non seulement le Pavillon des Roses, mais chaque monument, chaque recoin des allées mystérieuses de la nouvelle Sylvie, les abords silencieux et touffus de la Laiterie, les ombres épaisses qui enveloppent le Temple de l'Époux, les berceaux de l'Ile

d'Amour, les Etangs noirs du Beau Vallon, Pavlovsk en entier est peuplé des ombres d'autrefois ; ombres charmantes et timides, si éloquentes quand une main pieuse les retient, mais si faciles à effaroucher, si fugaces et si vite envolées à l'approche d'une incursion brutale, disparues à jamais lorsqu'un vandalisme est perpétré dans leur décor évocateur. En m'improvisant gardien de Pavlovsk c'est à elles surtout que je pensais. J'espérais non seulement empêcher la profanation d'un bel édifice mais la dispersion de magnifiques œuvres d'art. Je voulais encore et surtout retenir dans leurs demeures les doux fantômes du passé, sauvegarder dans son ensemble cette atmosphère d'une époque élégante et raffinée, pleine d'allusions et d'allégories, je voulais croire que les soins d'un desservant pieux et zélé sauraient attiser le feu sacré et conserver pour d'autres générations d'artistes ce subtil parfum que distille chaque bosquet de Pavlovsk. Afin d'en obtenir le moyen j'étais prêt à revêtir n'importe quel déguisement, à souffrir n'importe quelle avanie, à

me laisser dénommer de n'importe quel sobriquet, de celui de commissaire tout aussi bien que d'un autre. Serais-je le « camarade Polovtsoff » ? « Si cela peut vous faire plaisir, pensais-je, mais vous devrez laisser sous ce masque toute liberté à celui qui ne sera de fait que le secrétaire posthume aux commandements de Sa Majesté l'impératrice Marie Féodorovna. »

III

Je commençais mon travail en novembre, par des gelées déjà assez fortes pour empêcher tout séjour quelque peu prolongé dans les pavillons du parc. Je savais donc que jusqu'au mois de mai mon activité ne pourrait s'exercer que dans l'intérieur du palais et que même là l'existence ne serait pas agréable, vu que la provision de combustible était limitée. Or, je ne pensais pas pouvoir obtenir de crédits pour en acheter d'autre. Je ne voulais, du reste, faire aucune démarche dans ce sens, désirant seulement être laissé tranquille dans mon coin sans trop d'ingérence officielle. Ayant fait le recensement de ma provision de bois, je vis que, déduction faite de ce qui était nécessaire aux serres, aux jardiniers, aux domestiques, aux

gardiens du parc, etc., — je pourrais encore chauffer un étage de l'aile gauche du palais, un long couloir avec deux rangées de chambres affectées autrefois aux personnes de la suite. Quant au reste du palais, nous y travaillerions comme nous pourrions ; de fait, vu que dans certaines pièces la température descendit en janvier jusqu'à 12 et 15° centigrade au-dessous de zéro, le travail fut concentré dans deux chambrettes que nous chauffions constamment et où les objets étaient inventoriés ; je les y apportais avec l'aide du personnel masculin de mes collaborateurs, car après une ou deux tentatives de faire travailler les laquais, je vis que j'aimais mieux me passer de leurs services, et ensuite je rangeais les objets dans les armoires d'un appartement qui avait servi de dépôt pour les porcelaines et auquel on ne pouvait avoir accès qu'en ouvrant une porte en fer. Mon plan était de cataloguer et de mettre le plus vite possible à l'abri les objets qui pouvaient facilement être volés ou brisés s'ils restaient dans les appartements.

Je concentrai donc dans deux pièces derrière la porte en fer (dont les clefs ne me quittaient jamais) les porcelaines, les cristaux, les petits bronzes, les vases, les pendules, les candélabres, etc. Pour ce travail j'avais engagé deux demoiselles et deux jeunes gens. Un peu plus tard je trouvai un archiviste pour inventorier les manuscrits de la bibliothèque ; je les apportais dans sa chambre, et lorsqu'il avait achevé un carton, je le replaçais dans son armoire et j'en retirais le suivant. J'engageai également une spécialiste pour la sculpture antique, le palais renfermant, outre des bustes et des statues, une collection importante de petits tombeaux à cendres romains. Je laissai les meubles, les sièges et les lustres jusqu'à l'été. Quant aux tableaux dont Pavlovsk possède près de cinq cents, je me mis à chercher qui pourrait en faire l'inventaire, mais aucun des candidats disponibles ne me satisfaisait. Ce travail ne fut fait que pendant l'été de 1918. L'inventaire de la bibliothèque dut également être remis jusqu'à l'été, cette pièce étant bâtie au-

dessus d'une galerie ouverte et ne pouvant être chauffée. J'en retirai les portefeuilles de gravures (contenant près de trois mille feuilles), et un des jeunes conservateurs adjoints de l'Ermitage, M. Lissenkoff, se mit à les inventorier à titre gracieux dans tous les moments de liberté que lui laissait son service officiel. Sans toucher encore aux pavillons du parc, je transportai au palais les gouaches admirables qui ornaient le Crick et tout le mobilier du Pavillon des Roses, et bien m'en prit, car plus tard, pendant l'hiver, des malfaiteurs pénétrèrent dans l'un et dans l'autre de ces bâtiments isolés, et s'en allèrent les mains vides, n'ayant rien trouvé qui pût les tenter. Je fis couvrir de volets en bois toutes les fenêtres du rez-de-chaussée donnant sur le parc, car par une nuit de chasse-neige aucune garde n'aurait été assez vigilante pour empêcher l'intrusion d'un voleur par une des grandes portes-croisées ; une fois, un inconnu tenta de briser un de ces volets à coups de hache ; mais voyant que le travail était long et bruyant, il préféra s'é-

clipser avant que les gardiens fussent accourus au tapage. Je formai une garde spéciale d'ex-soldats de la batterie licenciée, de celle qui avait été en garnison à Pavlovsk depuis des années, ne les engageant pour le service du palais que quand ils présentaient des recommandations sérieuses, et je complétai mon personnel par un adjoint pour les questions de ménage. Sa nomination se fit d'une façon assez curieuse. Voulant m'adonner tout entier aux questions d'art, je désirais que quelqu'un d'autre causât avec les laquais (déjà formés en comité), recût les jardiniers et les balayeurs, toujours bouffis de prétentions et de discours, veillât à la distribution du combustible, au foin pour les chevaux, etc., etc. ; mais je devais me garder de choisir quelqu'un qui fût trop de mon bord. Je m'adressai donc aux bolcheviks qui siégeaient au Palais d'hiver afin qu'ils trouvassent un candidat. Deux jours plus tard, un des non-bolcheviks qui travaillaient là me glissa à l'oreille qu'il avait un candidat à me proposer et que j'eusse à me hâter de le faire nommer,

autrement on allait me donner comme adjoint un... garçon baigneur. Ceci m'alarma, et je saisis au vol le candidat que je ne connaissais pas, mais qui de simple ouvrier était devenu, sous l'ancien régime, chef des trains rapides sur une des grandes lignes de chemins de fer. Je fondis sur Lounatcharsky afin qu'il me délivrât un certificat comme quoi X... était nommé commissaire adjoint. « Mais il n'y a pas de commissaires adjoints, me dit-il. Nous n'en voulons pas. Chacun doit faire son travail lui-même, et ne pas s'en décharger sur une doublure. » Je me mis à tempêter, en lui démontrant que la situation à Pavlovsk avait ses particularités ; dans les autres palais le commissaire s'occupait du ménage et les questions d'art étaient du ressort du président d'une commission dite artistique ; or je ne voulais pas avoir de commission artistique, voyant combien mes collègues essuyaient de déboires de la part de leur personnel ; des donzelles de rencontre faufilées dans ces commissions, parfois en qualité de dactylographes ou de copistes, de-

venaient des leaders d'opposition contre toute mesure introduite par le chef responsable et lui mettaient à chaque pas des bâtons dans les roues ; or je tenais à conserver ma liberté dans le choix de mes collaborateurs et à me séparer de tel ou autre d'entre eux si le besoin s'en faisait sentir. D'un autre côté, ces malheureux présidents de commissions artistiques passaient la moitié de leur temps à combattre leurs frères siamois, les commissaires bolchevistes, qui leur créaient mille difficultés, les soupçonnaient à l'occasion de tendances contre-révolutionnaires, volaient parfois à leur barbe les meubles ou la vaisselle du palais. Je resterais commissaire pour n'en pas voir surgir un autre contre mon gré, mais si pour faire le gros ouvrage et pour sauvegarder les apparences révolutionnaires, j'admettais à côté de moi un élément ouvrier, j'entendais qu'il restât sous-ordre. « Tant que vous n'organiserez pas de commission artistique, me dit Lounatcharsky, vous n'aurez pas de crédits. — Est-ce que je vous demande de l'argent ? répondis-je. Je vous de-

mande un adjoint. — Impossible. — C'est absurde, repartis-je ; le travail l'exige et je l'aurai. » Devant lui, je dictai à sa dactylographe le document que je demandais, et comme il ne voulait pas le signer, je menaçai de ne pas le lâcher qu'il n'eût fait à ma guise. Alors, pour avoir la paix, il signa.

Une autre fois, je vis encore mieux l'importance qu'il attachait à sa signature. A Gatchina un énergumène était arrivé et s'était mis à donner des ordres, fort d'un document signé de Lounatcharsky, et lui conférant des droits étendus. J'allai aussitôt formuler des réclamations. Lounatcharsky m'avoua qu'il avait mis son nom sur un papier que l'autre lui avait présenté, mais... sans le lire.

Ce premier exemple que j'eus de la mentalité des gouvernants ne s'est jamais démenti à mes yeux. C'étaient toujours de grands principes énoncés avec pompe, des discours qu'il fallait laisser s'écouler en silence, puis une fois le flot passé, l'énergie dépensée en

paroles, on ne trouvait devant soi qu'une opposition affaiblie ; encore un coup et on triomphait. Triomphe relatif du reste, car il fallait vite le faire mettre sur papier, signer, parapher. se munir d'un document en ordre, autrement rien n'était fait. Plus tard, au bout de quelques mois, ces papiers avaient de moins en moins de force effective ; quand c'était possible, il valait mieux savoir quelle était à chaque moment l'autorité relative (et toujours fluctuante) de la signature de tel ou tel commissaire et tâcher de se munir de la plus appréciée. Mais dans toutes ces négociations il était nécessaire de ne pas forcer la note, d'avoir un sentiment juste de la mesure. J'ai vu des cas où au lieu d'obtenir une solution raisonnable on se faisait soudain arrêter, et une fois pris on ne savait jamais ce qui en résulterait ; les arrêts pouvaient se transformer en emprisonnement prolongé ; or le régime des prisons était exécrable ; parfois, après avoir langui sous les verrous presque sans nourriture et toujours sans espoir d'enquête, on était relâché ; mais il

arrivait aussi, qu'emmené nuitamment, on était fusillé incontinent ; pour rien, pour avoir « embêté le monde ». Plus que n'importe où le sang-froid était dans ce milieu le grand élément de chance, et à voir tout ce qui se passait autour de vous, on devenait insensiblement philosophe. Cependant, lorsque pour la première fois je fus arrêté, puis relâché, j'allai exprimer mon indignation au commissaire bolcheviste du Palais d'hiver. « Pourquoi vous faire du mauvais sang ? me dit-il, cela arrive à tout le monde. J'ai aussi été arrêté dernièrement. Si par hasard on vous emmenait en prison, vous trouverez bien moyen de nous le faire savoir ici, au Palais d'hiver, et nous parviendrions toujours à vous faire élargir. N'y pensez plus. » Je vis bien qu'il n'y avait plus aucune garantie pour rien ; comme dans la forêt antédiluvienne l'homme devait veiller lui-même à sa sécurité et à celle de son trésor. Ayant choisi Pavlovsk pour jouer ce dernier rôle, j'activai la mise en lieu plus ou moins sûr de ses richesses.

Les porcelaines en forment un groupe considérable, surtout celles de Saint-Pétersbourg, de Sèvres, de Louisbourg et de Berlin, quoiqu'il y ait aussi des objets séparés de Meissen et de fabriques anglaises. Pour l'étude de la manufacture impériale de Saint-Pétersbourg, les porcelaines de Pavlovsk sont d'importance capitale et offrent une série de productions achevées avec un soin tout spécial pour l'usage des souverains. Parmi les plus remarquables est une toilette vert pistache décorée de médaillons en camaïeu gris et de guirlandes de roses roses entourant des contrefonds dorés, avec figurines en biscuit sur les pièces principales ; l'aiguière est en double, le second exemplaire décoré en bleu foncé et or avec paysages polychromes sur réserves blanches. Les aiguières seules portent la marque du règne de Paul Ier, le reste de la toilette, celle de son successeur. Cela provient de ce que l'impératrice, ayant commandé cette toilette en 1800, hésita sur le choix du décor ; les deux aiguières différentes ne furent prêtes à lui être présentées qu'en

avril 1801, un mois après la mort de son mari. Elle opina pour le fond vert pistache, et chacun lui donnerait raison en admirant l'ensemble des pièces ; on ne saurait toutefois s'empêcher de croire que ce fut la toilette offerte par Marie-Antoinette qui inspira cet essai, où on sent le désir de prouver que les ouvriers russes pouvaient rivaliser avec ceux de Sèvres. Les vases en porcelaine de Saint-Pétersbourg sont nombreux et représentent soit des commandes faites par l'impératrice, soit des cadeaux de ses enfants. A mesure que la technique se perfectionne, les vases deviennent plus grands, et le dernier, datant de 1828, est une copie colossale, toute dorée, d'une coupe antique, posée sur un socle d'un mètre et demi de hauteur en porcelaine et bronze. Trois tasses avec la marque de Paul Ier, dont une avec des vues de Pavlovsk et deux avec des chiffres de Marie Féodorovna, sont parmi les plus fines de cette période, la plus parfaite peut-être de la manufacture. Une autre tasse du commencement du XIXe siècle (probablement

d'une année entre 1814 et 1816), avec un portrait de l'empereur Alexandre en médaillon, est peut-être unique, car elle est marquée « Manufacture impériale de Russie » en or sur couverte, et cette marque est totalement inconnue. Parmi les porcelaines russes les plus marquantes, je ne peux m'empêcher de citer encore le service du Pavillon des Roses à fond bleu gendarme avec des roses ou des églantines peintes au naturel sur réserves blanches ; chaque médaillon est différent et tous sont copiés sur les illustrations d'un grand ouvrage sur les roses par Redouté qui se trouve dans la bibliothèque de Pavlovsk ; sur les assiettes de ce service on peut voir gravés dans la dorure du liséré les noms des espèces représentées, et quelle impression d'un autrefois naïf et maniéré se dégage d'appellations comme « la pimprenelle aux cent écus ».

Sèvres est représenté à Pavlovsk par plusieurs magnifiques vases à fond vert pomme, par une garniture exceptionnelle de cinq vases à fond œil-de-perdrix rose avec su-

jets peints en médaillons et par quelques vases bleu turquoise ; par une série nombreuse et intéressante de tasses dont la plus ancienne remonte à 1756 et dont plusieurs sont de toute première qualité ; enfin par un énorme service de table datant de 1778 avec semis de roses et réserves en œil-de-perdrix bleu et or. A mesure que les domestiques en brisaient les assiettes, elles étaient remplacées par des copies faites à Saint-Pétersbourg, et ces pièces rajoutées portent toutes les marques de la manufacture impériale, depuis Catherine II jusqu'à Alexandre II. Les parties, fort nombreuses encore, du service original, telles que compotiers, seaux à rafraîchir, raviers, pots à crème, tasses et assiettes, portent tous la marque de Sèvres avec trois signatures : celles du peintre de fleurs, du peintre de marli et du doreur, mais aucune ne porte la double lettre marquant l'année de fabrication ; les marques sont en rouge, en orange, en vert, rarement en bleu. J'eus la chance de retrouver les groupes en biscuit qui formaient le surtout de

table de ce service ; ce sont ceux de la *Conversation espagnole*. Une des générations plus récentes, oubliant la destination première de ces groupes, les avait posés pêle-mêle avec d'autres figurines blanches (quelques-unes même en plâtre) comme décor de mur dans un salon datant de 1840, sur des petites tablettes à fonds en glaces, entre de doucereuses peintures azurées ; mais leurs socles en bois avec bronzes et les petites cages en verre avec poignées de métal, faites pour les protéger de la poussière dans une armoire d'office, les attendaient depuis quatre-vingts ans au grenier.

En fait de Louisbourg, il y a à Pavlovsk des objets de toutes les grandeurs. Le cadeau du duc Charles offert à Marie Féodorovna en 1782 comprenait une cheminée, malheureusement disparue, quoique sa glace en encadrements de fleurs soit là et même pas trop restaurée ; mais la table de toilette tout en porcelaine depuis les pieds jusqu'au couronnement de la glace dont le médaillon porte un profil de Paul Ier et tous les menus

objets : dos de brosses, mouchettes à chandelles, vases, coupes, etc., en blanc et or, sont intacts. Plusieurs vases monumentaux en bleu, blanc et or avec des portraits sur contre-fonds noirs des membres des deux familles : de Russie et de Wurtemberg, sont là également, (quoique malheureusement trois d'entre eux se soient égarés à Gatchina) ; puis des tasses, chacune probablement liée à un souvenir sentimental, car on aimait beaucoup à faire cadeau d'une tasse à la fin du xviii[e] siècle, et le décor en était souvent plein d'allusions; je suis obligé d'avouer que la signification exacte des symboles qui figurent sur quelques-unes d'entre elles m'a échappé ; jamais, hélas ! on ne connaît une époque assez à fond pour pouvoir retrouver à coup sûr le sens de tous les sous-entendus échangés entre amis, et un autre conservateur des trésors de Pavlovsk suppléera, je l'espère, à l'insuffisance de mes lumières. Un service à thé de 1815 ou 1816 est affreux : singeant le bronze et agrémenté de salamandres et de crocodiles, il offre les

portraits des membres de la famille royale de Wurtemberg en miniatures nullement flattées. Par contre, un autre service à thé de 1817, je pense, m'a paru particulièrement touchant, si toutefois mon hypothèse est correcte, car la grande-duchesse Catherine, fille de l'impératrice, étant devenue par son second mariage reine de Wurtemberg en 1816, offrit probablement à sa mère ces porcelaines où sont représentés les châteaux Wurtembourgeois avec leurs parcs, leurs pavillons, leurs monuments, et on se figure aisément les larmes d'attendrissement de la vieille souveraine, déballant ces tasses et ces soucoupes dont chacune lui montrait un des coins chers à son enfance.

Les porcelaines de Berlin sont moins attrayantes ; il y a plusieurs paires de vases, quelques-uns de grande taille, des tasses nombreuses, un beau groupe polychrome, très grand et assez énigmatique, où un guerrier, ses armes jetées à terre, écoute, ou peut-être inspire une muse aux yeux bandés qui tient une plume et un papyrus. Est-ce le

guerrier qui inspire l'histoire, ou l'homme d'action tourné en poète, ou simplement le général retraité qui dicte ses mémoires? Mais pourquoi à une aveugle? Et comment écrit-elle, puisqu'elle n'y voit pas ? Mes recherches pour deviner l'énigme n'ont pas abouti et je ne me souviens pas d'avoir jamais vu ce sujet ailleurs. Puis un très grand service de table du commencement du XIXe siècle avec surtout doré et groupes en biscuit ; ses nombreuses assiettes, toutes différentes, mais se groupant par séries, méritent d'être étudiées ; elles représentent des vues d'Allemagne, des copies de tableaux, des sujets mythologiques et des fantaisies décoratives. Dans les sujets mythologiques se trouvent les reproductions exactes des médaillons centraux de deux tapisseries qui m'avaient intrigué à Gatchina et m'intriguent encore ; l'une représente Diane et l'autre Saturne, tous deux sur des chars et voguant sur des nuages. Je n'avais pu identifier la provenance des tapisseries; cependant elles pourraient probablement avoir été tissées dans des ateliers

desservis par les mêmes dessinateurs que la manufacture de porcelaines de Berlin ; cependant la fabrique de tapisseries de cette ville fut liquidée à la fin du xviii[e] siècle, tandis que les assiettes de Pavlovsk, ainsi que les bordures des tapisseries de Gatchina, sont du xix[e] siècle. Je veux espérer que ces assiettes pourront aider à découvrir de quel atelier sortent les tapisseries. Peut-être sont-elles de Saint-Pétersbourg et copiées sur les assiettes, mais leurs bordures me paraissent trop fines pour avoir été tissées en Russie.

Il y a à Pavlovsk des objets en verre de toute beauté ; ce seront des documents importants pour celui qui écrira un jour l'histoire de la manufacture impériale de cristallerie de Saint-Pétersbourg. Outre des vases très intéressants à divers points de vue, il y a des candélabres en cristaux et bronze d'un modèle inconnu ailleurs, des lanternes de table charmantes, et quelques lustres qui sont parmi les plus beaux qui existent. Un en particulier fit époque, pour moi, dans mes recherches. C'était au com-

mencement de mon séjour à Pavlovsk ; je venais de découvrir l'inventaire du château Michel et l'étudiais un soir de septembre, dans ma chambre, sous les toits ; la description d'un lustre m'arrêta : « grand vase en verre rouge, monture en bronze finissant dans le bas par une grappe de raisins, figurines d'amours tenant des attributs, la monture couronnée de touffes de plumes d'autruche en perles de verre blanc. Trente bougies ». Cela me rappelait furieusement le lustre de la grande rotonde qui était à deux pas de moi, mais, comme il faisait déjà nuit, je dus attendre jusqu'au matin pour me précipiter dans la galerie qui séparait mon appartement des lucarnes surplombant la coupole ; pas de doute, c'était bien le même lustre de trente bougies et ce fut le premier objet qui m'ouvrit les yeux sur la façon dont Pavlovsk avait été remeublé après la mort de l'empereur Paul. Quelques-uns des objets en cristal sont tout à fait exceptionnels, par exemple deux trépieds sur socles de verre noir, les tiges en verre jaune à montures de

bronze doré et la coupe supérieure, de plus d'un demi-mètre de diamètre, en cristal blanc taillé (le noir, le jaune et le blanc sont les couleurs de l'étendard impérial) ; ces trépieds, qui me viennent à l'épaule, datent d'une des années entre 1815 et 1820. En fait de faïences, je trouvai plusieurs services anglais, presque tous de Wedgwood ou de Spode ; le plus beau est un service à laitages en Wedgwood, pâte jaune crème avec trophées champêtres peints en brun ; la forme de chaque pièce est exquise ; les larges tasses trembleuses, les bols, les cruches, tout porte sur ses panses des motifs rappelant la vie rustique et jamais répétés. C'est merveille qu'une si grande partie de cet ensemble se soit conservée, vu que pendant le premier quart du XIX[e] siècle, ces objets servaient au public qui visitait la ferme-modèle et qui, d'ordre de l'impératrice, était traité comme invité par elle; le personnel devait servir une collation à chacun qui se donnait la peine d'entrer.

Les petits bronzes, les candélabres, les cas-

solettes, les pendules, les vases en matières dures ornés de bronzes, les garnitures de cheminées (deux en porphyre d'Egypte, une en spathfluor), les encriers et les menus objets, sont d'un travail exquis et tous de la même époque et dans le même goût. Le grand attrait de Pavlovsk est qu'il est un exemple intact de demeure seigneuriale de la fin du XVIIIe siècle ; il est vrai qu'une partie du rez-de-chaussée, l'appartement intime de l'impératrice après son veuvage, est du XIXe siècle, mais, en Russie, il n'y a jamais eu de distinctions aussi tranchées qu'en France entre les formes des objets d'art correspondant aux années du Directoire, de l'Empire, de la Restauration. Les secousses politiques amenaient en France, avec chaque régime, le désir de chercher du nouveau, de ne pas répéter les formes employées par le régime disparu. En Russie, la continuité de la vie politique et la permanence aux mêmes postes des mêmes personnalités pendant une longue suite d'années soutinrent la prédominance des formes d'art de la fin du XVIIIe siècle sur tout le par-

cours du premier quart du XIXe siècle. L'éclosion d'une pléiade d'artistes remarquables, imbus de l'idéal classique dans toute sa pureté, y contribua puissamment, surtout en architecture, et avec la période de bien-être qui succéda aux guerres napoléoniennes, le pays s'orna d'édifices conçus dans la meilleure tradition des élèves de Ledoux. Le style classique de l'époque d'Alexandre Ier devint un style national dont les manifestations, même après 1820, rappelaient bien plus le goût français de 1800 que celui des Bourbons restaurés. L'avènement de Nicolas Ier à la fin de 1825 marque la progression soudaine du goût vers l'abaissement où le menaient les artistes européens depuis dix ans déjà, et ce n'est que vers 1830 que les artistes russes se mirent à copier les lourdes guirlandes en festons semi-circulaires si typiques en France du règne de Louis XVIII ; puis vint l'éclectisme du style Louis-Philippe, les imitations du gothique, de la Renaissance, du Chinois, le Louis XV à la mode de 1840, bref tout ce qui, en Russie, caractérise le règne de Ni-

colas Ier. Cependant, même jusqu'au milieu du XIXe siècle, la tradition classique était si forte, que l'on trouve des mobiliers, des cadres de glace, des bureaux, des tables et des sièges où les motifs gréco-romains luttent encore contre l'envahissement de l'exotisme romantique. La possibilité de retrouver à Pavlovsk, grâce aux inventaires successifs, la date approximative de l'origine de chaque objet est infiniment précieuse pour fixer l'heure de l'éclosion de telle ou telle forme. Dans cette étonnante demeure tout est authentique, et lorsque, dans les commencements, voyant un objet moins fin de bronzes que ses voisins je le prenais pour un objet moderne, je devais ensuite reconnaître mon erreur. Ainsi je cherchai, pendant un assez long moment, si je ne trouverais pas une signature, peut-être celle de « l'Escalier de Cristal », sur une paire de vases en porcelaine gros bleu avec montures en bronze doré dans le style de Delafosse ; les couvercles, fixés par des crochets à coulisses, s'enlevaient pour laisser monter des plaques pous-

sées par des spirales cachées, et sur ces plaques étaient vissées trois bras de lumière reversibles sur charnières, qui se repliaiènt pour laisser remettre les couvercles. Tout cet arrangement me paraissait indubitablement moderne et installé dans des vases copiés sur un modèle ancien. Quel ne fut pas mon étonnement en trouvant la description détaillée de ces candélabres dans l'inventaire de 1802: placés alors dans le cabinet de travail de Paul Ier, ils faisaient probablement partie des objets rapportés de Paris en 1782. La collection de Pavlovsk est bien la seule jusqu'à présent qui m'ait offert de pareilles surprises et où je n'aie jamais trouvé qu'un bibelot qui, au premier abord, me paraissant authentique se mit ensuite à m'inspirer des soupçons ; au contraire, dans bien des cas, je me suis vu obligé de biffer, après examen détaillé, les expressions de doute que m'avait parfois suggérées un premier et trop sommaire coup d'œil.

Le cadre offert par le palais lui-même correspond délicieusement à son contenu. L'es-

calier, peint en rose avec d'énormes trophées militaires en stuc blanc, mène à la rotonde, nommée salle italienne, merveille de goût sobre, où quatre statues antiques, se détachent sur un fond de faux marbre lilas ; en deçà la salle grecque avec ses colonnes corinthiennes vertes, deux monumentales cheminées en lapis-lazuli et un splendide mobilier en Beauvais. Puis, en retour, deux appartements de disposition semblable, celui du maître et celui de la maîtresse de la maison, chacun composé de six pièces ; c'est la partie la plus ancienne du palais, celle où le plus d'imagination a été dépensée pour le décor. Et je ne connais aucune habitation de cette époque où les moulures, les peintures des plafonds et des voussures, le dessin des portes, les sculptures des panneaux, atteignent à une perfection aussi harmonieuse. Les chambres sont de dimensions différentes, mais plus on reste dans chacune d'elles, plus on sent que ses proportions sont juste ce qu'elles devaient être, et d'une façon à demi inconsciente on se laisse séduire par leur charme comme par

celui d'êtres vivants. Presque chaque fenêtre encadre un paysage différent, mais ils sont tous d'une recherche savante, et les moindres détails de l'intérieur des appartements et de la vue qu'on en découvre s'unissent pour faire croire que le XVIIIe siècle est encore là.

Même les draperies des fenêtres gardent leurs formes d'antan, et là où le taffetas s'en était allé en poussière, une nouvelle étoffe est venue se replacer en festons pareils, avec les mêmes bordures brodées, les mêmes franges et les mêmes glands. Le seul défaut, la seule fausse note dans ces chambres exquises, sont les parquets, qui, brûlés en 1803, ont été remplacés par des carrés sans caractère et sans grâce. Or, dans aucun pays autant qu'en Russie, l'art du XVIIIe siècle ne s'est exercé en recherches originales dans la composition de deux éléments du décor : celle des lustres et celle des parquets. Les parquets de Gatchina sont merveilleux, ceux de Tsarkoé-Sélo, ceux d'Oranienbaum, n'ont pas leurs pareils. Bien certainement, ceux de Pavlovsk n'étaient pas

moins admirables ; malheureusement, ils furent détruits et jamais refaits.

Cet appartement central est continué vers l'aile droite par une série de petites chambres de passage aboutissant à la Galerie de Tableaux, derrière laquelle est placée la Salle du Trône, la pièce la plus vaste du palais. Elle est séparée de ses alentours par des pièces plus petites, au delà desquelles s'ouvre la Galerie de Sculpture menant à la Chapelle. Au-dessous de la Galerie des Tableaux se trouvent les six pièces de l'impératrice qu'elle habita de 1801 à 1828 et dont les portes-fenêtres donnent accès au petit jardin privé. C'est dans ce jardin très abrité que Marie Féodorovna faisait ses essais d'acclimatation de toutes sortes de plantes, et maintenant encore des arbustes inconnus dans le Nord, des mahonia, par exemple, continuent à y vivre et me rappelèrent soudain, dans la saison du renouveau, de lointains jardins d'Asie où j'avais connu leurs semblables. Le jardin privé se termine par un portique rectangulaire, œuvre de Cameron, où un grand groupe en

marbre blanc des trois Grâces soutenant un vase anime de ses formes arrondies les lignes droites de la double colonnade ionienne. C'est auprès de ce portique, dans un enclos abrité de haies vives, que Paul Ier aimait à travailler le matin et à donner ses audiences; curieux contraste entre la sage ordonnance du décor et la fantaisie échevelée qui présidait aux décisions du « fou couronné ». La ligne médiane du petit jardin dans sa plus grande longueur est plantée en allée de tilleuls séparés par des vases, et de tous côtés des marbres sculptés, statues ou bustes, surgissent dans des recoins inattendus formés de charmilles qu'on ne retaille plus depuis bien longtemps. Ce petit jardin clos a toujours eu pour moi un charme incomparable; c'est la continuation en plein air des salons du rez-de-chaussée, et que de fois il a dû servir de cadre aux causeries commencées sous les gracieuses peintures des plafonds; surtout en juillet, après le coucher du soleil, il me semblait que j'allais y surprendre quelqu'un de la coterie des beaux-esprits dont

aimait à s'entourer l'impératrice : c'est là certainement que Joukovsky dut lui dire son *Ode à la lune*, que Kryloff imagina sa Fable du *Bluet*, que Karamzine, Olénine, Nélédinsky, toute la pléiade des lettrés, venaient prendre le frais après souper. L'air calme du soir me paraissait encore tout imprégné de leurs discours, arrondis en périodes tant soit peu pompeuses.

Ces trois appartements : les anciennes chambres d'habitation au premier, les galeries et les salons qui mènent du grand escalier à la Chapelle et le rez-de-chaussée de l'impératrice, sont les parties les mieux conservées du château. Le reste du rez-de-chaussée avait été remanié, et ce n'est que plus tard, après avoir retrouvé d'autres documents que je ne connaissais pas tout d'abord, que je vis ce qu'il faudrait faire pour lui rendre son aspect primitif. Notamment la grande salle à manger avait été défigurée par d'affreuses cloisons qui la dépeçaient en plusieurs chambres. Je fis enlever ces cloisons pendant l'été de 1918. Une pièce pourtant dans cette

partie centrale du rez-de-chaussée était restée intacte ; c'était le « cabinet commun », c'est-à-dire la chambre qui, pendant un certain temps à la fin du XVIIIe siècle, avait servi de cabinet de travail simultanément au grand-duc et à la grande-duchesse : cette pièce était devenue une espèce de musée de famille où Marie Féodorovna avait rassemblé et accroché aux murs des dessins faits par elle et par ses proches ; outre les siens, il y a là des dessins de Paul Ier enfant, un affreux paysage en morceaux de liège et touffes de mousse fabriqué par « Mütterchen », c'est-à-dire par la princesse de Monbéliard, et de nombreux pastels et aquarelles faits par les enfants de Marie Féodorovna. Elle en eut dix : six filles et quatre fils, et tous, non seulement apprenaient à dessiner, mais deux fois par an, pour l'anniversaire de la naissance de leur mère, et pour la Sainte-Marie (22 juillet v. s.) lui offraient des échantillons de leurs peines, je n'ose dire de leurs talents ; ces productions sont si nombreuses qu'outre les murs du « cabinet commun » elles couvrent

ceux d'un long couloir et chacune porte, avec la signature de l'artiste, la date de l'anniversaire pour lequel le tableautin fut fait. Inutile d'ajouter que tous ces dessins sont dans leurs vieux cadres, dont les dorures sont absolument intactes. La description de 1816 que j'ai déjà mentionnée, en parlant de cette chambre pleine de dessins de la famille impériale, dit que l'un d'eux, des fleurs dans un vase, est de la main de l'impératrice Catherine II ; toutefois le catalogue très détaillé de ces ouvrages ne donne pas son nom, ce qui est bien dommage, car nous ne connaissons aucun travail dans ce genre de la grande souveraine ; peut-être son nom a-t-il disparu du catalogue lorsque celui-ci fut refait en 1829, car on sait combien les cadets de ses petits-enfants avaient peu d'admiration et même de respect pour sa mémoire : la disposition des cadres n'a probablement pas changé et l'un d'eux me paraît devoir contenir le dessin qui était attribué à Catherine II en 1816. Si mon hypothèse est juste, Catherine était infiniment supérieure comme homme d'état

à ce qu'elle eut pu devenir comme peintre ; le vase de fleurs fait au pastel sur parchemin et marqué dans la liste comme étant « de peintre inconnu » est d'un dilettantisme naïf ; sûrement, si Marie Féodorovna l'a suspendu très haut sur la paroi la plus obscure de la pièce, c'est que c'était un souvenir de famille mais non de ceux qui lui étaient les plus précieux. La chambre renferme également un certain nombre de miniatures, dont une partie de tout premier ordre. En fait de meubles, l'impératrice y avait placé quelques-uns de ceux qui avaient pour elle la plus grande valeur sentimentale, et en premier lieu deux bureaux auxquels elle avait travaillé de ses mains et dont elle avait fait cadeau à son mari. L'un en morceaux de verre mat blanc qu'elle avait couverts de dessins et d'ornements en gris et or, avec des montures de bronze d'une grande finesse ; l'autre, une énorme plaque d'acajou posée sur des colonnes d'ivoire et entourée d'une balustrade de la même matière, avec, sur les tiroirs, des bronzes ravissants ornés de camées. Ce second

avait tout d'abord été placé dans la chambre où, plus tard, Paul I[er] fut assassiné, et, pendant sa lutte avec les conspirateurs, le malheureux souverain, en s'accrochant à ce meuble, avait arraché une partie de la balustrade ; vers 1900, l'un des propriétaires de Pavlovsk avait eu la malencontreuse idée de la faire restaurer. Malgré l'intérêt présenté par ces appartements du rez-de-chaussée, nous n'y pûmes travailler méthodiquement qu'à partir du printemps, vu que, les fenêtres étant condamnées, nous n'y pouvions pénétrer qu'avec des bougies. En attendant, toute notre activité était concentrée dans l'étage supérieur où je commençai, outre l'inventaire des menus objets, un second travail : le transport dans la Salle du Trône des mobiliers dispersés, afin de les grouper. Les sièges du XVIII[e] siècle avaient, dans beaucoup de cas, subi des modifications désolantes ; d'aucuns avaient été recouverts de cretonnes affreuses, souvent la vieille dorure avait été badigeonnée de blanc, ou même de noir ou de rouge, et les sièges eux-mêmes s'en étaient allés dans des cham-

bres de domestiques. Il fallait les remettre ensemble par ameublements et voir ce qu'il y aurait à faire pour les restaurer. Ce travail nous réchauffait lorsque nous commencions à avoir l'onglée par trop violemment, et, de plus, j'étais pressé de remplir la Salle du Trône, à peu près vide en temps ordinaire ; or ce vide attirait toutes les convoitises, et dès les premiers jours de mon activité toutes les organisations locales se mirent à me réclamer la Salle du Trône pour y faire des conférences, y dresser un théâtre, y admettre un club. Il fallait au plus vite pouvoir y introduire les députations au verbe haut et aux exigences péremptoires, et leur montrer que malgré toute ma bonne volonté il m'était impossible de satisfaire à leurs demandes sans interrompre un travail déjà en train. Je parvins de la sorte à éconduire tout le monde.

Mais si, à Pavlovsk, j'en arrivais à mes fins sans trop de peine, ailleurs, il n'en allait pas toujours de même, et souvent les choses étaient bien difficiles. Je m'en rendais surtout compte au Palais d'hiver, où j'allais en

moyenne deux fois par semaine discuter, avec mes amis, les autres conservateurs, les mesures à prendre en commun et les résultats à obtenir.

IV

C'était l'époque des séances interminables et incessantes présidées par Lounatcharsky ou par un de ses adjoints, où étaient discutés des plans grandioses pour assurer la conservation de toutes choses et pour élaborer des mesures tendant à encourager les beaux-arts. Simultanément la manie de destruction devenait de plus en plus féroce autour de nous, et les beaux-arts étaient dans le marasme, la population commençant à ressentir sérieusement les premières atteintes de la famine. Je me souviens d'une nombreuse assemblée convoquée par Lounatcharsky où assistaient tout le monde officiel des musées et beaucoup d'artistes indépendants ; il y avait là le comte Tolstoï, directeur de l'Ermitage, le comte Bo-

brinskoy, président de la Commission archéologique, MM. Muller et Néradovsky, directeurs du Musée Alexandre III (récemment rebaptisé Musée Russe), des représentants des deux académies, de différents musées, des peintres et des architectes connus, et parmi eux les cubistes et les futuristes qui commençaient déjà à tâcher d'obtenir toutes les places et toutes les influences sous prétexte de représenter un art révolutionnaire. Le président se fit attendre une bonne heure (l'inexactitude étant un trait caractéristique et permanent des bolcheviks), puis entama un long discours, toujours le même, traitant des bienfaits de la Révolution, de l'imminence de l'âge d'or, etc. Il nous dit aussi que l'héritage artistique échu au peuple était si peu à sa portée qu'il faudrait peut-être le défendre à coups de canon contre son nouveau maître. En discutant l'avenir des palais impériaux, il promit de tout faire pour en transformer le plus grand nombre possible en musées, et souligna à quel point il était nécessaire que personne ne s'y installât.

7

C'était, disait-il, la présence au Palais d'hiver de Kerensky qui en avait amené le bombardement, et une semblable faute ne devait jamais être répétée. Quelques semaines après ce beau discours, l'orateur s'installait à Tsarkoé-Sélo, au Palais Alexandre, et ses camarades, les autres commissaires, choisissaient pour demeure le Kremlin.

En théorie, toutefois, il avait raison, et je fus frappé, en étudiant de près le bouleversement du Palais d'hiver, de voir combien les haines politiques y avaient eu une part beaucoup plus importante que la soif de pillage. Kerensky s'était installé au troisième étage, dans l'appartement dit d'Alexandre III. De fait, l'empereur n'y avait jamais habité, sa demeure ordinaire, le Palais Anitchkoff, n'étant qu'à une courte distance du Palais d'hiver ; mais il lui était arrivé d'y changer d'uniforme, de s'y retirer entre deux cérémonies, d'y faire une partie de jeu pendant un bal. Heureusement, M. Verestchaguine et ses adjoints, qui sous le gouvernement provisoire s'étaient mis à inventorier le palais,

ayant eu vent de ce déménagement, avaient eu le temps de retirer de ces chambres les plus belles choses, et lorsque, vers la fin du régime, l'exode des œuvres d'art avait été dirigé sur Moscou, ils avaient complété leur travail de sauvetage en enlevant un beau mobilier en tapisserie.

Dans l'étage en dessous, celui des grands appartements, s'étaient installés les bureaux du gouvernement provisoire qui siégeait en assemblée plénière dans le Salon de Malachite. Ces bureaux s'étaient répandus dans tout l'appartement voisin, celui-là même qui, au commencement du règne de l'empereur Nicolas II, avait été aménagé pour le jeune couple impérial. Avant l'invasion de ces bureaux, ces mêmes conservateurs avaient emballé et emporté tout ce que ces chambres contenaient d'objets anciens. Quant aux appartements de l'empereur Alexandre II et de l'impératrice Marie Alexandrovna, ils avaient été conservés comme appartements historiques dans toute la saisissante laideur du style qu'en France on nomme « Napoléon III ».

Le cabinet de travail d'Alexandre II, qui était en même temps sa chambre à coucher, était resté intact depuis l'assassinat du 1/13 mars 1881 ; la pendule, arrêtée par Alexandre III au moment où son père expira, marquait toujours 3 h. 25 sur la console entre les deux fenêtres, et tous les meubles étaient couverts de menus objets et de miniatures comme en 1881. Kerensky avait installé sa garde personnelle de marins dans les salons de l'impératrice, peu adaptés cependant à être transformés en caserne. Le grand salon en damas rouge avec tout autour de la chambre des meubles en faux boulle avec mosaïques de Florence, était déjà, avant la nuit du bombardement, dans un état lamentable : les soldats qui couchaient par terre sur des matelas s'étaient amusés à détacher les cerises et les abricots des mosaïques avec leurs baïonnettes, et tout l'appartement était d'une saleté horrible. Après le sac du 7 novembre, les parquets, dans toute cette partie du palais, étaient jonchés des dossiers accumulés dans les chancelleries du gouvernement provisoire comme

d'un épais tapis. La foule s'était acharnée sur ces paperasses dont pas une feuille n'était entière, et dans une chambre après l'autre, même dans celles où il n'y avait eu aucun bureau, même dans les pièces assez distantes de ces bureaux, on marchait sur une couche compacte de papiers déchirés. La foule paraissait avoir été inspirée surtout par un esprit de vengeance, qui avait parfois oblitéré la soif de lucre. Ainsi un volumineux album d'aquarelles offert par les Bulgares à l'empereur Alexandre II après la guerre de 1877, couvert d'emblèmes militaires en bronze et en émail, avait été forcé et toutes les aquarelles réduites en miettes à coups de baïonnettes ; les miniatures, en mainte occasion, avaient été arrachées de leurs cadres et les cadres volés ; mais, heureusement, les tableaux sur les murs étaient restés intacts, à une exception près, exception du reste infiniment regrettable : le portrait de l'empereur Nicolas II par Séroff, page d'histoire prise sur le vif, fut détruit. Près du lit de l'empereur Aléxandre II, dans la vitrine aux icônes, trois seulement avaient

été volées : les trois seules qui fussent recouvertes d'or. Et dans le désordre indescriptible des chambres, traînaient partout des lambeaux de vêtements que les pillards s'étaient arrachés les uns aux autres dans la bagarre de cette multitude ruée à travers un dédale de pièces qu'elle ne connaissait pas, et où les gens paraissaient s'être piétinés comme dans une bacchanale échevelée. Dans le cabinet de travail de Nicolas Ier, le désordre était moindre, quoique un certain nombre de petits objets eussent disparu. Au dire des conservateurs, il serait possible de restaurer les appartements historiques de façon à leur rendre leur aspect primitif ; seuls les initiés pourraient remarquer les quelques vides faits dans cette nuit funeste. Dans la rotonde, les grands portraits des souverains (tous des copies, heureusement) avaient les visages et surtout les yeux troués à coups de baïonnettes. En haut, dans l'appartement occupé par Kerensky, la foule avait tout brisé : meubles et bibelots étaient détruits ; outre cela, un obus, entré par une des fenêtres, avait percé

la cloison qui séparait les deux pièces centrales et avait complété la ruine générale. En retour, dans les pièces qui avaient servi de roberie à l'impératrice Alexandra Feodorovna, et dont les armoires étaient encore pleines, toutes les portes avaient été forcées sans que rien eût été arraché des patères, et l'on voyait les longues rangées des traînes de cour, des toilettes de bal d'autrefois (car depuis la guerre de 1904 il n'y avait plus eu de bals de cour) suspendues intactes dans leurs armoires violées. Un pillage effréné avait eu lieu dans les garde-meubles, où s'entassaient depuis de longues années toutes sortes d'objets hétérogènes ; cadeaux de missions exotiques : de Chine, de Japon, du Thibet, de Boukhara ; souvenirs rapportés par l'empereur de son voyage autour du monde, objets achetés à des bazars de charité ou à des expositions, offrandes de provinces ou de députations. J'avais, quelques semaines auparavant, fait le tour de ces pièces pour donner mon avis sur la valeur artistique de tout cet amas de choses disparates ; c'était au moment du triage pour

l'exode à Moscou, et j'en avais tiré trois superbes bronzes chinois, probablement de l'époque des Tang, que j'avais demandé de joindre aux objets qu'on emballait ; le reste était moderne et, quoique parfois d'une grande valeur intrinsèque, n'offrait guère d'intérêt artistique. Tout cela maintenant avait disparu. Dans les chambres qu'avait habitées la célèbre « aïeule de la Révolution », Mme Brechko-Brechkovskaïa, tout avait été réduit en miettes, curieuse manifestation de haine contre le régime de Kerensky. Dans d'autres parties du palais, des scènes de pillage avaient également eu lieu ; mais, par une série de hasards providentiels, c'étaient pour la plupart des objets d'une valeur insignifiante qui avaient péri. Ainsi le bruit se répandit que la foule avait brisé les caisses où était emballée la magnifique argenterie du palais ; de fait, il se trouva que seuls des couverts d'argenterie courante avaient été emportés. Dans une pièce étaient rassemblés sur le parquet des candélabres et des pendules du XVIIIe siècle, choisis pour être emportés à Moscou, mais que l'on

n'avait pas encore eu le temps d'emballer ; tout autour de cette chambre étaient des armoires vitrées contenant des bougeoirs modernes et autres objets insignifiants ; les armoires furent vidées par la foule et les beaux objets ne furent pas même piétinés.

Somme toute, il fallait se réjouir que, après avoir subi un bombardement et un sac, le palais n'eût pas souffert de dommages plus sérieux. Les projectiles ayant brisé un nombre considérable de vitres qui, dans tout le palais, sont de très grandes dimensions, on traîna les réparations en longueur afin d'empêcher le bâtiment d'être envahi par des locataires. La température des grands salons était de ce fait la même qu'à Pavlovsk.

Mais si l'on pouvait faire quelque chose pour sauver le Palais d'hiver, beaucoup de trésors d'art périssaient là où il n'y avait personne pour les défendre. Les désordres dans les campagnes amenaient la destruction des châteaux avec tout leur contenu, et devant ces horreurs on se sentait impuissant. Possédant à cent cinquante kilomètres de Petro-

grad un château rempli de meubles du XVIIIe siècle, de porcelaines, de beaux objets de toute sorte, j'appris en décembre que tout avait été détruit ; un homme que j'y envoyai ne me rapporta que quelques débris et me dit que rien n'était resté. Raison de plus pour tâcher de sauver les choses que l'on pouvait défendre par sa présence. Les maisons privées n'étaient pas encore attaquées, mais les palais des grands-ducs étaient déjà l'objet des convoitises de la foule. Celui du grand-duc Nicolas Nicolaiévitch renfermait une collection de porcelaines russes hors de pair, au sujet de laquelle j'avais déjà tenté de prendre des mesures de sauvetage, mais elles étaient d'abord restées sans effet. Le grand-duc avait commencé à collectionner des porcelaines de la manufacture impériale à une époque où elles étaient encore dédaignées des amateurs, ce qui lui avait donné la possibilité de réunir un ensemble qu'à l'heure présente il ne serait plus possible de rassembler ; il avait surtout des objets du XVIIIe siècle de la plus grande beauté et absolument uniques.

Dès que la Révolution avait éclaté, j'avais écrit au grand-duc, déjà réfugié en Crimée, pour l'engager à céder sa collection au musée Stieglitz ; le grand-duc avait consenti en principe, mais une autorité quelconque (personne n'a jamais pu tirer au clair laquelle c'était), autorité armée et accompagnée de soldats, était venue apposer des scellés sur la salle où se trouvaient les porcelaines. Le gérant du palais n'avait osé faire aucune démarche pour les enlever, et je pensais que mieux valait peut-être laisser les vitrines dans cette situation, qui offrait certaines garanties de sécurité. Mais, un soir que j'étais à Petrograd, on me téléphona du palais que la foule y avait fait irruption et que les porcelaines étaient en danger. A mon tour, je téléphonai à une demoiselle qui à ce moment faisait la pluie et le beau temps parmi les bolcheviks du Palais d'hiver, et j'obtins par elle que je ne sais plus quel commissaire allât tout de suite rétablir l'ordre. Le lendemain j'allai trouver Lounatcharsky et lui demandai un document m'autorisant à transporter les porcelaines au

musée du baron Stieglitz. Une grande partie du palais du grand-duc Nicolas Nicolaiévitch avait été occupée depuis le commencement de la Révolution par une administration de chemins de fer ; ce jour-là, il avait été décidé (je ne sais trop par qui) de l'affecter en entier au « Tribunal populaire ». J'y allai armé de mon papier. Au haut du grand escalier se tenait une mégère à l'air rébarbatif sous l'œil de laquelle une foule de gens entassaient et liaient de cordes les dossiers de l'administration évincée. Je lui demandai où était le président du nouveau tribunal, car c'était à lui qu'était adressé mon papier. « Absent » jappa-t-elle. « Pour combien de temps ? » lui demandai-je. « Sais pas », me répondit-elle d'une voix qui paraissait vouloir mordre. « Qui le remplace ? » « Moi », dit-elle. Alors je lui présentai mon papier et nous liâmes connaissance. C'était l'épouse du président, lui-même tapissier de son métier. Voyant que mon papier était en règle, elle était prête à me livrer les porcelaines aussitôt ; mais voilà, son mari ne lui avait pas confié les clefs des

portes fermées et les avait emportées avec lui. Il avait pris une auto et était allé chercher du pain pour les hommes qui travaillaient là et qui avaient faim ; ils menaçaient même de tout planter là et de ne plus vider les armoires à dossiers. Mais quel dépôt gouvernemental lui donnerait du pain ? Il devrait peut-être aller de l'un à l'autre, cela pourrait durer longtemps. Par là-dessus, le chauffeur du premier fourgon où l'on avait empilé les dossiers vint demander où il devait les emmener. Personne ne savait si l'administration des chemins de fer s'était trouvé un local. Quelqu'un dit : « J'ai une amie qui est infirmière dans une très grande ambulance et elle m'a dit que son ambulance fermait aujourd'hui. Voilà un beau local ! » — « Où est-ce ? » Et incontinent on expliqua au chauffeur d'y porter ses dossiers. Après une très longue attente, le président revint avec sa cargaison de pain. Il fut enchanté d'apprendre que j'allais débarrasser la plus grande salle du palais, celle-là justement qu'il guignait pour en faire sa salle d'audience, d'autant plus que la première

séance de son tribunal était fixée pour le lendemain. Je me récriai, refusant absolument d'emballer et d'emporter près de trois mille cinq cents objets fragiles en une nuit. Après avoir quelque peu marchandé, il m'octroya trois fois vingt-quatre heures, et grâce au travail ininterrompu des conservateurs et des gardiens du musée, nous parvînmes à tout emporter, et au déballage toutes les pièces étaient intactes. Les autres gens qui travaillaient à aménager le tribunal s'en allaient à 5 heures; nous restions davantage, et comme nous fermions à clef toutes les portes des pièces où nous faisions nos caisses, ceux qui partaient frappaient à l'une des entrées pour nous avertir de tourner les commutateurs de l'éclairage électrique, tous concentrés sur un tableau dans l'appartement que nous occupions. Un soir, en sortant assez tard du palais et croyant qu'il n'y restait plus personne, je fus étonné d'apercevoir de la lumière et je vis le président et sa femme perchés sur une échelle au beau milieu de l'escalier et exerçant leur ancien métier de tapissiers :

ils suspendaient des rideaux aux fenêtres.

Je fus assez heureux pour sauver un peu plus tard un autre ensemble d'objets importants : c'étaient les émaux, les miniatures et l'argenterie du comte M. P. Ces objets, expédiés dans vingt-cinq caisses en Finlande, juste avant le coup d'état bolcheviste, avaient été arrêtés à la frontière, et ensuite, après d'interminables pourparlers, saisis et apportés à l'institut de Smolny, siège du gouvernement à ce moment ; malgré des difficultés sans nombre et après plusieurs tentatives infructueuses, je parvins à me faire livrer ces caisses et à les déposer au musée Stieglitz.

Le sort de ce musée lui-même n'était pas sans m'inquiéter. Les ouvroirs de la Croix-Rouge, auxquels le conseil de l'Ecole de dessin avait donné le musée et où près de mille ouvrières avaient fabriqué des millions de masques à gaz, se trouvèrent un beau jour ne plus exister, mais à leur place, un entrepreneur auquel la direction de la Croix-Rouge avait après la Révolution donné des pouvoirs de plus en plus étendus, avait trans-

formé ces ouvroirs en une entreprise particulière qui fabriquait des blouses et des pantalons khaki pour l'intendance de l'armée. A l'insu des autorités de l'école et du musée, nous n'avions plus devant nous la Croix-Rouge, avec laquelle nous avions passé un traité en forme, mais un entrepreneur peu scrupuleux et fermement décidé à tirer le meilleur parti possible du principe de *beati possidentes*. La Croix-Rouge avait assumé l'obligation de chauffer et d'éclairer les salles qu'elle occupait ; l'entrepreneur tâchait d'obtenir le combustible de l'école, et celle-ci n'en ayant pas à lui céder, les ouvrières travaillaient dans une température au-dessous de zéro. Un jour je reçus une assignation à comparaître comme chef responsable de l'école par-devant le commissaire du quartier à 9 heures du soir. Je trouvai un vaste appartement entièrement vide de meubles, avec des planchers couverts de bouts de cigarettes et de bien d'autres choses. Je me mis à attendre mon audience en marchant de long en large. Craignant un malentendu, je cherchai quelqu'un pour m'en

expliquer avec lui et je trouvai une chambre remplie de jeunes voyous (le plus âgé ne paraissait pas avoir 20 ans) tous armés jusqu'aux dents et jonglant avec leurs fusils chargés d'une façon peu rassurante. Ils représentaient le poste et me dirent d'attendre encore. Enfin le commissaire parut. Il me somma de chauffer les ouvrières du musée qui se plaignaient d'une exploitation illicite de « ma » part. J'expliquai la position ; le commissaire parut comprendre, me promit des mesures pour faire rendre le musée à sa destination, puis tout en resta au même point. Pour mettre dehors cette organisation, je pris un des commissaires les plus influents du Palais d'hiver, peintre lui-même avant d'être devenu politicien, et lui fis faire le tour du musée et de l'école. Je lui expliquai qu'une institution où près de mille élèves reçoivent leur éducation artistique méritait que les autorités lui prêtassent un peu d'attention ; que le musée, maintenant qu'il n'y avait plus de guerre, devait être déballé et remis en place. Il abonda dans mon sens, me marqua

en passant qu'il était peintre de mérite et avait exposé ses tableaux à Paris, et promit que dans huit jours le musée nous serait rendu ; que, le cas échéant, il s'adresserait à Trotsky qui n'avait rien à lui refuser. Hélas ! dix mois plus tard, et malgré des assurances périodiquement réitérées de lui et de ses acolytes, la situation n'avait pas changé d'un iota.

C'est vers ce moment que les bolcheviks se mirent à prêcher la doctrine de la non-aliénation des richesses artistiques, disant que ce qui pouvait servir à l'éducation et au plaisir esthétique des masses ne devait pas rester la propriété d'un seul ; cette théorie n'entraînait pas encore la confiscation ou la spoliation, mais menait déjà à des discussions sur la nécessité de défendre l'exportation des objets d'art. Ces discussions étaient oiseuses au point de vue de leur application, vu que les douaniers auraient été absolument incapables de se prononcer sur les mérites des objets qu'ils auraient été appelés à retenir dans leur patrie, mais elles indiquaient un désir de la part des bolcheviks de s'immiscer

dans la question de la propriété privée même en tant qu'objets usuels. Les valeurs mobilières déposées dans les banques ayant déjà été saisies par eux, il ne restait comme dernière ressource aux gens ci-devant aisés que de vendre leurs objets d'art avant de se les voir enlever. La vie devenait de plus en plus chère ; le renvoi des domestiques était une mesure non seulement fort coûteuse, mais encore dangereuse, car il suffisait d'une dénonciation émanée d'un laquais pour être emprisonné, voire fusillé. Chacun vendait donc ce qu'il pouvait, et quelques optimistes, tentés par la modicité des prix, achetaient ; on parlait aussi d'antiquaires venus de l'étranger qui trouvaient le moyen d'exporter leurs acquisitions. Un matin, je rencontrai sur le quai le commissaire qui m'avait tant promis pour le musée Stieglitz, et qui a si peu tenu. Il s'arrêta et me demanda où j'allais de si bonne heure. « Chez une vielle dame, lui dis-je, qui a de forts beaux objets ; elle veut les vendre et je veux voir s'il n'y a pas une occasion pour le musée. Du reste, ajoutai-je,

je crains que ce ne soit peine perdue, car elle a une idée exagérée de la valeur de ses bibelots. ». Alors, avec un sourire sournois : « Voulez-vous que nous les fassions exproprier ? » me proposa-t-il. « Fichez-moi la paix avec vos turpitudes », m'écriai-je, et je passai mon chemin, pendant qu'il éclatait de rire dans mon dos en voyant mon indignation.

Ces doctrines n'étaient pas sans jeter le trouble parmi mes amis. Ainsi l'un d'eux alla un jour, à la prière de Lounatcharsky, dans un des commissariats de l'autre côté de la Néva, voir s'il n'y avait pas moyen de retirer des objets et en particulier de l'argenterie qui avaient été enlevés par un soviet de quartier à des cambrioleurs, au cas où ce butin se trouverait avoir une valeur artistique. Mon ami reconnut là des choses qui appartenaient à des gens qu'il connaissait, partis depuis quelques semaines pour l'étranger ; en effet, quelques jours auparavant, nous avions lu dans un journal que des malfaiteurs s'étaient introduits dans leur maison. Ces objets, et notamment une grande quantité d'argenterie,

étaient modernes, mais mon ami se refusa à signer un procès-verbal attestant qu'ils n'avaient aucune valeur artistique, car il craignait que cela ne fût commenté comme une déclaration qu'il n'y avait aucune opposition de sa part à ce qu'ils fussent appropriés par le soviet; il exigeait, au contraire, que tout ce qui avait été volé là fût restitué et rendu à la maison où le vol avait été commis. Dégoûté de voir que Lounatcharsky se dérobait, il parlait de tout quitter, ne voulant pas être associé, même indirectement, à des actes de pillage. Plusieurs de ses amis tâchaient de le retenir, mettant en avant notre promesse mutuelle de lutter, comme disait Zouboff, « jusqu'au dernier lustre ». En fin de compte, il consentit à continuer son travail et assuma la tâche d'aller dans tous les bureaux gouvernementaux pour en retirer et pour transporter au Palais d'hiver les meubles anciens qui pourraient s'y trouver. Ainsi à la chancellerie du ministère de la guerre (ancien hôtel du prince Lobanoff) se trouvaient de très beaux meubles de Rœntgen; au ministère des

affaires étrangères plusieurs magnifiques pendules, dont l'une provenait des appartements de Paul Ier au château Michel ; au département des confessions étrangères, un mobilier Empire remarquable ; au Conseil de l'empire, un régulateur du XVIIIe siècle ; au ministère des voies et communications, une série de superbes candélabres, etc. Ici commença pour lui une longue odyssée dont il me contait à l'occasion les déboires et les difficultés parfois insurmontables. Il réussit toutefois à sauver un certain nombre de belles choses à force d'arguments et d'insistance, mais l'absence de moyens de transport était le grand obstacle à son activité, les automobiles commandées n'arrivant jamais ou bien étant saisies pour quelqu'un d'autre, ou encore s'en allant lorsqu'on en avait le plus besoin. Bientôt son énergie, d'accord avec celle de toute la commission artistique de Pétrograd, se concentra sur le sauvetage des collections privées. Nous avions d'abord dressé une liste de ceux des hôtels privés qui contenaient les œuvres d'art les plus connues, et Lounat-

charsky leur avait délivré des certificats les garantissant contre l'envahissement de la soldatesque. Mais, petit à petit, cette barrière devenait de moins en moins effective. Les soldats qui rencontraient dans trop d'endroits cette même feuille signée du même commissaire et leur interdisant d'installer leurs parlottes dans des palais vides, commencèrent à ne plus la respecter. Ensuite, comme la licence se mit à tout envahir, et comme les décrets ultérieurs des bolcheviks pendant l'été de 1918 autorisèrent non seulement l'occupation des maisons par les prolétaires, mais encore le pillage à leur profit de n'importe quel genre de propriété, tous ceux qui voulaient sauver leurs objets d'art se mirent à s'adresser au Palais d'hiver. Le personnel qui s'y était groupé fut débordé ; on se mit à recruter les amis de ses amis, et petit à petit la commission se transforma en une organisation de soixante-dix personnes qui se partagèrent la ville par quartiers, et chacun dans son coin influençait le soviet local, retirait des maisons avant ou pendant les pillages ce

qu'il déclarait propriété nationale de par son autorité d'artiste et tâchait de le mettre à l'abri. Un certain nombre des plus belles maisons privées furent déclarées musées de leurs quartiers. Avant que cet ordre de choses fût organisé, on apportait ce qu'on pouvait au Palais d'hiver, et dans les chambres où la commission travaillait, tableaux et bronzes s'amoncelaient le long des murs, faute de leur trouver un meilleur refuge. Dans cette débâcle générale on courait au plus pressé et les journées étaient trop courtes pour faire l'indispensable. Nous nous réjouissions de chaque démarche réussie, de chaque appel parvenu à temps ; mais les difficultés matérielles à surmonter chaque fois ne laissaient le loisir de penser qu'aux résultats immédiats à obtenir. La nécessité de faire face à l'imprévu de chaque heure, le coup d'assommoir de chaque décret spoliateur dont la série paraissait inépuisable, les longues courses à pied ou bien en tramway, lorsqu'on arrivait à s'y introduire à la force de ses muscles, les stations dans la rue par tous

les temps, la grossièreté stupide des gens à qui on avait souvent affaire, tout cela englobait une notable partie du temps et de l'énergie des hommes résolus qui s'étaient voués à ce travail. Maintenant, à distance, je pense avec chagrin à tout ce qu'on n'a pas pu faire, à tout ce qui a péri parce qu'on n'était pas assez nombreux, parce que certains d'entre nous n'ont pas été assez heureux ou assez habiles pour éviter la prison où d'aucuns ont langui et languissaient encore lorsque je suis parti. Tout de même la plupart ont fait de bonne besogne et les longs mois qu'ils ont passés à batailler contre le flot des appétits stupides de la populace auront peut-être leur récompense un jour, s'ils ont le bonheur de voir tous les objets d'art pour lesquels ils ont si vaillamment combattu définitivement échappés à la destruction.

V

La nationalisation systématique de toute propriété privée ne fut pas proclamée d'emblée ; elle vint par touches successives, s'étendant petit à petit aux différentes catégories des possessions de chacun dans un désordre non seulement apparent, mais réel. Elle se manifestait par des décrets publiés dans les journaux et suivis de l'irruption de bandes armées réclamant telle ou autre chose ou ne réclamant rien de précis ; venant simplement voir « ce qu'il y aurait à faire ». Ces visites domiciliaires avaient lieu presque toujours la nuit. Les premières en date avaient pour prétexte ou pour raison la confiscation des armes et l'abolition des dépôts et des caves de vin. Lorsque eut lieu le sac du Palais d'hiver, la foule ne sut pas trouver le chemin de la

cave, murée par le gouvernement provisoire, mais dès les premiers jours du régime bolcheviste cette provision très considérable de bouteilles de spiritueux devint l'objet de convoitises si évidentes qu'un travail de défense constant dut être organisé. Toutes les issues furent fermées, des postes de soldats furent placés à toutes les entrées ; néanmoins une foule plus considérable chaque nuit envahissait toutes les approches et menaçait de déborder les gardiens. Ceux-ci, quoique soi-disant triés sur le volet par leurs comités, étaient constamment soûls, et l'on découvrait chaque jour soit un nouveau passage, soit une fente fraîchement débloquée. On amena des mitrailleuses avec ordre de tirer sur la foule ; des postes placés aux carrefours qui avoisinaient le palais en interdisaient l'accès à toute personne qui n'était pas munie d'un laissez-passer spécial ; rien n'y faisait. Un moment les bolcheviks tentèrent de faire emporter tout ce vin à Kronstadt par les matelots qu'ils considéraient comme leur principal appui et à qui ils attribuaient une men-

talité plus développée et plus indépendante que celle des soldats de ligne ; ils espéraient pouvoir le vendre de Kronstadt à des étrangers. Mais les matelots se dérobèrent, craignant peut-être de voir leur prestige se noyer dans un torrent d'alcool, si cette cave immense arrivait à Kronstadt, ou plus probablement parce qu'ils comprenaient que l'embarquement de ces centaines de milliers de bouteilles serait cause d'un combat dans les rues où ils devraient risquer leur peau. Finalement, un soir, la foule fit irruption dans le sous-sol, et une bacchanale indescriptible commença. Tout le quartier était plein de soldats ivres, buvant à même le goulot, emportant des bouteilles, se les enlevant les uns aux autres, hurlant, gesticulant, tirant des coups de feu. Les malheureux habitants barricadés dans leurs maisons voyaient et entendaient déferler ces flots d'ivrognes armés et craignaient à chaque moment que leurs portes et leurs fenêtres ne fussent défoncées. Le pillage ne cessa que lorsque la cave du palais fut inondée par les pompiers. On dit qu'un

certain nombre de gens ivres y périrent noyés; les racontars du quartier parlaient de dix-sept cadavres. Le fait est que le lendemain, toute la neige aux alentours du palais était maculée de larges taches multicolores produites par le vin répandu; les rues étaient jonchées de tessons de bouteilles, et l'on ne pouvait pas longer les murs de l'Ermitage du côté du quai, sans être pris à la gorge par une nauséabonde senteur d'alcool. A partir de cette nuit-là commença la destruction des caves des particuliers. On vint chez nous un soir que j'étais arrivé de Pavlovsk tout juste comme nous nous mettions à table avec deux amis. Entendant du bruit dans la cour, je m'approchai d'une fenêtre et en ouvris les rideaux; alors les soldats, voyant de la lumière, se mirent à tirer sur la fenêtre éclairée, car ils craignaient toujours qu'on ne tirât sur eux par les fenêtres. La dégringolade des vitres me fit refermer les rideaux, et l'ennemi étant en nombre nous décidâmes de déguerpir. D'abord je voulus téléphoner ; mais, comme de raison, le téléphone ne mar-

chait pas ; alors nous sortîmes (heureusement que l'entrée de la maison du côté du quai était libre) pour courir à côté au Nouveau Club dans l'espoir de téléphoner de là ; mais là de même l'appareil restait muet. Alors nous allâmes à l'ambassade d'Angleterre, dont les aimables hôtes nous recueillirent pour quelques heures. Là enfin j'obtins la communication ; mais malgré des assurances de commissaires que « l'ordre allait être rétabli », nous pensâmes qu'il serait plus prudent de ne pas rentrer ce soir-là. Après une nuit passée chez des amis, je ne rentrai à la maison que le lendemain matin ; l'odeur de vin répandu avait pénétré partout, et il ne restait pas une bouteille dans la cave. Heureusement que les soldats n'étaient pas montés dans nos chambres. Le commandant du Palais d'hiver (un ex-soldat de la garde personnelle de l'empereur) était venu avec des hommes à lui et avait veillé à ce qu'on détruisît les bouteilles sans trop en voler ; toutefois, nos domestiques eux-mêmes se tenaient à peine debout, tellement ils avaient

été ivres. Nous gardâmes la cave pleine de bouteilles brisées comme preuve indiscutable pour ceux qui viendraient encore chercher du vin dans la maison. Ces destructions de caves avaient lieu partout et étaient accompagnées de pillages. Un de mes amis, rentrant chez lui le soir, vit dans la Panteleimonskaia une foule qui barrait la rue ; il demanda à un soldat ce qui se passait, à quoi l'autre répondit vivement : « Mettez-vous dans la queue, vous attraperez bien une bouteille. »

Après cette première visite des soldats, qui eut lieu en novembre 1917, nous en eûmes encore cinq en dix mois. Je ne me trouvai à Petrograd que deux nuits sur ces cinq. La première fois (c'était en février 1918), réveillé à 2 heures du matin, je me vis entouré de soldats armés et vociférants, qui me reprochaient d'avoir vendu du vin; j'en avais vendu en effet, car j'en possédais dans une maison aux Iles, pour laquelle j'avais trouvé un acheteur en septembre; mais, d'après l'acte de vente, je ne m'étais engagé à re-

mettre la cave au nouveau propriétaire que lorsque je l'aurais vidée. Ces soldats avaient commencé par se tromper d'adresse et étaient allés me chercher dans la maison voisine ; là, avant de leur ouvrir, on avait téléphoné à je ne sais plus quel commissariat, et une seconde bande était arrivée contrôler la première ; à un moment donné la maison était pleine de soldats courant dans tous les sens, et même il y eut une rixe entre deux groupes dans l'antichambre avec échange de coups de revolvers, mais sans que mort d'homme s'ensuivît. Ma femme et moi étions gardés dans des chambres différentes. On nous déclara que nous étions arrêtés et que nous allions être emmenés. Il arriva qu'une seule sentinelle resta auprès de ma femme, et cet homme se mit aussitôt à lui proposer ses services à mi-voix pour le cas où elle aurait quelque chose à cacher. Redoutant un piège, elle ne répondit pas ; mais plus tard dans la nuit le même soldat fut de nouveau laissé seul à nous garder et parut vouloir sincèrement nous être utile. Il nous dit que le commissaire deman-

dait par téléphone des instructions où nous emmener, et il craignait que ce ne fût à un dépôt, où, selon lui, le commissaire était un aliéné qui emmagasinait les gens dans un local déjà bondé et ne les laissait communiquer avec personne. « Au reste, ajouta-t-il, il est bien difficile de prévoir ce qui arrivera, car le commissaire qui nous a amenés chez vous est soûl ainsi qu'une partie des soldats. » Nous le priâmes de ne pas s'en aller tant que ces gens ivres seraient là ; il promit, mais ensuite s'esquiva. Ce qui nous sauva fut que le commissaire, en opérant sa perquisition, buta sur le lit du maître d'hôtel, s'y endormit et y dormait encore lorsque je pus, déjouant mon surveillant, m'approcher d'un téléphone qu'il ne connaissait pas et obtenir la communication avec le Palais d'hiver, d'où un commissaire vint nous délivrer. A un moment de la nuit, lorsque ma femme et moi avions été mis dans la même chambre, un homme qui nous gardait nous joua une scène de mélo, parlant de la haine des classes, des sentiments qu'il nous supposait à son égard, de

l'hostilité qu'il nous portait parce que quelqu'un de notre classe avait fait périr sa mère ; tout cela avec de grands gestes, des éclats de voix et pour finir des torrents de larmes ; pleurs d'ivrogne, sans doute, mais la scène par elle-même montrait dans quels milieux se recrutaient les meneurs de ces expéditions nocturnes.

Une autre perquisition qui eut lieu un peu plus tard menaça d'avoir des suites encore plus désagréables. Elle débuta chez le mari d'une de mes nièces, le comte C., qui logeait chez nous en l'absence de sa femme. Il vint me réveiller en m'annonçant l'irruption des soldats, et j'allai voir pourquoi ils étaient venus. Le commissaire, un tout jeune homme très brun et à l'air intelligent, exigea, en m'apercevant, que j'assistasse à la perquisition qui de la chambre de C. s'étendit aux nôtres. Fureteur et méthodique, le commissaire s'attaqua à mon bureau, un meuble anglais de la fin du XVIII[e] siècle, pourvu de nombreux tiroirs. Il avait avant cela aperçu dans la pièce une photographie de mon frère

qui avait été pendant quelques semaines commandant des troupes à Pétrograd sous le gouvernement provisoire ; il avait vainement tenté d'enrayer les progrès des bolcheviks, et au moment dont je parle il commandait des troupes au Caucase. Son nom était resté odieux aux triomphateurs du jour, et le commissaire parut fort édifié d'apprendre que nous étions frères. Du premier tiroir de mon bureau qu'il ouvrit, il tira une lettre non datée, mais qui avait été écrite en octobre, où mon frère me priait de lui transférer au Caucase une somme assez forte. Le commissaire l'ayant lue s'écria : « Voici donc d'où l'on finance la contre-révolution au Caucase ! » et joignit la lettre aux autres documents qu'il collectionnait. Un autre tiroir du même bureau contenait des papiers autrement importants et que je résolus de dérober à l'attention de mon interlocuteur. Ils avaient trait à une entreprise minière de l'Oural dont j'étais président et qui avait été nationalisée en décembre. Le tiroir n'était pas fermé et ne contenait que ce seul dossier. Chaque fois

que le commissaire étendait la main vers lui, je lui faisais observer qu'il en oubliait un autre ou bien je lui montrais les secrets du meuble, et je lui faisais tirer d'autres papiers que je prenais pour canevas d'interminables explications. Enfin je lui fis observer que le temps passait, et ennuyé d'avoir dépensé une heure et demie devant un seul bureau, il passa à l'examen des autres meubles. Jamais conversation ne m'avait paru aussi intéressante.

Mes armoires à vêtements furent le prétexte de commentaires sur l'immoralité d'une garde-robe aussi considérable affectée au service d'un seul individu, avec menaces de venir bientôt la confisquer. Enfin les soldats découvrirent un réduit contenant une centaine de bouteilles de vieux vins de dessert. Ma femme pria le commissaire de ne pas les sortir de là pendant la nuit, de crainte que les entours ne se soûlassent; la lumière électrique ne brûlait que jusqu'à minuit, et ces perquisitions se passaient à la lueur trouble des quelques bougies que nous avions encore; il

était difficile, dans cette obscurité, de veiller à ce que le vin ne fût pas bu sur place. Le commissaire se rendit à cette raison, et prenant la clef du réduit, promit de revenir casser les bouteilles en plein jour. Vers 5 heures du matin, il annonça qu'il arrêtait et emmenait mon neveu, auquel nous fîmes nos adieux, après quoi, épuisés de fatigue, nous nous couchâmes. Quel ne fut pas mon étonnement d'apprendre en me levant que C. n'avait pas été emmené en fin de compte. Il était parvenu à persuader au commissaire qu'il ne songeait pas à se dérober, que si l'on avait besoin de lui il suffirait de l'appeler pour qu'il vienne, et l'autre l'avait appointé pour le lendemain à la « Commission extraordinaire pour combattre la contre-révolution et la spéculation » ; après quoi, éreinté lui-même, je pense, il s'en était allé avec ses hommes, n'emportant qu'une parure de diamants qui appartenait à ma nièce et que C. n'a jamais revue. Quant à nos documents triés avec tant de soin, il les avait oubliés sur une table, de même que la clef du vin. Ce matin-là une cer-

taine quantité de papiers vint se joindre aux bûches quotidiennes dans nos cheminées. Le lendemain je me plaignis à Lounatcharsky de ces menaces proférées par le commissaire de venir me dépouiller de mes vêtements. Tout ce qu'il trouva à me répondre fut : « Tâchez donc d'en transporter le plus que vous pourrez au palais de Pavlovsk ».

Cette sensation permanente d'insécurité était très fatigante, et la nuit chaque bruit paraissait annoncer une nouvelle alerte. Or, ces bruits étaient continuels, car jamais, à aucune époque, les périls nocturnes n'ont été aussi fréquents. Des bandes de malfaiteurs infestaient tous les quartiers, et le nôtre était particulièrement dangereux, vu qu'il était composé en majeure partie d'hôtels privés qui, à ce moment, n'avaient pas encore été saisis par la populace, ni transformés en clubs de matelots ou en bals publics. Aussi à la tombée de la nuit, portes et fenêtres étaient claquemurées et les apaches avaient toute la rue et toutes les rues à eux. Le quai de la Fontanka était tellement dangereux, que les

fiacres refusaient d'y passer. Des brigands avaient élu domicile dans des péniches abandonnées sur le canal et sortaient de là pour détrousser les passants, non sans envoyer dans l'autre monde ceux qui leur résistaient. Dans l'espace de quelques jours on y avait assassiné plusieurs personnalités connues : un acteur, un aliéniste, etc. Rentrant parfois à Pavlovsk le soir et ne pouvant jamais trouver de fiacre pour aller à la gare, j'y allais à pied, car avec le tramway on ne pouvait jamais calculer combien de temps prendrait la course ; les wagons étaient bondés de soldats qui circulaient gratis et l'on risquait d'en voir passer plusieurs de suite avec des grappes humaines suspendues à toutes les anfractuosités sans pouvoir trouver à quoi s'accrocher. Le plus sûr était donc de marcher, et de cette façon on goûtait pleinement l'impression lugubre que produisaient les rues. L'éclairage en était réduit presque à rien et les rares passants tenaient le milieu de la chaussée, faisant des circuits pour s'éviter les uns les autres ; dans des ruelles latérales on entendait parfois

des cris, des détonations, des courses précipitées, mais on n'était pas tenté d'aller vérifier ce qui s'y passait. Un de mes amis, rentrant un soir chez lui par une rue étroite et nullement éclairée (l'*Aptekarski péréoulok*), vit en s'y engouffrant une dame qui paraissait hésiter à en faire autant. Il s'approcha d'elle et lui proposa de faire route ensemble ; la pauvre dame, croyant à une agression, s'effondra sur la neige en poussant des cris perçants, et mon ami prit ses jambes à son cou, car il aurait suffi que les soldats de la caserne voisine accourussent au vacarme pour qu'il fût exécuté séance tenante.

Une fois à la gare je n'étais pas au bout de mes peines, car il fallait encore entrer dans le train, puis attendre qu'il daignât partir. En janvier, bien souvent, le thermomètre descendit jusqu'à 30° centigrade au-dessous de zéro ; beaucoup de locomotives étaient constamment en réparation et on ne savait jamais quand le train partirait. Les wagons n'étaient pas chauffés et les soldats, pourtant peu douillets, se mettaient debout sur les banquettes,

tellement le plancher était glacé. Si on arrivait à se pousser dans un wagon, on restait immobile dans cette atmosphère arctique pendant une heure ou deux avant le départ. Si on était venu de bonne heure et si on avait trouvé le moyen de s'asseoir, on voyageait sous une ou deux couches superposées d'humanité. Si on venait trop tard, on ne parvenait plus à se faufiler dans aucune porte et l'on voyait les retardataires escalader les toits ou bien s'installer sur les plaques-tampons entre les wagons ou bien encore sur les marche-pied extérieurs. C'était ainsi, disait-on, par toute la Russie, et pendant des tourmentes de neige, un grand nombre d'imprudents périrent, au point que même les bolcheviks proclamèrent des défenses contre cette façon de se déplacer ; rien n'y faisait. Personnellement, je ne me suis jamais risqué à voyager à l'extérieur d'un wagon lorsque je n'avais pas pu me mettre à l'intérieur, et je perdais du temps à attendre le train suivant. Plus tard, on inventa d'accrocher des wagons vides, sans banquettes, où on s'em-

pilait debout en foule compacte. Tsarkoé-Selo et Pavlovsk, les deux principaux arrêts de cette ligne de banlieue, sont habités l'année ronde par des gens qui viennent chaque jour à heure fixe pour leurs affaires ou pour l'exercice de leurs fonctions à Pétrograd et qui ont l'habitude de rentrer également à heure fixe dans leurs foyers. On peut se figurer combien un pareil service de la ligne mettait de trouble dans leurs existences et à quelles ruses ils devaient recourir pour arriver à faire leurs trajets quotidiens. Pavlovsk, qui est le terminus, voyait les trains du matin entrer en gare déjà pleins de voyageurs qui commençaient par un trajet en sens inverse afin d'aller ensuite à Petrograd sans quitter leurs places ; le public de l'endroit, exaspéré de voir le train arriver déjà complet, en venait presque à des voies de fait. Un jour que je devais quitter Pavlovsk pour assister à une séance en ville, je faisais les cent pas à la gare, mais le train ne paraissait toujours pas. J'attendis longtenps, puis le machiniste déclara par téléphone de la station voisine que lui et

ses camarades se mettaient en grève et qu'il n'amènerait pas son train. Après de longs pourparlers il consentit à venir, mais à condition qu'il n'emmènerait que des enfants allant rejoindre leurs parents ou des soldats. Vite je me liai avec un soldat qui avait l'air d'un brave homme ; il me prit sous sa protection, déclara que j'étais son frère, inventa une histoire sentimentale de vieux parents et m'amena à Petrograd, quoique tout cela eût tant pris de temps que ma séance fut achevée sans moi. Une autre fois je fis la connaissance d'un individu qui, comme moi, attendait le train pendant quelques heures. C'était un capitaine d'artillerie qui s'était fait cocher de fiacre et qui m'amusa beaucoup par les étonnements que provoquaient en lui les côtés inattendus de son nouveau métier.

Les décrets bolchevistes compliquaient toutes choses : tantôt il fallait se munir de documents d'une certaine teneur, tantôt d'une autre ; sans documents on serait arrêté, on ne pourrait entrer dans une gare ou en sortir. Pour obtenir le certificat du jour il fallait faire

la queue pendant des heures, toujours à un bureau différent, et en fin de compte je puis dire que jamais personne n'a regardé aucun de mes documents, quoique je les aie eus tous. J'en avais toujours un à la main, je le montrais de loin et cela m'a toujours suffi ; je crois même que j'aurais tout aussi bien pu montrer une feuille de papier blanc, et cependant je connais un grand nombre de cas où l'absence du certificat nécessaire a amené des complications invraisemblables. Ces tentatives d'administrer et d'introduire de l'ordre dans les mesures adoptées avaient quelque chose de touchant dans leur naïve maladresse et n'aboutissaient de fait qu'à un trafic éhonté ; on obtenait tout et partout en payant, jusqu'à ce qu'une dénonciation envoyât payeurs et payés en prison ou dans l'autre monde. Ainsi lorsque vint le décret qui enjoignait aux locataires de chaque appartement de fournir des vêtements, couvertures, etc., à l'armée rouge, et cela dans une proportion correspondant au prix du loyer, sous menace des punitions les plus épouvantables, un de mes

adjoints se présenta au commissariat de son quartier et la modique somme de 20 roubles lui obtint une quittance pour le paiement en habits qu'il n'avait pas versé, et dont le versement lui aurait coûté autrement cher, car, le lendemain même de la publication de ce décret, d'après lequel une couverture était de rigueur quels que fussent les autres objets réclamés, le prix des simples couvertures d'hôpital, qui coûtaient 8 roubles avant la guerre, était monté à 150 roubles. Ce même jeune homme qui de Pavlovsk allait de temps en temps chez sa mère à Petrograd, vit un matin un chauffeur qui tirait sa machine d'un garage ; il s'arrangea avec lui pour faire le trajet jusqu'à la gare, mais en route des soldats les arrêtèrent et demandèrent à voir leurs papiers. L'auto, peinte en rouge, était affectée au service de la commission extraordinaire pour combattre la contre-révolution, et les soldats voulaient vérifier si elle faisait son service régulier. Mon adjoint tout d'abord resta coi, puis l'idée lui vint de les injurier en français. Le chauffeur, saisissant la balle au

bond, expliqua qu'il avait été chargé de mener à la gare ce célèbre anarchiste étranger qui ne parlait pas le russe, et ils passèrent outre. A la gare le chauffeur, au lieu des cinq roubles stipulés, en demanda dix pour avoir sauvé la vie à son client ; celui-ci riposta que le service rendu avait été mutuel, et on transigea à 6 roubles. La vie était pleine d'incidents de ce genre, dont on se tirait avec un peu de présence d'esprit ; mais le moindre faux pas pouvait entraîner à sa suite des conséquences tragiques.

L'insécurité générale était encore aggravée par l'instabilité évidente et reconnue du régime. Pendant toute cette année le public s'attendait à voir paraître des troupes du dehors. Pendant longtemps, avant et après le traité de Brest-Litovsk, on parla des Allemands. Chacun vous confiait sous le sceau du secret des renseignements indubitables et parfaitement exacts, d'après lesquels ils allaient faire une entrée plus ou moins solennelle dans quelques jours. Il faut avouer que l'attitude insolente des prisonniers de guerre, mainte-

nant libérés et vêtus d'uniformes multicolores flambants neufs, paraissait confirmer ces rumeurs ; on rencontrait par les rues des civils qui paraissaient s'orienter avec peine et parlaient allemand aussi haut que possible. Cela paraissait être une véritable prise de possession. Je vis un jour un couple à l'aspect indubitablement boche qui, le Baedecker à la main, étudiait les façades des palais le long du quai et vérifiait les renseignements du volume rouge. Puis, voyant que les Allemands ne venaient pas, la foule se mit à attendre les Tchéco-Slovaques, ensuite la descente imminente des troupes alliées d'Arkhangel ; tout cela sans compter les bruits mystérieux et persistants de contre-révolution intérieure. Bref, on croyait à tout, sauf à la permanence des bolcheviks ; et chacune de ces combinaisons épouvantait la population qui prévoyait de nouveaux désordres et de nouveaux brigandages entre le départ des uns et l'arrivée des autres. Mais, ce qui me frappait le plus chaque fois que ces racontars devenaient plus forts, c'était l'affolement des autorités bol-

chevistes ; que de fois en causant au Palais d'hiver devant moi, dont ils se méfiaient bien certainement, ils hochaient la tête en avouant que le moment de fuir approchait ; ou bien évitaient de trancher des questions de détail, disant que dans quelques jours ils seraient à Moscou et qu'ils n'avaient pas trop de temps pour vaquer à leur départ. En décembre, deux d'entre eux causaient devant moi, et l'un dit qu'il ne donnait pas plus de six mois à cette « aventure » et qu'il prenait ses mesures afin d'être en Amérique pour le mois de mai ; l'autre pouffa de rire en admirant cette prudence.

Au mois d'août, comme je m'en venais en tramway de la gare, un individu sauta dans le wagon. C'était un vrai bolchevik, le rédacteur de la *Pravda*, journal semi-officiel, et je l'avais connu à Gatchina, où il avait fait partie du conseil du musée. Il s'assit à côté de moi et je lui demandai comment allaient les choses. « A la diable, me dit-il, et de mal en pis. — Mais pour combien de temps en avons-nous ? insistai-je. — Au plus pour trois

semaines. — Et ensuite ? — interrogeai-je, et je fis le geste de la corde au cou. — Oui, oui, dit-il, j'y suis résigné. » Puis se reprenant : « Ne croyez pas au moins que vous y échappiez non plus », me cria-t-il en sautant du wagon et en disparaissant dans la foule.

Quelques jours plus tard, après l'assassinat de Volodarsky, cet homme fut promu au rang de censeur de la presse.

A une de ces alertes, en mars, ils décidèrent d'emporter tous les métaux précieux qu'ils trouveraieut dans les palais, et qui n'auraient pas été transformés en objets d'art; ainsi, dans la bibliothèque de l'empereur, au Palais d'hiver, il y avait une collection de pépites d'or et de platine de dimensions extraordinaires, à Pavlovsk deux grosses pépites d'or, etc. Par hasard, j'arrivai au Palais d'hiver tout juste comme on retirait ces morceaux de métal de la bibliothèque ; le commissaire du palais en avait les mains pleines, mais il avait aussi la clef de la porte d'entrée qu'il voulait fermer en s'en allant. Je lui proposai de me charger des pépites afin que la porte ne res-

tât pas ouverte pendant qu'il descendrait et remonterait les escaliers : « Ne les empochez pas, au moins, me dit-il en manière de plaisanterie. — Ne jugez pas des autres d'après vous-même, » répondis-je. Un commissaire venu de province, qui se trouvait là, me demanda pourquoi on emportait ces métaux précieux. « Je pense, lui dis-je, que c'est pour former une dot à Mlle Bronstein (c'est le nom que Trotski a répudié pour se masquer d'un nom russe), si une personne de ce nom existe, ce que j'ignore d'ailleurs. » Des propos de ce genre les laissaient bouche bée, et je n'ai jamais vu de gens avoir moins d'esprit de repartie. Ce qui leur manquait également, c'était la science bien simple pourtant de finir une conversation lorsque les paroles nécessaires avaient été échangées ; c'était à tout propos des bavardages à perte de vue. Chaque députation (et les antichambres en étaient toujours pleines) restait en moyenne une heure ou deux auprès de celui qu'elle était venue solliciter, à rabâcher ses arguments et surtout à écouter ce même discours sur les

bienfaits de la révolution que tout bolchevik était prêt à servir et à resservir à n'importe quel auditeur. Je compris que pour obtenir rapidement ce dont on avait besoin il fallait exploiter le goût si humain du contraste et être toujours bref; il fallait exiger, jamais expliquer. Je n'ai jamais eu à m'en repentir, et sans ce parti pris de laconisme, j'aurais perdu bien des heures, si ce n'est des journées. Ayant décidé de ne jamais m'adresser à autrui pour des questions que je pourrais trancher à moi tout seul, je ne demandais rien à personne, à moins que je n'eusse besoin d'une signature ou d'une mesure officielle d'ordre général; je ne m'adressais par conséquent qu'à Lounatcharsky et je ne l'ai pas dérangé souvent, en moyenne une fois par mois tout au plus. Mais l'attraper n'était pas chose facile. Il recevait tantôt au Palais d'hiver, tantôt au ministère de l'instruction publique, mais il arrivait ordinairement en retard et se plaignait dès l'escalier qu'il avait un discours à prononcer dans telle ou telle autre assemblée dans une demi-heure. Englouti aussitôt par le

flot des solliciteurs, il n'arrivait à prendre la fuite que deux ou trois heures plus tard. Si j'étais très pressé, je m'installais derrière lui à son bureau, malgré les « défense d'entrer » apposées à toutes les portes, et lui exposais le motif de ma visite entre deux députations. Un autre système consistait à descendre à la cuisine du palais où ceux qui travaillaient dans le bâtiment avaient installé une popote ; Lounatcharsky venait déjeuner là vers 3 heures et je pouvais lui parler pendant qu'il mangeait. Le côté incommode de cette façon de traiter d'affaires était l'entourage, composé en grande partie de gens que je ne connaissais pas et dont je voyais les airs étonnés devant mes manières brusques ; or, j'étais décidé à ne pas me départir du ton que j'avais adopté, mais il contrastait bien un peu avec l'obséquiosité des thuriféraires officiels, car une fois de plus, ces visites à la cuisine me persuadaient de la fausseté des réputations ; on n'y voyait guère d'indépendance républicaine, mais plutôt une platitude écœurante, et que de gens étaient là qui disaient « camarade » et

pensaient « Son Excellence, Monsieur le Ministre ».

L'existence de Lounatcharsky était pleine d'imprévu. La manière bolcheviste de tout improviser sans mettre d'ordre dans ses plans, les déplacements continuels qu'il entreprenait, les promesses de parler en public dans tel ou tel endroit, ses voyages constants à Moscou depuis que les chefs de son parti s'y étaient installés, la nécessité de déjouer les intrigues qui, disait-on, s'y tramaient contre lui, tout cela rendait la probabilité d'une décision raisonnable et soutenue de sa part bien aléatoire. Je lui avais dit qu'il me rendrait service en venant un jour à Pavlovsk et en parlant au soviet pour me soutenir dans la question de l'intégrité du parc ; une partie des habitants espéraient agrandir la superficie de leurs potagers au détriment des paysages de Gonzago, et quoiqu'ils s'habituassent à l'idée que mon obstination serait plus forte que la leur, je pensais néanmoins qu'une démarche dans ce sens faite par Lounatcharsky pourrait être utile. Il me

promit de trouver un jour pour cette visite, et je commençais à croire que la chose en resterait là, lorsqu'une fois, étant à Petrograd, j'entendis dire qu'il venait à Pavlosk le lendemain. Connaissant l'habitude bolcheviste de faire des projets jamais réalisés, je pris le train à tout hasard le lendemain matin et je tombai sur Lounatcharsky qui, avec une bande d'acolytes, s'en allait à Tsarkoé pour venir ensuite voir le parc de Pavlovsk. Mais tout d'abord il demanda de faire le tour du palais. Ce tour du palais, j'étais constamment obligé de le faire faire à toute sorte de personnes, et les visiteurs étaient si enclins à s'éterniser et à me manger mes journées, que j'en étais arrivé à ne réserver que le dimanche pour faire le cicerone, priant tous ceux qui s'adressaient à moi de ne venir que ce jour-là. Mainte fois, aussi, j'avais montré les salles en détail à ceux qui me demandaient de les prendre comme collaborateurs ; avec ceux-ci je me taisais plus que je ne parlais, afin de leur donner l'occasion de me faire voir leurs connaissances. Ces promenades

étaient rarement intéressantes pour moi, et trop souvent j'entendais les malheureux aspirants énoncer de telles énormités que le désir de travailler avec eux ne me venait pas. En prenant mon trousseau de clefs pour piloter Lounatcharsky, je n'espérais rien de mieux, et quel ne fut pas mon étonnement en le voyant aller tout droit aux meilleurs objets et en l'entendant dire de chaque chose ce qu'il fallait en dire. Je me souviens nettement d'avoir pensé que si cet homme-là était venu me proposer de le prendre comme collaborateur, je ne l'aurais pas laissé échapper. Je me suis toujours demandé comment il était arrivé à former son goût pendant une existence, probablement famélique, de réfugié socialiste. Le soir tombait déjà, mais je le menai encore à la bibliothèque, qui est un des écrins à livres les plus enchanteurs que je connaisse dans n'importe quel pays. Il ne pouvait plus s'en arracher ; il me demanda de lui ouvrir au hasard une des armoires et se mit à en tirer des œuvres de poètes russes du XVIII[e] siècle, méprisés du public à l'heure

présente pour leur emphase ampoulée. « Je parie, me dit-il, que vous n'avez jamais lu Hemnitzer ; moi non plus, du reste. Voyons comment il écrivait », et il se mit à scander à haute voix les hexamètres solennels et un peu puérils qui faisaient les délices du siècle de Catherine II, relevant leurs beautés désuètes et s'amusant à leur recherche du caractère national. « Chassez-moi, me dit-il enfin, ou je ne m'en irai jamais. » Je lui rappelai que le parc l'attendait et que la nuit allait venir. Finalement je le mis en traîneau, et, prétextant le manque de chevaux, je le laissai partir sans l'accompagner, mais mon but était atteint, et depuis lors je trouvai toujours en lui un champion prêt à défendre les beautés de Pavlovsk contre ceux qui voulaient en distraire quelque chose. Je n'ai jamais compris qu'un homme de discernement aussi fin et d'une culture esthétique aussi développée pût de son plein gré être devenu membre de la troupe d'orangs-outangs sauvages qui avaient usurpé le pouvoir et en abusaient pour détruire tout ce qui rend la

vie acceptable. Du reste, sa mentalité ne m'intéressait pas au point de me pousser à un rapprochement avec lui qui pût me laisser déchiffrer l'énigme . Je le voyais désireux de nous aider dans la tâche que nous avions assumée, mes amis et moi ; il fallait s'en réjouir et en user tant que ce serait un élément effectif. Et nous avions constamment besoin de son nom et de son autorité pour repousser les invasions multiples qui s'abattaient sur nous de toutes parts. A peine étais-je installé à Pavlovsk que commencèrent les incursions de « camarades » qui voulaient obtenir de moi telle ou telle chose. Il leur semblait que jusque-là ils n'avaient rien possédé, que maintenant un palais regorgeant de merveilles était à eux et qu'il suffisait d'étendre la main pour se pourvoir de toute chose. Dès l'abord ils me demandèrent de la vaisselle pour la cuisine populaire. Comprenant bien que ce qu'ils voulaient était de manger dans des assiettes indubitablement impériales, je leur envoyai des copies modernes par lesquelles avait été complété un

charmant service de Wedgwood dont, comme de raison, toutes les pièces anciennes restèrent au palais. Chaque objet portait le chiffre M surmonté d'une couronne impériale en bleu et or. Quel ne fut pas mon dégoût d'apprendre qu'au lieu d'aller à la maison du peuple, ces assiettes s'étaient égarées parmi les familles des membres du conseil exécutif et de là s'acheminèrent vers des boutiques d'antiquaires. Un pareil procédé du soviet me fut d'ailleurs fort utile pour repousser d'autres réclamations, et quand, une ou deux fois, j'y fis allusion, je vis quelle bonne arme je tenais.

Puis ce furent des sièges et des tables. Là j'opposai d'abord l'impossibilité de distraire quoi que cela fût du mobilier avant revision complète des inventaires ; mais les énergumènes, qui voulaient à toute force avoir des canapés pour dormir dessus et des tables pour meubler leurs chancelleries, m'injurièrent en criant que je ne voulais pas leur donner de sièges parce que des empereurs s'étaient assis dessus, qu'ils les valaient bien,

etc. Craignant qu'ils ne vinssent les prendre de force, ainsi qu'ils m'en menaçaient, je les contentai sans pour cela faire de tort au palais. Un de mes moments les plus désagréables fut quand une députation arriva munie de permis des plus redoutables commissaires pour emballer et emporter du palais les livres que le peuple, sevré d'instruction, voulait lire. La bibliothèque de Pavlovsk eut pour premier noyau la « bibliothèque de voyage » de l'impératrice Catherine II ; puis Marie Féodorovna la compléta par de nombreux achats, et son esprit, avide de connaissances et hypnotisé par la préoccupation de la chose complète, parfaite, amenée au point d'être digne d'elle, en fit la bibliothèque idéale d'un lettré de son époque. Tout le XVIII[e] siècle classique est là en éditions de premier ordre, habillées de reliures des meilleures provenances d'Europe. La plupart des éditions françaises à gravures, si recherchées maintenant, sont rassemblées là : *le Monument du Costume*, de Moreau le jeune, les *Chansons* de Laborde, les *Fables* de Dorat, le

La Fontaine illustré par Oudry, *les Métamorphoses* d'Ovide avec vignettes de Boucher, Moreau, Eisen, etc., toutes les plus belles éditions des encyclopédistes, de l'Arioste et du Tasse, de Voltaire, de Corneille, de Racine, les classiques latins et grecs en traductions françaises, bref tout ce qui ornait l'esprit des gens cultivés avant la Révolution de 89 ; quelques-uns de ces ouvrages ont leurs gravures coloriées à la main. Un certain nombre de livres italiens de la même époque, quelques-uns dans de délicieuses reliures vénitiennes en étoffe brodée, forment une petite section charmante. Les livres russes du XVIIIe siècle, quelques-uns rarissimes, sont particulièrement intéressants pour un bibliophile russe. La section de botanique est très importante et renferme des ouvrages fort beaux. Enfin cette bibliothèque contient un certain nombre de manuscrits inédits, entre autres toutes les œuvres de Lavater, avec lequel Marie Féodorovna était en correspondance et de qui elle acheta les originaux des dessins qui servirent à illus-

trer ses théories. Puis un grand nombre de bulletins reliés par années, qu'elle et son mari se faisaient envoyer de Paris avant et pendant la Révolution pour être au courant des nouvelles du jour ; leurs correspondants étaient Laharpe et Blin de Saint-Maur. Enfin des plaquettes de circonstances, des exemplaires à dédicaces ; nombre de volumes annotés en marge de la main de l'impératrice, bref, tout un ensemble fort important de documents de l'époque, fort peu étudiés encore, dont la valeur est décuplée par la circonstance que rien n'y a changé depuis cent ans.

L'idée de voir ces trésors arrachés de leurs armoires et ballottés par les fantaisies de la foule éveilla mon instinct de lutte. Je compris qu'il fallait ruser, aussi fut-ce avec un empressement marqué que je saisis les clefs de la bibliothèque et que je menai la délégation au milieu des livres. Là je me mis à discuter comment emballer les volumes et combien de fourgons il faudrait pour tout emporter. Puis petit à petit, voyant que, déroutés par

mon amabilité, ils devenaient moins agressifs, je me mis à leur poser des questions insidieuses sur le choix des ouvrages préférés pour bibliothèques populaires, je tirai des armoires les plus volumineuses encyclopédies et j'en arrivai à faire avouer à mes visiteurs que ce transport coûterait beaucoup d'argent et de peine, sans rien fournir d'intéressant aux habitués du cabinet de lecture. Nous nous quittâmes les meilleurs amis du monde et ils s'en allèrent me laissant maître du terrain ; mais un moment l'alarme avait été chaude et j'ai rarement eu autant de plaisir à triompher d'un ennemi.

VI

Dans les autres palais impériaux des environs de Petrograd d'autres hommes faisaient le même travail que je faisais à Pavlovsk. A Gatchina, le comte Zouboff était resté à combattre les tentatives de plus en plus tyranniques du soviet local, et malheureusement il finit par être submergé. Les démagogues de l'endroit tenaient à s'emparer du palais pour en être les maîtres à leur guise et pour l'exploiter, ainsi que le parc et les dépendances, au profit de la localité. Tout au contraire, nous, les conservateurs, soutenus en cela par les bolcheviks de l'administration centrale, affirmions que les palais étaient propriété nationale et devaient être régis par les représentants de l'organisation des beaux-arts. Dans une séance particulièrement ora-

geuse, où il avait de nouveau été question d'emballages, de transports et de l'arrivée possible d'ennemis du dehors, il avait échappé à Zouboff de dire que pour sa part il préférerait voir les trésors du palais en sûreté à l'étranger, plutôt que de les savoir détruits en Russie. Il fut aussitôt arrêté et écroué. Lounatcharsky, avouant qu'il partageait entièrement cette façon de penser, parvint à le faire délivrer et, pour le mettre à l'abri, lui confia une vague mission à Moscou, où il dut rester assez longtemps. Son poste fut proposé à plusieurs personnes qui y furent nommées l'une après l'autre, mais pour des raisons diverses ne purent entrer en fonctions jusqu'à ce que fût mise en avant la candidature de M. Makaroff (qui avait travaillé comme conservateur adjoint à Péterhof l'année précédente). Il sut fort heureusement s'arranger avec le soviet et continua le travail de Zouboff. Le poste de Gatchina était le plus épineux de tous, vu que le soviet était composé d'éléments particulièrement turbulents et que le commissaire local était conti-

nuellement destitué et remplacé. Un partage équitable des dépendances du palais était très difficile à effectuer, car, d'après le texte d'un décret bolcheviste, tout ce qui avait trait à l'éclairage, aux conduits d'eau, etc., devait passer aux mains de la municipalité. Celle-ci voulait régir toutes les parties qui pouvaient lui rapporter quelque chose ou du moins lui faire faire des économies, mais ne savait pas au juste où limiter ses appétits. Dans une petite ville comme Gatchina, dont le palais était la seule raison d'être, la municipalité avait jusque-là profité de mainte amélioration introduite pour le palais, mais aménagée avec assez de marge pour desservir également la localité. Maintenant la municipalité voulait bien prendre en main ces installations, mais sans rien donner au palais à moins de s'en rendre maîtresse, ou tout au moins de se saisir du carré des cuisines. Nous nous rendions bien compte à quel point une semblable irruption serait dangereuse, car une fois installés sous le toit du palais, ces représentants du peuple n'auraient pas manqué de faire

tache d'huile et de se répandre petit à petit dans tout l'édifice. Déjà, sous le gouvernement provisoire, la ferme du palais avait été remise au département de l'agriculture, ainsi que les pâturages qui y étaient rattachés. Or, cette ferme était l'objet des convoitises locales, indignées que sous le régime révolutionnaire elles ne pussent pas plus que sous l'empire s'approprier ce qui les tentait. Les serres avaient été données au soviet, mais il ne savait pas comment les exploiter, et par les temps durs où on entrait il se trouvait peu de clients pour acheter des fleurs et des fruits de luxe. Toutes ces questions amenaient de perpétuelles frictions.

Le sort du parc était non moins difficile à trancher. Toute la partie voisine du palais est une œuvre d'art remarquable. Une petite rivière, endiguée avec intelligence, a formé de vastes étangs, remplis d'îles, véritable labyrinthe d'eau, qu'on traverse grâce à des ponts nombreux. Il y a des monuments dans tous les coins et leur entretien exige une main d'artiste. Les deux pavillons principaux : la

Maisonnette en bois de bouleau et le Temple de Vénus, avaient horriblement souffert au commencement de la Révolution. Tous deux sont de charmantes fantaisies du XVIIIe siècle. Le premier paraît du dehors n'être qu'un amas de bois de chauffage, un simple monceau de bûches ; à l'intérieur, c'est un délicieux boudoir, les parois recouvertes de glaces dans un treillis peint en guirlandes de roses, l'alcôve meublée d'un vaste divan couvert et drapé d'un brocart ancien, bleu pâle et argent, un plafond peint à sujet mythologique, un parquet des plus soignés, de petites encoignures en bronze à tablettes de marbre, des bras de lumière en cristaux de l'époque, bref, un décor de conte galant resté absolument intact. La foule s'y était ruée, avait brisé les glaces, arraché et volé les draperies, commis les plus cruels dégâts. Nous avions fermé le pavillon, condamné toutes les issues, et néanmoins, à plusieurs reprises, des malfaiteurs avaient tenté d'y pénétrer. J'avais, dans le courant de l'été, fait relever les dimensions exactes de l'édifice, des copies avaient été

faites de toutes les parties qui pouvaient, je le craignais du moins, disparaître si le pavillon était incendié, et tout ce qui avait pu être sauvé avait été transporté au garde-meubles du palais.

Quant au pavillon de Vénus, placé au bord de l'eau sur l'île d'Amour, il avait également souffert, ses vasques de marbre et ses vases avaient été brisés, mais c'était un kiosque en treillage, ne contenant pas de meubles, et les dégâts en étaient moins difficiles à réparer. Si le parc passait à la municipalité, non seulement nous pouvions être sûrs que jamais ces pavillons ne seraient restaurés, mais encore que tous les autres monuments, portes, statues, colonnes, ponts, kiosques, treillages, disparaîtraient ou du moins seraient dégradés. Aussi, tout le cénacle des artistes et des conservateurs soutenait-il le principe que le parc devait être soumis à la même autorité dirigeante que le palais.

Mais vu le désordre ou plutôt l'absence d'administration, on ne savait comment

trancher les questions qui se présentaient. Le système bolcheviste consistait à former ou à encourager la formation d'assemblées délibératives, mais à cela se bornait l'activité des soi-disant gouvernants. Celles de ces assemblées qui étaient composées de gens ayant autrefois exercé des fonctions administratives se lamentaient du vide de leurs discussions, et leurs arrêtés, même lorsqu'ils étaient dûment sanctionnés, restaient bien souvent lettre morte. Tout au contraire, celles où prédominaient des éléments illettrés, mais avides, s'armaient de revolvers et prenaient ce qu'elles voulaient. Le seul moyen, autre que la violence, de combattre ces dernières, était de faire agir sur elles les hommes qu'elles reconnaissaient pour chefs. Mais l'autorité d'individus séparés, quoique indiscutable au commencement de 1918, commença plus tard à faiblir, et déjà, vers l'automne, n'était plus qu'un moyen d'action bien précaire. Pour discuter les questions relatives aux beaux-arts, une assemblée fut formée sous le nom de « Collège ». Elle siégeait trois

fois par semaine au Palais d'hiver et se composait d'une dizaine de membres choisis parmi le personnel de la direction des musées et parmi les artistes indépendants. Le président en était M. Iatmanoff, commissaire bolcheviste du Palais d'hiver, mais de fait, il était souvent remplacé par M. Romanoff, vice-président, et à ce moment directeur de l'Ecole de dessin du baron Stieglitz. Le personnel des palais suburbains avait son représentant dans cette assemblée, mais le choix de notre premier porte-voix ayant amené des dissensions et finalement la démission de ce représentant, je fus élu par le Collège au printemps de 1918 afin que les questions suscitées par les conservateurs des palais fussent rapportées par moi dans cette assemblée. Le Collège voulait crécr pour moi une charge d'inspecteur de tous les palais situés hors de la capitale, mais je protestai énergiquement contre ce plan. Reconnaissant cependant que cette fonction pourrait être utile, je mis à mon acceptation des conditions que je savais irréalisables. J'exigeai d'abord que cet inspec-

teur présiderait le conseil de chaque palais-musée ; or je savais que les bolcheviks tenaient à ce que ces conseils fussent présidés par des commissaires appartenant à leur parti et inscrits sur ses listes. Je voulais, en émettant cette prétention, souligner à quel point je trouvais absurde de voir les musées régis de droit par des assemblées présidées et, par conséquent, dirigées par des gens absolument incompétents en matière d'art. J'étais également commissaire, mais pas bolchevik, aussi me fit-on comprendre que bientôt tous les commissaires devraient se mettre sur la liste du parti ou bien se démettre de leurs fonctions. Je répondis que lorsqu'un décret serait promulgué à cet effet, je verrais ce que j'aurais à faire, mais que ce serait une mesure pernicieuse pour la conservation de Pavlovsk. D'ailleurs, rien à cet effet ne fut publié, et je restai commissaire jusqu'à mon départ, sans avoir été mis en demeure de me déclarer bolchevik. Ma seconde exigence fut de pouvoir aller d'un palais à l'autre en automobile ; on m'avait pris les miennes, et visiter périodi-

quement Gatchina, Tsarkoé-Sélo, Péterhof et Oranienbaum, sans compter ce qui ne manquerait pas de s'ajouter à mon travail, en n'ayant à sa disposition que les moyens ordinaires de communication, était impossible. Un inspecteur consciencieux devrait aller dans chacun de ces endroits au moins deux fois par mois ; je savais que bientôt Ropcha, Strelna, le palais du grand-duc Paul, ceux des autres grands-ducs sur la route de Péterhof, ne manqueraient pas d'être placés sous sa garde ; je ne comptais remettre à personne d'autre mon travail de Pavlovsk, et j'aurais, en fin de compte, passé le plus clair de mon temps à courir d'une gare à l'autre, suspendu à un rebord de tramway, à attendre des trains perpétuellement en retard, à courir à pied par tous les temps à travers les énormes parcs de Péterhof ou de Gatchina, car, dans ces petites localités, il devenait presque impossible de dénicher des fiacres. Je craignais que, dans ces conditions, mon travail ne fût bien peu productif. D'un autre côté, les commissaires bolchevistes eux-mêmes allaient à

pied, faute d'essence et de pneus; j'étais donc sûr de ne jamais avoir d'auto, mais d'un autre côté il était indispensable d'en avoir une pour faire un travail utile. Toutefois, comme je voyais que les conservateurs se butaient aux mêmes questions, chacun dans sa localité, et qu'il serait utile de les trancher d'une manière uniforme, je proposai à ces messieurs de nous rassembler en comité hebdomadaire, afin de nous tenir mutuellement au courant de ce qui se passait dans chacun des palais et de statuer sur les questions que nous pourrions résoudre en commun ; je serais ensuite le rapporteur de nos décisions au sein du Collège. Vu que pour beaucoup de questions tel ou tel de ces messieurs désirait que je vinsse avec lui sur les lieux, je dus de fait, malgré mon refus de devenir inspecteur, en assumer les fonctions et entreprendre les déplacements qu'exigeait l'incident de chaque jour.

A Tsarkoé-Sélo, où depuis le commencement de la Révolution le plus d'efforts avaient été dépensés pour faire un travail suivi, il n'y eut somme toute que fort peu de dégâts. Le

Grand-Palais ou Palais Catherine, bâti au milieu du XVIIIe siècle, présente une longue enfilade de salons, dont quelques-uns occupent toute la largeur de l'édifice, leur double rang de croisées donnant l'une sur la cour, l'autre sur le jardin. C'est un véritable château de féerie, tout en parade, sans couloir, presque sans escaliers, et j'avais toujours admiré sous l'empire comment le maréchalat de la cour y organisait des réceptions, ces kilomètres de salons n'ayant aucune chambre de service, aucun office, rien, dans le même étage, de la coulisse indispensable à une fête. En retour de cette longue façade, deux ailes s'avancent à angle droit : l'une remplie d'attenances, et l'autre continuée vers le parc par l'impératrice Catherine pour contenir ses petits appartements, des amours de petites pièces d'une recherche exquise. Ces chambres débouchent de plain pied sur un jardin suspendu auquel se rattachent d'un côté une longue colonnade couverte où l'impératrice aimait à prendre ses repas et à faire sa promenade les jours de pluie, et de l'autre, le

pavillon d'Agate, trois pièces toutes lambrissées de pierres dures, où elle prenait le frais pendant la canicule. Tout ce coin du palais, du plus pur Louis XVI, est juxtaposé au Louis XV fleuri du vieux palais, dont l'architecte, Rastrelli, était un maître prodigieux du style rocaille. Pendant le dernier règne, ce palais ne servait que pour de grandes réceptions. Il n'avait été habité que rarement et pour peu de temps. Le président de la République française y avait logé à une de ses visites (c'était, je crois, M. Loubet), et pour cette occasion, les chambres de l'impératrice Marie Féodorovna (veuve de Paul Ier) avaient été défigurées par des cretonnes modernes. Les petits appartements de Catherine II avaient été aménagés vers 1860 pour l'impératrice Marie Alexandrovna, mais, sauf dans un des salons, le dommage infligé au décor ancien n'était pas irréparable. Les conservateurs du palais devenu musée, ayant à leur tête M. Loukomsky, architecte et écrivain, se mirent à faire une reconstitution du décor d'après les vieux inventaires

et découvrirent des quantités de beaux meubles dans les sous-sols et dans les appartements de service. Lorsque commencèrent l'emballage des objets d'art sous le gouvernement provisoire et leur transfert à Moscou, un tableau fut malheureusement volé ; c'était un curieux portrait de l'impératrice Anne, par un peintre inconnu. Le nombre d'objets d'art que renferme le palais est fort considérable ; outre des meubles et des sièges anciens, il y a un admirable régulateur de Caffieri, beaucoup de beaux tableaux, de nombreuses porcelaines de la Chine et du Japon, principalement du XVIII[e] siècle, des bronzes, des pendules, des vases, des porcelaines russes, une tapisserie de Saint-Pétersbourg, etc.

J'étais venu plusieurs fois au palais pendant l'été 1917 pour aider les conservateurs à identifier et à classer des porcelaines, et j'étais au courant de leur travail. Ces messieurs avaient à lutter contre de très grandes difficultés intestines, vu que les domestiques étaient plus nombreux à Tsarkoé-Sélo que dans les autres palais, cette résidence ayant

été la demeure habituelle du souverain pendant un quart de siècle. Le personnel s'était scindé en trois groupes distincts : les laquais, les jardiniers et les ouvriers des autres branches du service, et leurs trois comités étaient en guerre constante entre eux. Le commissaire bolcheviste, peintre de décors de son métier, était un homme intègre et bienveillant, mais obstiné et autoritaire, et son expérience administrative était limitée. Entre ces éléments discordants, l'existence quotidienne des conservateurs était hérissée de difficultés, qui s'aggravaient encore du fait d'un fonctionnaire parfaitement superflu, le « commandant des palais ». C'était un soldat, pochard, madré et voleur, qui avait surgi aux premiers jours de la Révolution, mais avait été ensuite exclu du soviet local pour malversations. Malheureusement il sut gagner la faveur du couple Lounatcharsky, déjà installé alors au palais Alexandre, et son activité, quoique dénuée de caractère officiel, reprit un nouvel essor.

Le palais Alexandre fut bâti par Cathe-

rine II pour son petit-fils préféré, Alexandre I[er], qui s'y installa lors de son mariage en 1793. L'architecte en fut Quarenghi et son œuvre, extérieurement du moins, n'a subi aucun remaniement. A l'intérieur, la partie centrale du palais, c'est-à-dire les grands salons et la bibliothèque, est restée intacte, mais l'aile gauche, habitée par l'empereur Nicolas II, a été entièrement refaite dans le style moderne, mélange de goût munichois et d'éléments scandinaves. Je m'abstiendrai de caractériser ce décor, mais quel qu'il fût au point de vue esthétique, sa valeur comme document historique est incontestable. Pendant les longs mois de leur captivité les souverains avaient emballé leurs menus bibelots favoris, mais il restait encore dans ces chambres des quantités considérables de photographies, d'icones, de porcelaines de Copenhague et de Saint-Pétersbourg, de tableaux modernes et commémoratifs, de souvenirs de toute sorte. Les conservateurs des palais-musées s'étaient mis à l'œuvre pour cataloguer tous ces objets et en fixer

l'emplacement, afin que ce décor ne pût jamais périr ou pût au moins, en cas de dispersion, être reconstitué. A l'étage supérieur étaient disposés les appartements de l'héritier du trône et des quatre grandes-duchesses ses sœurs, et tous leurs livres, leurs jouets, leurs nombreuses icones étaient encore aux mêmes places que le jour de leur départ.

A peine les Lounatcharsky s'étaient-ils installés au palais, dans les chambres de la suite, attenant aux appartements des enfants, que les bruits les plus sinistres se répandirent ; on disait que tout le palais allait être transformé en établissement d'éducation. Mme Lounatcharsky allait, à en croire ces rumeurs, devenir le principal instrument à forger l'éducation nouvelle. Pour élever les enfants dans l'esprit socialiste et surtout pour les empêcher de recevoir aucune instruction religieuse, on parlait de les enlever à leurs familles qu'ils ne devraient plus connaître et de les concentrer dans des écoles spéciales. Tsarkoé-Sélo étant situé sur une hauteur renommée pour la pureté de son air et de ses

eaux, il fut décidé de l'affecter à un groupe d'internats de ce genre ; la localité fut même baptisée Dietskoé-Sélo (village des Enfants). Le premier établissement modèle devait être installé au palais Alexandre, non parce que l'édifice serait facilement adapté à cette destination, mais parce que c'était un palais, et, de plus, le palais le plus intime de la dynastie des Romanoff, rempli des souvenirs de son agonie. Le premier pas, pour les propagateurs de cette entreprise, fut de s'y installer eux-mêmes, puis d'y installer quelques amis, entre autres leur protégé T., l'ex-commandant des palais, ainsi qui sa femme et ses enfants. Cet individu disposait de toutes les clefs du palais et les conservateurs apprirent bientôt que le soir, après qu'ils avaient en partant fermé à double tour les appartements de la famille impériale, T. y amenait ses connaissances sans déranger les fonctionnaires responsables pour se faire ouvrir les portes. Dans ces conditions, il était difficile de garantir que rien ne disparaîtrait des chambres. Quant aux appartements des en-

fants, Lounatcharsky manifesta l'intention de distribuer incontinent les jouets et les livres qui s'y trouvaient à des écoles et à des hospices. Vainement Loukomsky protesta-t-il en paroles et par écrit, expliquant quel crime contre la science historique ce serait de détruire cet ensemble. Il eut la bonne idée de faire remarquer que les livres du tsésarévitch portaient tous son *ex-libris* et que si on les distribuait à des écoliers, ceux-ci ne manqueraient pas de les revendre à des bouquinistes qui en donneraient de bons prix. Cet argument prévalut et les livres furent sauvés, mais les joujoux furent saisis et dispersés. Néanmoins, les appartements restèrent inoccupés, vu les difficultés de chauffage et d'éclairage ; le prix exorbitant du bois menaçait de faire monter l'entretien de chaque enfant à un chiffre ridicule, et apparemment il y avait aussi des difficultés que je n'ai pu que deviner à se procurer les enfants en quantités suffisantes, les familles ne s'en dessaisissant pas volontiers et préférant rentrer dans leurs campagnes. On ne prit à Tsarkoé-

Sélo que quelques maisons de particuliers pour en faire des pépinières d'apaches, et en passant dans les rues je n'apercevais qu'aux fenêtres de rares immeubles des agglomérations de petits visages pâles et apathiques. Ces malheureux mioches étaient élevés de façon que jamais aucune contrainte n'intervînt dans leur éducation ; comme ils étaient mal nourris et peu soignés, ils n'éprouvaient aucun besoin d'activité réglée et ils restaient là en grappes inertes, à bayer aux corneilles. L'absence de qualités administratives se manifestait en tout. Ainsi, en septembre 1918, quand arrivèrent les premières gelées, il se trouva qu'il n'y avait pas de bois pour chauffer les mioches. Ayant fait à temps mon calcul pour la provision de bois nécessaire à Pavlovsk, et n'ayant laissé ni trêve ni repos aux employés des bureaux qui devaient nous approvisionner, j'étais parvenu à recevoir mon bois malgré les inexactitudes du chemin de fer. Aussitôt Lounatcharsky me téléphona un appel désespéré ; les enfants installés à Tsarkoé périssaient déjà de froid, et force me fut

de leur réexpédier les quelques wagons que je n'avais pas eu le temps de faire décharger.

A Tsarkoé-Sélo, il n'y eut pas à proprement parler d'irruption de la foule dans les palais, ni de pillage. Une fois des soldats s'introduisirent nuitamment par un soupirail dans les sous-sols du palais Alexandre, mais ils ne purent voler que quelques matelas. Au Grand-Palais, ainsi que je l'ai déjà dit, un tableau disparut. Le plus difficile à défendre était les statues et les bancs du parc. Durant l'été 1918, ces statues furent toutes réparées, mais il est probable que les dégâts se renouvelleront, quoique les malfaiteurs inconnus s'attaquassent de préférence aux monuments déjà mutilés. La destruction des bancs est particulièrement regrettable, car ils datent pour la plupart du XVIIIe siècle et sont de différents modèles, tous charmants et originaux ; je n'en connais pas de semblables dans un autre endroit. Ils doivent leur existence à la grande Catherine, dont Tsarkoé-Sélo était le séjour ordinaire pendant

près de six mois de l'année ; c'est elle qui peupla le parc de ces bancs en fer peints en vert afin de pouvoir couper ses promenades. C'était navrant de voir ces jolis sièges dépecés morceau par morceau et vendus probablement pour quelques sous au prochain maréchal ferrant. En revanche, à l'intérieur du palais on fit beaucoup de bonne besogne. Ainsi les marbres et les porphyres qui couvraient les parois et les portes du pavillon d'Agate furent réparés. Ces splendides matières, à force d'hiverner dans un bâtiment jamais chauffé, s'étaient dans certains endroits fendues et effritées, leurs encadrements de bronze s'étaient disjoints, les vis en étaient çà et là perdues, bref, depuis des années, un travail de restauration paraissait nécessaire, mais avait été différé. La fabrique impériale d'objets en pierres dures située à Péterhof, qui aurait pu l'exécuter, avait été autorisée, par le ministère de la cour, à accepter des commandes privées, et en dehors des ouvrages qu'elle faisait par ordre de l'empereur ou pour approvisionner le dépôt des cadeaux

officiels, elle utilisait son outillage à gagner de l'argent. Lounatcharsky et ses acolytes commencèrent à élaborer différents plans pour utiliser cette fabrique, admirablement montée en hommes et en machines, mais Loukomsky, profitant de l'occasion et tant que la question n'était pas résolue, obtint l'autorisation nécessaire pour affecter le travail de la fabrique aux réparations du pavillon d'Agate. L'ouvrage fut exécuté dans la perfection. Une autre besogne qu'il entreprit fut de déballer des caisses qui avaient été empilées dans des chambres de débarras et qu'il transporta au pavillon de l'Arsenal. Cette espèce de donjon pseudo-gothique, élevé par l'empereur Nicolas Ier dans une partie assez écartée et très touffue du parc, avait été affecté sous son règne à un musée d'armures et d'armes gardé par quelques vétérans. Lorsque, sous l'empereur Alexandre III, on tria le contenu de l'Arsenal, la majeure partie de la collection se trouva être digne de figurer à l'Ermitage. Malheureusement les vétérans n'avaient pas été à la hauteur de leur tâche et quelques

armes orientales, couvertes de pierreries, n'avaient gardé leurs émeraudes et leurs rubis que du côté exposé aux regards du public ; la face cachée par l'écran s'en trouva être dégarnie. Depuis la translation de ce musée à l'Ermitage, l'Arsenal était réputé vide. De fait, les nouveaux conservateurs y découvrirent un certain nombre de maquettes d'édifices faites au XVIIIe siècle, extrêmement intéressantes, mais très encombrantes ; c'étaient des églises et des palais de Saint-Pétersbourg et de Moscou. Mais comme la plus grande partie de l'Arsenal était libre, on y transporta les caisses dont je viens de parler et on disposa leur contenu dans les vitrines qui garnissaient les salles. Il s'y trouva beaucoup de choses intéressantes. Des verres au chiffre de Catherine II, des faïences de différentes provenances ; la majeure partie de Wedgwood, mais aussi un charmant surtout de table italien, figurant des pyramides de fruits et de légumes peints au naturel ; puis de grands vases en cristal taillé bleu et blanc de style Empire avec montures en

bronze doré et une grande variété de menus objets : vases, coupes, etc. Tout cela forme un ensemble digne d'être étudié.

Un autre pavillon du parc de Tsarkoé-Sélo amena quelques journées d'émoi et de démarches. C'était le Théâtre Chinois, délicieuse bonbonnière, construite par Catherine II dans le goût des chinoiseries du XVIII[e] siècle, mais avec quelques éléments de provenance chinoise authentique ; ainsi les avant-scènes sont garnies de panneaux de laque de Coromandel, la grande loge impériale est drapée de soieries peintes, le foyer est orné de vases chinois. Tout cela fort bien conservé, mais, comme de raison, assez fragile. Sous le règne du dernier souverain, de rares représentations y avaient été données pour des invités fort peu nombreux. Mais, depuis la Révolution, tout ce qui en était démontable avait été démonté et emballé. M[me] Lounatcharsky imagina d'y arranger des spectacles de bienfaisance, ou du moins tel était le prétexte de son désir d'y organiser des représentations. Loukomsky, désespéré, ré-

sista de toutes ses forces, mais en vain, quoique son argument principal, que les frais des réparations indispensables ne pourraient pas être couverts par la recette forcément minime dans une si petite salle, ne manquât pas de justesse. Il me pria de le soutenir, et j'allai attaquer le « ministre des beaux-arts ». Voyant que l'incident prenait de l'extension et craignant d'ameuter contre lui tous les artistes, il céda incontinent et m'assura que le tout était un malentendu. C'était toujours la même habitude bolcheviste de suivre la ligne de moindre résistance. Grâce à cela, nous obtînmes que la foule ne fît pas irruption au Théâtre Chinois, pour cette fois-là du moins.

Outre les palais impériaux, Tsarkoé-Sélo contenait un autre ensemble d'objets d'art : le palais du grand-duc Paul ou plutôt de sa femme, la princesse Paley, car c'est à elle que la maison appartenait légalement. Bâtie depuis quelques années seulement, cette vaste construction était remplie de belles choses ; c'étaient en partie des objets de famille,

mais surtout des bibelots collectionnés par le grand-duc et la princesse. Quelques très beaux tableaux, notamment un Van Dyck célèbre et deux panneaux d'Hubert Robert sortant de l'ordinaire, des porcelaines de qualité exceptionnelle, des jades et des vases de Chine, des meubles du XVIIIe siècle, quelques-uns de toute beauté, puis des portraits de famille, des dessins, des gravures, le tout formant une collection remarquable. Après la première arrestation du grand-duc, il avait déménagé avec sa femme et ses enfants dans un chalet appartenant au grand-duc Boris ; là il était moins en vue et installé dans une habitation qu'on pouvait arriver à chauffer ; son grand palais était inhabitable depuis qu'on ne pouvait plus trouver de combustible. Mais vers le printemps 1918, il devint évident que pour conserver la maison, il serait plus prudent d'en faire un musée, et la princesse arriva à faire un arrangement avec les bolcheviks d'après lequel, en ouvrant au public les salons, tous situés au rez-de-chaussée, elle devenait conservatrice de son

musée, et avait le droit d'occuper le premier étage. Malheureusement, à peine le catalogue achevé et le nouveau musée ouvert au public, Lounatcharsky voulut donner une position officielle à son protégé T., l'ex-commandant des palais, et pour cela le nomma commissaire du musée Paley. Toutes nos réclamations n'y firent rien et ce personnage se mit à empoisonner systématiquement l'existence de la princesse et des conservateurs des palais, sous la garde desquels ce petit musée avait été placé. A un moment donné, la princesse était arrivée à un arrangement avec son persécuteur, mais lorsqu'à la fin de juillet le grand-duc fut incarcéré, les vexations recommencèrent et aucune intervention n'était efficace. Vers l'automne, lorsque les soviets locaux commencèrent à se saisir de tous les hôtels particuliers qui avaient le malheur de leur plaire, les conservateurs des palais-musées risquèrent d'être débordés de besogne, à veiller à ce que ces immeubles ne fussent pas pillés. Le Collège statua que dans chaque localité les conservateurs des

palais ne devaient s'occuper que de ce qui était de leur ressort proprement dit, et que les maisons privées saisies par les soviets seraient placées sous la surveillance de la commission artistique de Pétrograd, qui déléguerait un de ses collaborateurs partout où le besoin s'en ferait sentir. De cette façon, la maison de la princesse Paley fut mise sous la tutelle de cette commission, et les conservateurs du palais ne purent plus prendre part à la lutte contre les envahissements de T.

Cette mesure, généralement parlant, avait pour but de ne pas élargir le champ des malentendus et des mécontentements entre les conservateurs et les soviets ; les palais-musées placés sous la garde des conservateurs représentent un intérêt si grand pour l'art de tous les pays qu'il était nécessaire de créer les conditions les plus favorables qu'il se pouvait pour sauvegarder une situation grâce à laquelle ils étaient demeurés intacts jusque-là.

A Péterhof, le travail de sauvetage était

soumis à moins de périls et d'intrigues, mais se trouvait de fait être beaucoup plus compliqué, vu les distances énormes qui séparent les palais et les pavillons, disséminés comme ils le sont dans des parcs d'une vaste étendue. Les plus beaux objets avaient été emballés et en partie exportés à Moscou en octobre 1917 ; c'étaient les tableaux, les boiseries de Pineau qui lambrissaient le cabinet de Pierre le Grand, les souvenirs personnels de ce souverain qui étaient conservés au pavillon de Monplaisir, quelques meubles, des bronzes et des porcelaines. Le Grand-Palais n'avait pas été sérieusement endommagé, quoique à maintes reprises les soldats eussent fait irruption dans les salles, en grimpant la nuit aux vieux tilleuls des quinconces et en forçant les fenêtres du premier étage. Les dégâts qu'ils avaient commis se réduisaient presque uniquement à ce qu'ils volaient des rideaux pour en faire des robes à leurs amies ; mais la disparition de ces rideaux, des damas et des lampas de la seconde moitié du XIXe siècle, n'était pas une perte sérieuse au point de

vue artistique. La liste des bâtiments qu'il s'agissait de préserver est longue. Le Grand-Palais, avec ses vastes attenances, Monplaisir, Marly, l'Ermitage, le palais Anglais, la Villa privée ; puis, dans un parc séparé et assez distant, Alexandrie, le Cottage, le pavillon Nicolas et le nouveau Palais au bord de la mer. Dans le parc supérieur le pavillon Olga, celui des Roses, le Moulin, la Maison rustique, le Belvédère, sans compter les petits pavillons, monuments, statues, etc., et surtout les innombrables jets d'eau, cascades, fontaines qui sont la gloire de Péterhof.

Tous ces noms correspondent à des constructions habitables, remplies de meubles, de tableaux et d'objets dont quelques-uns de premier ordre. Le personnel, toujours insuffisant, se débattait à essayer d'être partout en même temps, tâche ingrate et même presque impossible, vu l'immensité des distances et l'absence de moyens de transport. Ce sont, au reste, ces distances mêmes qui contribuèrent à préserver les palais et les pavillons d'effractions et de pillages, et fort heureuse-

ment les vieux gardiens, attachés à leurs postes par habitude et par affection, purent déjouer les quelques tentatives d'attaques qui se produisirent. La municipalité était surtout intéressée à accaparer les bâtiments de service ; elle reconnaissait que le fonctionnement régulier des grandes eaux était avantageux pour la localité ; aussi consentit-elle assez rapidement à conclure un arrangement, d'après lequel le conservateur du palais et ses adjoints auraient droit de contrôle sur cette partie. Nous siégeâmes plusieurs fois pour arriver à un partage équitable et nous tâchâmes de profiter de cette occasion pour instituer certaines restrictions du droit de construction, afin que les parties de la localité limitrophes du parc ne fussent pas défigurées par des maisons modernes qui gâteraient l'ensemble du paysage. Pendant longtemps les représentants du soviet n'arrivaient pas même à comprendre ce que nous voulions ; ensuite ils protestèrent violemment contre une semblable tyrannie ; mais devant notre insistance, ils signèrent le procès-verbal

en haussant les épaules. De fait, ce qui, pour le moment, sauvait la situation était l'impossibilité totale et absolue d'élever des constructions en l'absence de matériaux et de main-d'œuvre, mais nous tenions à créer une situation pour l'avenir, où il ne serait pas loisible de défigurer les paysages de Péterhof dans tous les coins qui jusque-là avaient été régis par l'administration des palais et allaient maintenant subir la loi ou la fantaisie du soviet. Ce soviet avait mis en avant son candidat, qui était devenu commissaire des palais ; c'était un jeune garçon boulanger, arrivé de par sa faconde au faîte du pouvoir local. Il n'avait idée de rien, et moins encore de ses devoirs et de ses droits que d'autre chose. Logé dans une attenance du palais, il imagina de se meubler à sa fantaisie sans en rien dire à personne. Le conservateur, M. Bernstamm, aimable érudit qui avait été pendant nombre d'années bibliothécaire de l'Académie des beaux-arts, s'aperçut un jour que tout le mobilier de la salle à manger du palais d'Alexandrie avait disparu ; faux go-

thique de 1830, comme du reste tout ce palais jusque dans ses moindres détails, il avait sa valeur historique et était indispensable à l'impression homogène que produit ce curieux décor. Les domestiques avouèrent que le commissaire avait fait transporter ce mobilier dans son appartement. Alors Bernstamm se mit à le plaisanter sur son mauvais goût, disant que lui-même n'aurait jamais été tenté par des objets semblables. Le commissaire, confus, dit qu'il croyait bien s'être trop hâté dans son choix, et Bernstamm reprit les meubles et les replaça dans l'ensemble auquel ils appartenaient ; en échange, il gratifia le boulanger d'un affreux mobilier moderne, tout brillant de dorures. Lorsqu'une autre fois ce même commissaire s'empara subrepticement d'appliques en bronze du XVIII[e] siècle, Bernstamm lui expliqua que, comme conservateur, il ne pouvait admettre que des objets disparussent du palais à son insu. L'autre dut les rendre en maugréant, mais chassa le domestique qui l'avait dénoncé. Peu après, tous les comités locaux commencèrent à se gen-

darmer contre cet individu auquel le pouvoir tournait la tête, et il fut destitué.

La majeure partie des châteaux et des pavillons de Péterhof est, comme je l'ait dit, trop éloignée de la ville pour exciter les appétits des habitants. Monplaisir, toutefois, n'est malheureusement pas dans ce cas. Construit à proximité du Grand-Palais, avec une terrasse ombragée de tilleuls deux fois centenaires, situé tout au bord de la mer, c'est un rendez-vous de promenade très fréquenté dans la belle saison. Par une nuit blanche de juin, on n'est jamais seul sur la terrasse de Monplaisir pour plus de quelques minutes ; continuellement des promeneurs y viennent, et le spectacle des jeux de lumière sur l'eau et dans le ciel attire jusqu'au matin même ceux qui ne sont pas poètes. Le château lui-même, bâti par Pierre le Grand dans le goût hollandais, n'est formé que d'un rez-de-chaussée et garde encore intact son décor du début du XVIIIe siècle. Il y a là un salon chinois avec des porcelaines sur les consoles des parois, une cuisine en carreaux de Delft où Cathe-

rine Ire préparait des petits plats pour son mari, un salon central dont le plafond est peint par Pillement, de précieuses tapisseries tissées à Saint-Pétersbourg sous Pierre le Grand en imitation de la célèbre tenture des Indes, le lit de ce souverain, sa canne, sa robe de chambre, son bonnet de nuit, bref un ensemble très complet et très évocateur des premières manifestations de l'art d'Occident en Russie. Les objets les plus précieux avaient été enlevés de là et emballés, mais ce qui restait encore méritait d'être entretenu avec soin. Le commissaire ne trouva rien de mieux que d'organiser à Monplaisir des bals pour les soldats et les cuisinières. Plusieurs de ces bals eurent lieu, et ce fut une lutte fatigante et toujours renaissante pour y mettre fin.

Grâce à M. Bernstamm et à ses adjoints, Péterhof n'a pas souffert de dommage irréparable, et c'était cependant, de toutes les résidences impériales, la plus difficile à préserver, vu l'énorme quantité d'unités différentes auxquelles il fallait penser constamment, les

interminables promenades qu'exigeait le travail d'inspection et la variété d'un nombreux personnel disséminé sur une superficie très étendue. Comme M. Bernstamm s'était acquis l'estime de tout le monde par son tact et sa modération, je le priai instamment à plusieurs reprises de visiter aux alentours les palais des membres de la famille impériale pour la nationalisation desquels aucune mesure spéciale n'avait été prise. Malheureusement, le temps lui manquait, tout comme à moi, du reste. Cédant à mes instances, il alla une fois au palais de Strelna, appartenant au grand-duc Dmitri Constantinovitch (assassiné depuis, le 29 janvier 1919). Ce palais, vaste bâtisse du XVIIIe siècle « restaurée » au milieu du XIXe siècle, est situé au bord de la mer, entre Petrograd et Péterhof. Il avait été envahi par une école, mais un serviteur dévoué avait, à ce qu'il disait, eu le temps de serrer tous les beaux meubles et les bibelots dans des chambres de débarras où personne n'était entré et où, par conséquent, rien n'avait péri. Mieux valait laisser

les choses dans cet état. Bernstamm alla également visiter Serguievka, château bâti pour la grande-duchesse Marie, fille de Nicolas Ier, et appartenant à ses petits-enfants, princes Romanovsky, ducs de Leuchtenberg. Personne ne connaissait le château en détail, mais, vu l'époque où il avait été construit et meublé, nous ne pensions pas qu'il pût renfermer d'objets anciens. Bernstamm y trouva l'abomination de la désolation : tout avait été pillé ; les marbres du jardin réduits en miettes, les tentures des chambres arrachées et emportées. J'allai une fois visiter Znamenka, palais du grand-duc Nicolas Nicolaiévitch et de son frère le grand-duc Pierre, également assez proche de Péterhof. Une école soi-disant militaire s'était installée dans la partie centrale de la maison, dont les pièces sont de dimensions assez vastes. Les domestiques en avaient du reste retiré tous les meubles pour les mettre à l'abri. Le château est une grande bâtisse décorée dans ce style fleuri et monotone que l'on croyait être du Louis XV vers 1850; l'architecture de la maison n'est

guère attrayante et celle-ci ne renferme pas grand'chose de remarquable. Une bibliothèque assez considérable, composée principalement d'ouvrages français du XIXe siècle, était empilée dans des pièces écartées et n'avait guère de chance de tenter les « camarades ». Parmi les livres, il y a probablement des dessins, des lithographies, des gravures, car je vis un grand nombre de portefeuilles. Mais comme j'étais obligé de faire cette visite en compagnie du commissaire et de ses acolytes, je n'insistai pas, car je craignais de leur révéler des choses qui auraient pu éveiller leur cupidité. Une chambre de débarras remplie de porcelaines contenait quelques rares bonnes choses au milieu d'une grande quantité d'objets de peu de valeur. Sur le mur d'une antichambre j'aperçus une dizaine de petits portraits de femmes de la fin du XVIIe siècle qui me parurent français, mais ce fut comme avec les portefeuilles de la bibliothèque, je ne m'arrêtai pas. Dans un des salons il y avait un magnifique groupe en biscuit (de Vienne ou de Saxe, à en juger par

la pâte), de dimensions très considérables ; il représente une allégorie compliquée et pleine d'allusions, de la Russie, libératrice de l'Europe ; un médaillon d'Alexandre Ier est suspendu à un palmier, tandis que devant lui la Russie tend les bras à une Europe agenouillée et sauvée de l'esclavage ; ses menottes sont déposées sur un autel ; d'autres figures complètent la scène. Le groupe est sous une cloche de verre et paraît être intact. Je complimentai discrètement les quelques vieux domestiques qui gardaient cela sur le soin qu'ils avaient pris de mettre ces choses à l'abri. Je les vis tout interdits d'entendre ce commissaire tombé du ciel et si peu semblable à celui qu'ils subissaient en temps ordinaire ; ils paraissaient d'ailleurs heureux de savoir que des forces occultes existaient quelque part qui savaient apprécier leur dévouement. Si ces serviteurs sont encore là, je pense que les quelques beaux objets de Znamenka n'ont pas souffert.

Pendant longtemps nous ne savions pas grand'chose sur ce qui se passait à Ora-

nienbaum, cette résidence étant la plus éloignée de tous les palais historiques des environs de Petrograd. Des bruits persistants affirmaient que des dégâts considérables y avaient été commis. Situé au bord du golfe de Finlande, au delà de Péterhof, et en face de Cronstadt, Oranienbaum était dans la sphère d'influence immédiate des matelots ; or leur réputation de bandits était bien établie. Salués par M. Kerensky des épithètes « d'ornement et d'orgueil de la Révolution », ils faisaient tout pour maintenir leur renom à un niveau épouvantable. Sous leur influence, la garnison locale n'avait depuis des mois fait preuve que d'insubordination et de désordres, et l'on disait que des objets précieux, murés dans une cachette, avaient été découverts et pillés par les soldats.

Oranienbaum a été créé par Menchikoff, le favori de Pierre le Grand. Lorsque cet aventurier de génie fut disgracié sous Pierre II, la propriété fut confisquée et devint une résidence impériale. C'est là que Pierre III fut arrêté, c'est là qu'il signa son abdication et

c'est de là qu'il fut emmené à Ropcha. Echu en partage au fils cadet de l'empereur Paul, Oranienbaum devint la propriété privée des descendants de ce prince et appartenait, au moment de la Révolution, au duc Michel de Mecklembourg-Strélitz, conjointement avec sa sœur, la princesse Hélène de Saxe-Altenburg et au fils de leur frère aîné décédé, le jeune comte Carloff, qui habitait là chaque été avec sa mère et ses sœurs. Le château principal est resté à peu près ce qu'il était au commencement du XVIIIe siècle. Bâti en hémicycle sur une terrasse, il surplombe une partie des jardins et un canal qui descend en ligne droite rejoindre la mer vis-à-vis le centre du palais. L'intérieur ne présente pas un très grand intérêt : les pièces sont presque toutes de dimensions modestes, les ameublements en grande partie datent du milieu du XIXe siècle ; les meilleures parties, au point de vue artistique, sont la chapelle, qui occupe une des ailes, et en pendant de l'autre côté, un grand salon qui avait été aménagé en « musée ». Mais si le Grand-Palais n'offre

qu'un intérêt médiocre, en revanche le Palais chinois, bâti par Catherine II dans une autre partie du parc, présente un des plus jolis décors du XVIIIe siècle qu'il soit possible d'imaginer ; le plan du pavillon, les proportions des pièces, le décor des murs et des plafonds, les ornements de stuc, les parquets d'un raffinement extraordinaire, tout s'unissait pour composer un ensemble tout à fait unique. L'ameublement n'était pas tout à fait à la hauteur du reste ; quelques objets hors ligne s'y étaient cependant conservés, mais fort heureusement ils en avaient été retirés et mis en lieu sûr dès le commencement de la Révolution. Parmi ce qui était demeuré au palais se trouvaient encore des meubles anciens, mais d'un intérêt secondaire, et beaucoup de choses cossues, riches et laides de la seconde moitié du XIXe siècle. Non loin de là, le pavillon des Montagnes Russes, œuvre de Rinaldi, l'architecte du palais de Marbre, est une fantaisie charmante et fort originale. Glisser sur des pentes artificielles plus ou moins rapides a toujours été un passe-

temps favori en Russie, pays presque entièrement dépourvu de montagnes. L'été, de petits chariots à roues courent sur des planches ; l'hiver, des traîneaux glissent sur la glace dont on recouvre ces planches. Le point de départ, qui est nécessairement élevé, est souvent agrémenté d'un pavillon où l'on peut prendre des rafraîchissements pendant qu'un mécanisme plus ou moins compliqué hisse le chariot ou le traîneau. A Oranienbaum les longues rangées de planches ont été remplacées par des tapis de gazon, et seul le pavillon central est resté debout. Il est tout en terrasses et en escaliers, avec des salons haut perchés et des balcons d'où la vue s'étend sur le golfe de Finlande et sur les frondaisons du parc. C'est là que pendant les fêtes qu'y donnait Catherine, une collation ou bien des jeux plus tranquilles occupaient les personnes qui se refusaient aux distractions du plein air, et c'est là également que les fervents du sport venaient entre deux glissades retrouver le reste de la société. Un pavillon semblable qui se trou-

vait à Tsarkoé-Sélo fut abattu par Nicolas Ier ; celui d'Oranienbaum s'est conservé, et c'est un document unique pour reconstituer le cadre de cet amusement si éminemment russe. Une des pièces contenait autrefois de magnifiques groupes en porcelaine de Meissen de l'époque de Kandler, posés sur des tablettes murales faisant partie du décor ; ils avaient été transportés il y a une douzaine d'années au Grand-Palais et placés dans des vitrines. Ce sont ces groupes, disait-on, que la comtesse Carloff avait fait murer avec la vaisselle d'or et l'argenterie du palais dans une cachette qui avait été pillée. Un des groupes avait été apporté à l'Ermitage par un inconnu qui était venu demander une expertise à son sujet ; reconnu aussitôt, le groupe avait été confisqué, mais malheureusement cet incident n'amena pas la découverte des autres groupes. Le parc contient encore un autre édifice intéressant : c'est une maisonnette qu'avait habitée Pierre III et où étaient conservées les figurines avec lesquelles il jouait aux soldats ; il y avait un véritable

régiment de ces poupées, très intéressantes, vu leur passé historique et le soin avec lequel leurs uniformes étaient reproduits. Malheureusement cette maisonnette fut pillée, et rien n'est resté des petits soldats de Pierre III. Quand j'arrivai à Oranienbaum, je trouvai que le Grand-Palais continuait à servir d'hôpital. Il avait été affecté à ce service par ses propriétaires dès le commencement de la guerre. Tout ce qu'il contenait avait été emporté et empilé dans des chambres de débarras, surtout dans le pavillon des Montagnes russes, dont les pièces étaient remplies de caisses et de meubles jusqu'au plafond. Dans le Palais chinois la foule avait commis beaucoup de dégâts stupides. Des meubles avaient été cassés, des bronzes arrachés, des marbres brisés. Dans un salon orné d'une quinzaine de têtes de femmes par Rotari, encastrées dans le mur, deux tableaux avaient été volés. Un portrait de Catherine II, un médaillon en camaïeu, avait été troué d'un coup de baïonnette; mais les murs, les plafonds, les merveilleux

parquets, étaient intacts. J'osais à peine en croire mes yeux, tellement ces déprédations me paraissaient minimes auprès de ce qu'aurait été la destruction des décors des chambres. Un des salons est tendu d'immenses panneaux de broderie en perles de verre, je dis « broderie », faute de trouver le terme exact, car on n'aperçoit ni canevas ni trame. Les murs sont couverts d'une chatoyante tenture nacrée représentant des oiseaux et des plantes, le tout formé de petits tubes de cristal. On m'avait dit à Pétrograd que la foule avait pris cette verroterie pour des pierres précieuses et l'avait arrachée par lambeaux. J'y avais cru, et dès mon arrivée au château j'avais redouté le moment où je devrais passer le seuil de cette chambre. Mais, par bonheur, tout était intact. Et c'était de même dans les autres pièces : les stucs, les peintures des parois et des plafonds, les entrelacs et les rocailles des parquets, rien n'avait souffert sérieusement et ne demanderait que des réparations insignifiantes pour être remis dans son état nor-

mal. Comme de raison, des rideaux avaient été emportés, des soies qui couvraient les sièges avaient été arrachées, mais ces étoffes dataient pour la plupart de l'époque de Napoléon III ; la beauté véritable d'Oranienbaum n'avait pas péri. Un des conservateurs du musée de l'Académie des beaux-arts, M. Issakoff, venait depuis quelques jours travailler à rétablir l'ordre afin de transformer ensuite le château en musée, et un habitant de l'endroit, révolutionnaire ardent, mais possédant une teinte de culture artistique, l'aidait de son mieux. Je les engageai à venir voir quelles méthodes de travail avaient été adoptées dans les autres palais, puis comme M. Issakoff prévoyait devoir retourner pour le commencement de l'hiver à ses occupations ordinaires, qui ne lui laisseraient pas assez de loisirs pour venir à Oranienbaum, nous nous mîmes activement à la recherche d'un conservateur qualifié qui pût continuer le travail et résider au palais en permanence. L'été se passa sans que le candidat rêvé fût déniché. Oranienbaum est

trop éloigné de Pétrograd pour que ce poste pût tenter un savant sérieux qui aurait à passer là son hiver dans des conditions difficiles et sans autre gagne-pain que sa place de conservateur d'un bâtiment, d'ailleurs inchauffable. Je suppose qu'après mon départ Oranienbaum se sera endormi du sommeil de la tombe et que rien ne l'aura troublé durant cet hiver épouvantable.

VII

A l'approche du printemps, je dus penser à entreprendre à Pavlovsk certains travaux de réparation pour lesquels j'avais besoin d'un architecte. Le premier auquel je m'adressai, et qui accepta avec enthousiasme, se vit obligé d'aller dans le midi, et ce n'est que vers le mois de mai que j'entrai en pourparlers avec un autre architecte, M. Taleporovski, qui s'installa à Pavlovsk avec sa femme et son enfant et devint bien vite un admirateur fervent du palais et du parc. Le premier travail que nous entreprîmes fut de sauver les derniers vestiges d'une œuvre d'art en majeure partie disparue et totalement oubliée : la Villa Alexandre. Cette propriété, située sur les confins de Pavlovsk, avait été donnée par Catherine II

à son petit-fils, Alexandre Pavlovitch, lorsqu'il était encore enfant, et le jeune grand-duc avait présidé lui-même à l'arrangement du parc et des pavillons et en avait formé un ensemble allégorique, rattaché à un poème en vogue de l'époque. C'était le moment où l'impératrice avait écrit, pour l'éducation de ses petits-fils, un conte moral en vers, où un jeune prince, nommé Chlore, est conduit par la princesse Felitza, à travers mille difficultés, vers la montagne où fleurit la « rose sans épines ». Le poète Derjavine répondit à ce conte par une ode intitulée *Felitza* où, sous ce nom d'emprunt, il chantait les vertus de Catherine. Grâce à lui, cette appellation est devenue célèbre et sert jusqu'à présent à désigner la grande souveraine dans la littérature russe. Le jeune Alexandre Pavlovitch imagina de transformer le parc de sa villa en décor du conte de sa grand'mère. L'idée était-elle bien de lui, ou lui fut-elle soufflée par un adroit courtisan ? Peu importe. Le fait demeure que ce parc fut agencé de façon à retracer les différentes étapes des

épreuves qu'eut à subir le jeune héros de la légende et des obstacles qu'il surmonta. Un autre poème du temps raconte en vers d'une incroyable gaucherie le sens allégorique de ces arrangements, où des chemins tortueux conduisaient à la Caverne de l'Ermite, à la Source d'Eau vive, au Temple de Cérès ou à celui de Flore et de Pomone, traversaient des ponts dont chacun avait une signification symbolique, et arrivaient enfin au monticule central où s'élevait le Temple de la Rose sans épines ; là, sur un autel à l'antique, brillait dans un vase bleu une rose en métal doré. Le ruisseau qui coulait au fond d'un large ravin avait été endigué et grâce à cela avait formé un lac où évoluaient des embarcations assez considérables, ainsi qu'en fait foi une des trois gravures qui furent imprimées pour illustrer ce poème. Je savais que dès 1791 ce domaine avait été donné au prince N. Solticoff, précepteur des grands-ducs, et qu'il avait ensuite passé aux héritiers du prince. Cette propriété, rachetée dans la seconde moitié du XIXe siècle par le

grand-duc Constantin Nicolaiévitch à un général Annenkoff (d'où le nom de villa Annenkoff sous lequel elle est connue à Pavlovsk), n'avait jamais été rattachée au majorat de Pavlovsk ; elle restait ignorée dans son coin et n'avait pas été sérieusement étudiée au point de vue de son histoire. Deux petites villas y avaient été bâties ; on les louait à des particuliers, ce qui donnait un rapport suffisant à entretenir des gardiens. Le jardin était devenu une forêt épaisse dans laquelle il y avait encore, à ce que me dit un des plus vieux employés du palais, des ruines de pavillons d'autrefois. Dès que la saison me permit de m'y aventurer, j'allai explorer ce coin peu connu. La végétation avait en effet tout envahi, mais dans des fourrés épais je retrouvai le Temple de la Rose sans épines et celui de Pomone et de Flore. Tous deux bien délabrés, ils conservaient encore des vestiges de grande beauté. Le premier, une rotonde ouverte formée d'une coupole sur sept colonnes de pierre, gardait encore quelques-unes des lettres de l'inscription qui avait

orné le pourtour ; les autres se devinaient aux trous formés pour recevoir les pointes de métal, et l'on pouvait déchiffrer : « Temple dédié à Félitza ». Les fresques de la coupole étaient visibles en partie ; on devinait assez bien des génies ailés, un monogramme de Catherine II, une grande figure allégorique et la date 1791. Malheureusement les marches et les dalles du pavé avaient tenté les voyous du voisinage ; ils les avaient descellées pour la plupart, et rivalisant, je pense, de force et d'adresse, s'étaient amusés à les lancer du haut de la colline ; personne ne les avait emportées pour de bon et il n'y avait qu'à les rapporter du bas de la côte.

Pendant longtemps le nombre des colonnes m'intrigua. Je pensai d'abord, la feuille du rosier ayant sept pédoncules et étant composée de sept feuilles plus petites, que ce nombre était une allégorie de la rose. Mais il paraît plus vraisemblable d'admettre que les sept colonnes figurent les sept vertus de la théologie byzantine, le temple devant en son entier figurer le siège de la perfection

morale qu'on ne saurait atteindre qu'à travers mille épreuves. Les rosaces en stuc avaient quelque peu souffert, mais on put les réparer fort bien.

Le Temple de Pomone et de Flore avait été autrement détérioré. Le caractère de ses moulures ne me laissa aucun doute que ce ne fût une œuvre de Cameron, mais de déplorables gamins s'étaient divertis à prendre les fines rosaces de ses caissons de voûte pour cibles des pierres qu'ils lui avaient lancées. Les deux colonnes du portique s'étaient écroulées et l'architrave ne tenait que par miracle. Inutile d'ajouter que ses deux niches, qui avaient contenu les statues des deux déesses, étaient vides. Les travaux de restauration furent commencés dans le courant de l'été. Le troisième temple, celui de Cérès, n'existe plus. Devinant l'endroit où il avait dû être, je cherchai ses traces à la lisière la plus éloignée du parc, et j'y trouvai en effet un large fossé circulaire entourant un cône de terre éboulée ; c'était là le dernier souvenir de l'œuvre

de destruction ; ceux qui avaient emporté les matériaux de la rotonde disparue avaient même déterré ses fondements, et la terre qu'il avait fallu enlever pour les mettre à nu avait été jetée au fur et à mesure du travail vers le milieu de la plateforme centrale. Mais les pavillons les plus proches du palais exigeaient également des réparations, et parfois non moins sérieuses. Ces pavillons, bien connus des promeneurs, avaient tous souffert depuis la Révolution. Le plus endommagé était le Vieux Chalet, fragile restant des paysanneries du XVIII[e] siècle. Couvert en chaume et ne contenant que deux pièces et une cuisine, il avait gardé tout son décor ancien ; malheureusement, un soir du printemps 1917, la foule s'y était ruée et avait tout mis en miettes. Le pavillon avait été fermé, et lorsque j'y pénétrai, tout était dans le plus affreux désordre. Des éclats de miroirs et de verre jonchaient les incrustations du parquet, la toile peinte qui recouvrait les murs pendait par lambeaux, les meubles n'existaient plus. Cependant, avec ce qui restait, et surtout à

l'aide d'une photographie d'autrefois que j'avais trouvée au palais, nous rassemblâmes des documents suffisants pour une reconstitution fidèle ; mais quoique le Chalet fût dévasté, ce qui se voyait fort bien à travers les fenêtres, constamment on trouvait de nouvelles traces de tentatives d'y pénétrer. Des malfaiteurs s'essayèrent même à démolir un des murs. Il était évident qu'une fois restauré, il devrait avoir un gardien spécial qui l'ouvrirait au public et le veillerait la nuit.

Un autre monument, le temple de l'Amitié, magnifique rotonde bâtie par Cameron et contenant une statue colossale de Catherine II en Cérès, avait également souffert. Ouvert autrefois au public, il avait été gâté au commencement de la Révolution par des voyous qui à coups de pierres avaient brisé toutes les vitres du plafond. Par suite de cela, le pavé s'était transformé en étang, les stucs se détérioraient et s'effritaient.

La même chose était arrivée au pavillon Elisabeth où des gamins, en tirant avec des frondes, avaient percé une nuit toutes les

vitres. Ce pavillon, très éloigné du palais, avait son gardien spécial qui l'ouvrait lorsque quelqu'un le lui demandait. Entendant du bruit, ce gardien s'était précipité, mais avait seulement pu voir les malfaiteurs s'enfuyant à bicyclettes. Ce pavillon, curieux mélange de styles, joint le classique de Cameron à des fantaisies rustiques. Son toit de chaume est soutenu par des colonnes de marbre, un belvédère à tente de coutil surplombe ses frontons à la grecque. C'est absurde, mais charmant, et la pièce qui en forme le noyau est une merveille de décor ; j'en ai retrouvé le projet, signé par Cameron. Quant au plafond, représentant une branche d'arbre sur un ciel bleu, il est de Gonzago.

Mais les vandalismes les plus attristants avaient été commis au monument de Paul Ier. Ce temple en pierre jaunâtre, avec quatre énormes colonnes doriques de granit formant péristyle, est une des œuvres d'art les plus marquantes de Pavlovsk. Il fut bâti par Thomon, l'architecte de la Bourse de Saint-Pétersbourg. Après de longues études,

l'impératrice s'arrêta au projet Thomon et choisit un coin isolé et touffu du parc pour l'y réaliser. On peut passer tout auprès sans deviner la présence du temple ; un seul sentier y mène, mais il ne m'est jamais arrivé d'y mener un visiteur pour la première fois sans entendre son exclamation de saisissement et d'admiration, tellement les proportions, la disposition des arbres et du terrain, la couleur des matières, quelque chose de grave et de recueilli qui émane de tout l'ensemble, la simplicité et la majesté de la conception, concourent à produire une impression unique.

L'édifice, érigé en 1811, porte en exergue : « A l'époux bienfaiteur », et contient un magnifique monument en marbre blanc, sculpté par Martos, et dont le motif central est une pleureuse, ayant les traits de Marie Féodorovna, tenant une urne. Ne pouvant briser la grille, des misérables s'étaient introduits par le sous-sol et avaient pénétré dans le temple en soulevant une dalle du pavé. Ils avaient brisé les doigts de la statue,

enlevé l'urne qui pesait bien une centaine de kilos, et qu'on retrouva dans un fossé, et couvert le marbre d'inscriptions affreuses au crayon chimique. Quelques dalles de marbre noir qui formaient une plinthe autour du sanctuaire avaient été volées. Après cela, j'eus beau fixer des chaînes et des cadenas à la grille d'entrée, elles étaient périodiquement limées, jusqu'à ce que j'eusse obtenu une chaîne de vaisseau vendue par les matelots d'un cuirassé de guerre. Mais le travail de restauration sera délicat et demandera un bon sculpteur.

Quelque attrayants que fussent ces travaux dans différents coins du parc, l'arrivée de la belle saison m'imposait encore d'autres devoirs, et l'un des plus pressants était de réparer en entier le toit du palais ; il n'avait pas été remis à neuf depuis longtemps et laissait par places couler l'eau de pluie, ce dont je m'étais aperçu en mars, au moment de la fonte des neiges. Quelques plafonds en avaient souffert, et il eût été criminel de ne pas entreprendre ce travail, qui dans le nord

de la Russie ne peut être fait qu'en été. Je commençai naïvement par présenter des devis, mais pendant qu'ils étaient à l'étude, les prix de toutes choses haussèrent. Alors, sans rien demander à personne, j'achetai tout ce qu'il fallait et nous nous mîmes à l'ouvrage. Les difficultés qui surgissaient à chaque pas étaient désolantes ; pour obtenir des matériaux, il fallait non seulement de l'argent, mais encore de l'entregent et des faveurs spéciales. Pour voiturer nos achats jusqu'à Pavlovsk, je réussis, grâce à l'adresse de M. Taleporovski, à obtenir des automobiles militaires, car il valait mieux ne tenter personne, et ne pas exposer des matières précieuses et dont tout le monde avait besoin, telles que tôle, chaux, huile, clous, etc., aux regards de la foule à deux gares différentes. Puis commencèrent les histoires interminables des équipes d'ouvriers qui se laissaient embaucher à un certain taux et à peine installés en réclamaient un autre, mettaient en avant des exigences qu'il était impossible de prévoir, etc. Tout cela nuisait à la besogne ;

néanmoins, M. Taleporovski parvint non seulement à l'achever à temps, mais encore à faire accepter nos devis, à faire confirmer nos comptes, et je pus même, avant de m'en aller, me faire rembourser la majeure partie de l'argent que j'avais avancé pour ces travaux.

La comptabilité exigée pour l'entretien des différents palais força les bolcheviks à conserver l'administration qui s'en était occupée sous l'empire, et nombre de fonctionnaires du ministère de la cour restèrent dans leurs bureaux comme par le passé. On leur donna pour chef un soldat letton, visionnaire étroit et entêté, qui ne comprenait rien à la besogne de rond-de-cuir qui lui était échue en partage. Il aimait à pérorer dans un langage russe étrangement accentué et signait tout ce qu'on lui présentait, hors les cas relativemeut rares où il comprenait de quoi il s'agissait et croyait deviner une atteinte à ses principes socialistes. Il se considérait indispensable pour aplanir toutes les difficultés, où qu'elles pussent surgir, et faisait la navette entre les

soviets des différentes localités où se trouvent les palais. Il était sincèrement persuadé que dans chaque question il n'y avait qu'un seul point de vue qui fût juste, le sien évidemment, et qu'il suffisait de l'expliquer pour réunir tous les suffrages et convaincre tout le monde. Aussi expliquait-il abondamment. Plusieurs fois il vint à Pavlovsk, mais je trouvais l'influence de ses visites détestable. Après chacune d'elles je devais dépenser des heures à défaire les bêtises qu'il avait faites, à calmer le soviet et à lui faire reprendre l'équilibre nécessaire. Ce fonctionnaire rassemblait chez lui périodiquement les commissaires des différents palais. Pendant longtemps je laissai mon adjoint me remplacer à ces séances, vu qu'elles ne traitaient que de questions d'économie domestique. Plus tard j'y allai quelquefois moi-même pour être mieux au courant de ce qui s'y passait. Les efforts que faisaient les pauvres gens rassemblés là pour fournir de la besogne utile étaient touchants, mais leur impéritie en toute chose, leurs doctrines qui revenaient à chaque pas et les empê-

chaient de voir clair dans les détails de la vie journalière, leur ferme intention de croire que l'âge d'or étant enfin sur la terre il suffirait d'expliquer aux valets, aux balayeurs, aux fumistes (tous des anges, bien entendu) pour qu'un ordre édénique se mît à régner dans chaque partie, tout cela menait à des digressions interminables et ne se résumait jamais en une formule précise, ni surtout pratique. C'était fatigant, vague et fluctuant, car l'assemblée, quoique peu nombreuse, changeait de point de vue selon le cas ou la personne intéressée. La grande question qui revenait sans cesse était celle des appointements et des rétributions, qui ne pouvaient demeurer fixes même pendant un laps de temps relativement court, vu que la famine s'accentuait, que les prix des denrées allaient croissant et que la valeur du numéraire se dépréciait rapidement. Alors il fallait toujours augmenter les émoluments de tous les employés, mais les fonctionnaires préposés à la comptabilité et plus encore quelques bolcheviks devenus ronds-de-cuir, hypnotisés

par ce qu'avait été le rouble d'autrefois, traînaient la question en longueur, tandis que les comités des sous-ordres passaient des murmures aux menaces. Il fallait recommencer à perdre son temps en exhortations et en représentations, car comment conserver un palais si les domestiques se révoltent ? Cette situation était sans issue, mais bien décidé à ne pas me laisser entraver par elle dans mon travail, je tâchais d'en contourner les aspérités au moyen de palliatifs ; pour leur choix, je me laissais guider par le caractère de la difficulté à vaincre. Si j'élevais la voix dans ces réunions de commissaires, ce n'était jamais pour aider à trouver une panacée effective ; je savais d'ailleurs qu'il n'y en avait pas et qu'il ne pouvait pas y en avoir. Je tenais surtout à écouter les bavardages qui s'épandaient autour de moi, car ils m'éclairaient sur la conduite que j'avais à tenir. Malheureusement, tous ces détails mangeaient un temps précieux et les œuvres d'art de Pavlovsk avaient sur moi des droits autrement impératifs.

L'hiver s'était passé sans que j'eusse pu trouver un homme assez instruit pour faire l'inventaire des tableaux; aussi m'arrêtai-je à l'idée d'obtenir pour cela le retour de Zouboff, parfaitement apte à faire ce travail. Après avoir laissé passer le temps nécessaire, je m'adressai à Lounatcharsky, qui acquiesça aussitôt à ce projet. Mais d'abord je demandai que le soviet de Gatchina statuât qu'il ne formulait aucune accusation contre Zouboff, afin que l'incident de son arrestation fût entièrement liquidé. Lorsque cela fut fait, il revint de Moscou et s'installa à Pavlovsk avec une secrétaire qui écrivait sous sa dictée. L'inventaire fut achevé en septembre. Les toiles les plus marquantes de la collection sont, en peintres hollandais et flamands du XVII[e] siècle : un Rembrandt (une tête de Christ), un Rubens (une *Descente de croix*), un Alb. Cuyp, un Elsheimer, deux Van Goyen, deux Sal. Ruysdaël, un grand Wynants (*le Bon Samaritain*), un charmant Breughel de Velours, un Quentin Matsys, le sempiternel *Changeur et sa femme*, mais un bel

exemplaire de ce sujet rebattu, il est peint sur panneau et malheureusement endommagé ; puis nombre de bons tableaux de maîtres secondaires. En fait d'Italiens et d'Espagnols : un fragment de Paul Véronèse (*le Christ devant Pilate*) ; un magnifique portrait vénitien de trois vieillards, l'un en rouge, l'autre en blanc, le troisième en noir, se tenant par la main ; nous ne réussîmes à deviner ni l'énigme de l'artiste, ni celle des modèles, quoiqu'elles soient bien intéressantes toutes deux ; un Ribera ; *l'Annonciation* du Guide dont j'ai déjà parlé, plusieurs Alexandre Véronèse, deux Albane et beaucoup de toiles du XVIIIe siècle qui nous paraissent d'un intérêt bien secondaire, mais qui étaient très appréciées par leurs contemporains. Parmi ces dernières est un Pompeo Battoni de qualité exceptionnelle, plusieurs bonnes toiles d'Angelica Kauffmann et une importante série de vues italiennes par J. Hackert. L'école française est représentée par un beau Mignard (*le Christ et la Samaritaine*) ; trois Greuze, dont un fort connu, *la Veuve et son Curé* ; huit

petits tableaux d'Hubert Robert ; le portrait, par Mme Vigée-Lebrun, de sa fille jouant de la guitare, portrait qu'elle mentionne dans ses *Mémoires* comme se trouvant en Russie ; un charmant C. Van Loo, un Amour entouré de roses qui pointe sa flèche contre le spectateur; un paysage de Leprince et une grande vue de Paris prise du Pont-Neuf, peinture de la fin du règne de Louis XIII, très amusante par ses détails. J'ai retrouvé ce tableau dans l'inventaire du prince Potiomkine et ensuite dans une liste des tableaux du palais de Marbre en 1828, où il est attribué à Callot ; l'attribution est sans doute fantaisiste, mais la toile est intéressante. En fait de peintures russes, Pavlovsk possède de très belles vues de Péterhof, de Gatchina et de Pavlovsk de la fin du XVIIIe siècle et du commencement du XIXe et quelques sujets de genre de la même époque. Malheureusement plusieurs des Stchédrine, peints avec bitume, sont en train d'être irrémédiablement détériorés.

Mais la partie la plus intéressante de la collection de tableaux est peut-être fournie

par les portraits du XVIIIe siècle ; ils représentent presque tous des menbres de la famille impériale de Russie ou des familles apparentées. Le portrait en pied de Marie Féodorovna par Lampi est une des meilleures choses que ce peintre ait faites ; outre ce grand tableau d'apparat, il y a un nombre considérable de toiles qui reproduisent les traits de l'impératrice à tous les âges ; deux (anonymes) du temps où elle était jeune fille, puis d'autres par Roslin et par Voille, la montrant dans la fleur de l'âge, et jusqu'à des portraits d'elle dans sa vieillesse par Dawe ; le dernier (vers 1828) est anonyme. Plusieurs portraits de Paul Ier, dont les meilleurs sont un en pied d'Argounoff, un de Torelli, où il est représenté à cheval comme tout jeune homme, et un en tapisserie de la manufacture de Saint-Pétersbourg. De nombreux portraits des enfants de Paul Ier par Lévitsky, Borovikovsky, Stchoukine, Tischbein et d'autres peintres de moindre importance, et un très beau portrait par Lampi de l'archiduchesse Elisabeth, sœur de Marie Féodorovna ; cette

princesse, qui fut mariée au prince héréditaire de Toscane (plus tard empereur François II), s'était liée d'une étroite amitié avec l'oncle de son mari, l'empereur Joseph II ; gravement malades tous deux, ils moururent à un jour d'intervalle, et lorsque chacun des deux eut appris que la situation de l'autre était désespérée ; il est curieux de noter que sur ce portrait l'archiduchesse porte en médaillon une miniature non pas de son mari, mais de Joseph II.

Tous ces portraits, fort peu étudiés jusqu'à présent, forment une série intéressante, et leur classification ainsi que les études de comparaison entre eux et l'iconographie connue des mêmes personnages demandèrent un soin minutieux.

Le palais renferme également de charmantes natures mortes : des Campidoglio, un Weenix fils particulièrement agréable, quelques jolis tableaux de fleurs du XVIIIe siècle, et quelques toiles hollandaises du XVIIe siècle. Parmi les anonymes non déchiffrés jusqu'à mon départ, il y a un grand tableau, proba-

blement flamand, d'un attrait tout particulier. Il date du premier tiers du XVIIIe siècle et représente une scène mythologique en costumes bourgeois : la femme porte les attributs de Diane chasseresse ; l'homme, agenouillé devant elle, est en habits de paysan, une houlette à la main et une couronne de lauriers sur la tête ; dans le coin, une servante est assise, telle à peu près qu'on en voit dans les tableaux des Lenain ; le parc qui encadre cette scène, la balustrade de pierre, tout contribue à former un ensemble charmant. Après mûres réflexions et après une consultation avec Alexandre Benois, nous décidâmes de donner ce tableau à Lairesse, mais cette attribution ne m'a jamais entièrement satisfait.

Ces toiles et plusieurs centaines d'autres étaient pour la plupart très mal placées, et beaucoup d'entre elles étaient dans un fort mauvais état. Les plus endommagées devaient subir des restaurations, et dans bien des cas des mesures promptes pouvaient seules arriver à les sauver d'une ruine définitive.

Malheureusement tous les ingrédients manquaient pour ce travail, et ce n'est que peu de temps avant mon départ que nous parvînmes enfin à obtenir un peu d'alcool pour appliquer à quelques tableaux un traitement de régénération. Un grand nombre de ces tableaux n'avaient pas de place historique dans le palais. L'explication en est qu'ils ornaient un autre bâtiment, le palais Alexandre, démoli dans la seconde moitié du XIXe siècle. Ce qu'il contenait en meubles et en tableaux fut transporté au Grand-Palais et dispersé un peu partout. Quant à la Galerie de Tableaux, quoique bâtie pour recevoir des toiles, elle est un fort mauvais cadre, car il est presque impossible de voir ce qu'on y suspend ; assez étroite et construite en arc de cercle, elle a des fenêtres nombreuses sur ses deux côtés. Tous les tableaux y sont à contre-jour, et à quelque moment de la journée que l'on y entre, on a le soleil dans les yeux : le matin, si on veut regarder la paroi de gauche, ou l'après-midi, si c'est celle de droite. C'est du reste une pièce charmante, remplie de

beaux meubles, de vases et de bronzes ; mais les tableaux n'y peuvent jouer le rôle que d'une tapisserie murale, et il serait cruel d'y placer des œuvres méritant un examen un peu approfondi. Nous résolûmes donc de ne la garnir que de toiles décoratives de grandes dimensions, en tâchant d'assembler des peintures de la même époque et du même style et en évitant les paysages et les sujets de facture menue. Les Alexandre Véronèse, Battoni, Mengs, Lanfranco, Marone, Platzer, Cigoli, etc., s'y placèrent fort bien et formèrent une liste très proche de celle qui avait été dressée dans cette même galerie au commencement du XIXe siècle. Quant aux meilleurs tableaux de petites dimensions, nous décidâmes de leur aménager une suite de cabinets dans l'aile droite du château et par là de couper court aux tentatives d'occuper ces chambres (les appartements du prince Jean et de sa famille) que des organisations diverses me réclamaient inlassablement. Les portraits devaient, à notre avis, être groupés dans une ou deux salles spéciales, et je pensais consa-

crer l'une de ces pièces aux portraits de l'impératrice Marie Féodorovna, en y plaçant également ses souvenirs personnels : son tour, ses rouets, sa toilette de voyage, etc. Je ne pus qu'esquisser ce projet sans avoir le plaisir de l'exécuter, tant il fallait d'abord opérer de travaux préparatoires. D'après ce plan, la Salle du Trône serait devenue un musée de porcelaines, l'Office aurait été consacré aux productions de Louisbourg, et la grande salle à manger du rez-de-chaussée aux dessins et aux gouaches. J'ignore si depuis mon départ mon successeur aura pu pousser les préparatifs que nécessitait cet aménagement, mais nous étions bien d'accord sur tous les points principaux.

Durant l'été, mon état-major d'adjoints s'augmenta de plusieurs recrues nouvelles :

1° Mme B., qui s'était spécialisée dans l'étude des travaux de femmes russes du commencement du XIXe siècle, entreprit de dresser le catalogue de tous les dessins signés par les jeunes grandes duchesses, filles de Paul Ier, ou par les élèves d'instituts de jeunes filles.

Dès l'abord, elle put me fournir des renseignements sur d'obscures dessinatrices dont je voyais les noms figurer sur de petites compositions souvent plus touchantes que belles et dont, pour ma part, je n'avais jamais entendu parler. Ces dessins étaient disséminés dans les couloirs et dans les chambres de service sous les combles. Mme B. disposait déjà de renseignements précis sur beaucoup de ces naïves dilettanti, et seul son travail documenté pouvait rendre intéressant le catalogue de leurs enfantines productions.

2° Mlle O., un des membres permanents de la direction de l'Ermitage, prit sur elle de faire l'inventaire des dessins, des gouaches et des albums, autres que ceux qui ressortissaient de la compétence de Mme B. La grande érudition de Mlle O., acquise pendant un long stage au département des dessins et des estampes de l'Ermitage, la mettait à même de faire ce travail minutieux d'une façon complète et définitive.

3° M. G., bibliophile expérimenté et professeur de littérature française, se voua au

catalogue de la bibliothèque, où il fit des découvertes fort intéressantes.

4° Mlle M., spécialiste en broderies, commença l'étude de l'énorme réserve de tissus et d'ouvrages à l'aiguille qui emplissaient plusieurs armoires et dont je n'avais fait au début qu'un inventaire sommaire ; elle se mit à en faire la description raisonnée et, dans certains cas, la restauration.

5° M. B., ci-devant officier de marine, devint archiviste et se mit à classer les très volumineuses archives de Pavlovsk. Le sort de ces archives me préoccupait depuis longtemps et avait été soumis, depuis le commencement de la Révolution, à bien des vicissitudes. Les documents s'étaient amassés dans un curieux bâtiment appelé « la Forteresse », ou bien Bip et quelquefois Bips, d'autres fois Marienthal, du nom d'une première maison de plaisance érigée en 1778 et démolie plus tard. C'est un rêve romantique et moyenâgeux d'avant Walter Scott, édifié pour Paul Ier par Brenna sur les contreforts d'un antique bastion suédois, avec pont-levis,

tours, tourelles, créneaux, mâchicoulis, tout l'appareil du romantisme. Bâtie au moment de la plus belle éclosion des idées chevaleresques de Paul Petrovitch, alors qu'il se prenait bien plus au sérieux comme grand-maître de l'Ordre de Malte que comme empereur de Russie, la forteresse de Bip renferma même une chapelle catholique. Sa destination générale ne fut d'ailleurs jamais bien définie, c'était un « fond de paysage » plutôt qu'autre chose, une silhouette fièrement campée dans ce décor trop souriant de Pavlovsk, un rappel constant que le maître du lieu était un preux chevalier. C'était cette apparence extérieure qui seule importait à l'empereur. L'intérieur de la forteresse ne fut jamais ni décoré ni même soigné, et paraît avoir servi dès l'abord à des buts purement pacifiques; moitié communs, moitié garde-meubles, elle eut des locataires nombreux, mais guère intéressants, tels que soldats de garde, domestiques surnuméraires, etc. Lors de la Révolution, la ville de Pavlovsk, qui jusque-là n'avait au fond été qu'un village gouverné par

le régisseur du palais, se déclara indépendante et voulut se constituer en unité autonome. Le nouveau conseil municipal se choisit tout naturellement pour siège permanent la forteresse de Bip. Le fondé de pouvoirs du prince Jean en retira tout aussitôt les archives et les transporta au palais. Mais dans la hâte de ce déménagement les liasses et les cahiers avaient été empilés dans un couloir où les besoins du service faisaient passer les domestiques, et les documents risquaient à tout moment d'être dépareillés ou détruits. Le conseil municipal, de son côté, protestait violemment contre cette mainmise du palais sur les archives, croyant naïvement qu'elles avaient été enlevées pour faire disparaître des documents dont la publication pourrait établir les « droits » de la ville sur certains terrains. Un moment arriva où le maire, homme sensé et modéré, et dont l'activité parvenait à se maintenir malgré le soviet, me supplia de retransporter les archives à la forteresse, et m'assura que cette mesure pourrait raffermir sa position. Malheureusement ses arguments me

parurent probants et les archives rentrèrent dans leur ancien local; mais au lieu de réintégrer leurs massives armoires, déjà remplies d'autres choses, elles formèrent deux vastes monceaux sur les planchers de deux pièces, où les feuillets détachés de bien des dossiers étaient à la merci de chaque passant. Le maire et son conseil municipal furent culbutés quelques jours plus tard, et mon sacrifice se trouva avoir été inutile. J'amorçai alors une longue négociation pour ravoir les précieux papiers ; elle n'aboutit qu'en été, et les documents reprirent encore une fois le chemin du palais. Je les logeai tout de suite dans des chambres écartées, et M. B. en entreprit le triage.

Outre les archives proprement dites, je trouvai un dépôt important de dessins d'architecture qui s'était formé grâce à ce que les propriétaires successifs de Pavlovsk n'y avaient jamais autorisé la construction ni même le remaniement partiel d'aucun bâtiment à moins d'en avoir confirmé le projet. Chaque possesseur de villa située dans

la localité qui envisageait de faire des travaux quelconques, devait d'abord obtenir une autorisation à cet effet et présenter le projet des bâtiments qu'il désirait élever ; il n'était fait d'exception pour rien ; une glacière, un poulailler, tout y passait. Cet ordre de choses, institué par Marie Féodorovna, s'était perpétué jusqu'à la Révolution. Et il s'est formé de cette façon une curieuse collection de façades et de plans, où défilent tous les goûts qui ont présidé en Russie à l'art de bâtir des maisons de campagne au XIX[e] siècle. Des architectes d'un certain talent avaient continué jusque vers 1830 la tradition classique avec colonnes, frontons et portiques, puis viennent des fantaisies plus ou moins gothiques ou romantiques ; depuis 1860 et l'époque de la libération des serfs, une débauche d'isbas bourgeoises, de chalets en dentelle de bois à motifs populaires, telles des bordures de serviettes campagnardes. Enfin, à l'aube du XX[e] siècle, des maisons de style scandinave : hautes toitures à pignons étroits, portes d'entrée de toutes les formes, excepté

de celles qui correspondraient aux silhouettes humaines pour lesquelles elles sont faites, et dans tout cela un arrière-goût de gare de chemin de fer. Chaque projet approuvé porte l'autorisation signée et datée du maître de Pavlovsk et, parmi ces autographes, un grand nombre (surtout ceux des grands-ducs Michel Pavlovitch et Constantin Nicolaiévitch) ont été tracés pendant des déplacements : aux eaux d'Allemagne, en Italie, à Varsovie, en Crimée. N'importe où que le châtelain se trouvât, le devoir lui incombait de ne pas enrayer par son absence le développement de la vie locale ; mais le soin de la beauté de Pavlovsk (comme chacun des châtelains successifs l'entendait) était trop important pour qu'il pût s'en décharger sur autrui. Et ce n'était point une vaine formalité, car j'ai vu nombre de projets retournés afin d'y faire faire des retouches. Je triai tous ces dessins et je gardai les plus intéressants pour le musée du palais ; garder le tout eût été trop encombrant, et comme les plans les plus récents sont ordinairement tracés sur la même

feuille que le projet de façade, je rendis au soviet tout ce qui pourrait servir à éviter des malentendus entre voisins ou des injustices.

Je trouvai également les dessins, les projets et les plans qui avaient été faits pour le palais et le parc. Ils avaient déjà été rassemblés en majeure partie par M. Kourbatoff pour le grand-duc Constantin Constantinovitch, mais il fallait les grouper d'après leurs auteurs, ce qui n'était pas toujours aisé, vu que la plupart ne sont pas signés. Ces dessins, exposés et dûment catalogués, formeraient un ensemble important pour l'histoire de l'art. En les classant, je devinais parfois l'histoire anecdotique de certains personnages. Ainsi à l'aube du XIXe siècle apparaissent des projets de décor signés d'un jeune architecte italien, Cuadri, mais ses efforts pour obtenir une commande ne sont jamais couronnés de succès ; il présente une esquisse pour le pavillon Elisabeth, mais c'est celle de Cameron qui remporte la palme ; il élabore un salon, mais la préférence de l'impératrice va (et avec raison) à un rival. Peu à peu il descend à la besogne

courante : au lieu de laisser courir son imagination (du reste peu originale) à créer des décors élégants, il élabore des reconstructions d'offices ou de cuisines. Mais la malchance le poursuit, ses projets ne portent aucune apostille. Enfin en 1828, quelques mois avant la mort de Marie Féodorovna, un projet de Cuadri porte la bienheureuse sanction : « Approuvé. Marie. » Mais c'est un projet de « Nouveau lieu à l'anglaise » pour les communs. Pauvre Cuadri !

Ayant eu la chance de trouver des collaborateurs sérieux pour toutes les branches importantes de l'inventaire, je pus avant mon départ fixer avec eux les principes fondamentaux du travail et j'instituai, outre cela, une assemblée hebdomadaire du personnel où nous discutions en commun comment résoudre les difficultés que chacun avait trouvées sur son chemin. Outre cela, chacun était tenu de mentionner jour par jour son travail quotidien dans un journal posé sur un bureau spécial dans notre réfectoire. Chacun de nous convenait volontiers que l'existence dans

notre petit phalanstère au milieu des merveilles du palais de Pavlovsk nous aidait à supporter et parfois même à oublier les catastrophes qui s'accumulaient autour de nous.

VIII

Malheureusement, à mesure que nous avancions, les difficultés matérielles de l'existence allaient toujours croissant. La famine devenait tout à fait sérieuse et la plupart des moyens pour obtenir des aliments était de plus en plus aléatoire. A Petrograd ma femme avait une personne de confiance qui ne faisait pas autre chose que courir chercher de la nourriture pour nous et nos domestiques à n'importe quel prix. Les banques ayant été saisies avec leur contenu, nous nous procurions de l'argent en vendant des bibelots et toutes les vieilleries qui s'étaient accumulées dans des armoires. Habits de chauffeurs et de cochers, livrées de domestiques, tout y passa, et je me demande quels avatars ont dû subir les culottes courtes et les gilets de soie de nos

livrées de bal avant d'être échangées contre des pommes de terre ou des carottes dans un village totalement ignorant de semblables vêtements. Mes bottes de chasse firent des prix fabuleux et mainte paire de vieux rideaux s'est sans doute transformée en robe à traîne. Mais bien que nous mangions tout le produit de ces ventes, notre unique fortune, nous avions toujours faim, et pour ma part je perdis vingt kilos sous le régime bolcheviste. J'apportais à Pavlovsk une partie des provisions que notre femme de ménage obtenait, et la cuisinière du palais arrivait à me nourrir avec cela en y ajoutant ce qu'elle pouvait trouver sur place. Tout l'appareil commercial du pays étant paralysé, le seul canal par où les denrées pouvaient arriver à la ville étaient les soldats. On les appelait *Mechetchniki*, c'est-à-dire « sacocheurs ». Ils voyageaient partout, prenaient d'assaut les trains, les emplissaient de leurs sacoches rebondies et faisaient des affaires magnifiques. Ils savaient assez exactement les prix du blé dans les provinces éloignées et faisaient des voyages pro-

ductifs. Quant aux environs immédiats de la capitale, c'était un jeu de bascule ; tantôt les métayers se hasardaient à apporter leurs produits, principalement du lait et des légumes, et alors on voyait aux gares de Petrograd des foules de gens affamés avec des sacs vides, des bouteilles, des boîtes, des paniers, toute sorte de réceptacles, attendant fiévreusement l'arrivée des bonnes femmes de la campagne. Je n'ai jamais débarqué de mon train à Petrograd sans que les premiers rangs de cette foule me demandassent d'où venait le train, car un train de banlieue leur apporterait quelque chose, tandis qu'un train venant de loin ne donnerait rien, les « sacocheurs » ayant déjà leurs clients ou leurs marchés fixes. Mais de temps en temps les gardes rouges se mettaient à dévaliser les ménagères venues des villages. Alors c'étaient des cris, des rixes, des flots de lait répandus sur le pavé, des pommes de terre piétinées, une désolation générale. La campagne se mettait aussitôt à bouder et les hordes faméliques, après des journées d'attente, s'en allaient les mains vides et le ventre

creux. Au bout d'un certain temps, le négoce recommençait. Mais à mesure que l'été avançait, les paysans devenaient de moins en moins enclinsà échanger leurs produits contre des billets de banque dépréciés, d'autant plus qu'ils ne pouvaient rien acheter avec ces billets, faute de marchandises. C'étaient surtout les vêtements et les chaussures qui devenaient introuvables. A Petrograd on voyait des queues se former devant les magasins de bottines dès 10 heures du soir ; les gens se couchaient à même le trottoir pour être là les premiers lorsqu'on ouvrirait la boutique le lendemain. Ils avaient avec eux de quoi souper ce soir-là et déjeuner le lendemain, et ils restaient à la belle étoile, bien souvent sous la pluie et le vent. Je n'ai jamais si bien compris comme devant ces groupes nullement aigris, mais parfaitement résignés et la plaisanterie sur les lèvres, combien le peuple russe doit être facile à gouverner.

Les gens entreprenants s'en allaient dans les villages avec de vieilles chaussures, du drap, des mouchoirs, et troquaient toute leur

défroque contre des provisions. Vu les règlements bolchevistes qui nationalisaient tout au monde, ceux des maraîchers qui auraient voulu vendre leurs légumes n'osaient plus les apporter à la ville par crainte d'être spoliés, mais consentaient à s'en dessaisir sur place, et je me souviens d'avoir vu un jour à Péterhof des femmes vêtues avec élégance s'en aller avec des sacs et des cabas à la main et traverser tout le vaste parc supérieur jusqu'à la campagne où elles achèteraient le droit de remplir leurs récipients de pommes de terre qu'elles déterreraient elles-mêmes. A Tsarskoé-Sélo, au mois d'août, quand les nuits devenaient déjà obscures et fraîches, le gardien du Théâtre Chinois, qui s'était aménagé là un potager en plein parc, se plaignit à moi qu'ils devaient, sa femme et lui, coucher à tour de rôle dans le potager même, car on venait chaque nuit leur voler leurs choux et leurs navets.

A Pavlovsk, une coopérative s'était organisée dès le printemps et avait planté et ensemencé un vaste potager dont pouvaient pro-

fiter ceux qui prenaient part à l'entreprise par leur argent ou leur labeur. Nous en étions tous, ceux qui travaillions au palais, et de cette façon nous pouvions compter sur certaines provisions pour l'hiver. Comme viande, par contre, il n'y avait plus guère que du cheval, les autres animaux domestiques ayant été tous mangés depuis longtemps et le gibier coûtant des prix exorbitants. Le plus difficile à obtenir était le beurre et les pâtes. Outre qu'on avait toujours faim, on avait encore l'ennui de n'entendre parler que de mangeaille où qu'on allât. Chacun discutait les prix qu'il avait payés pour telle ou telle chose, et dans le train je voyais des gens qui ne se connaissaient pas, mais qui ne pouvaient se retenir d'engager des conversations sur ce terrain d'un intérêt palpitant. De temps en temps une organisation nombreuse : coopérative, municipalité, société quelconque, armait une expédition sérieuse pour aller chercher des vivres dans le centre ou dans l'est de la Russie. Il fallait, à force de pourparlers, obtenir des wagons, des laissez-passer, des hommes ar-

més, beaucoup d'argent, puis tout cela disparaissait pour une quinzaine. Le retour était toujours plein de désillusions. La moitié des marchandises avait ordinairement été volée ou confisquée. L'expédition avait couru les plus grands dangers, souvent des malheurs réels l'avaient décimée ; d'ailleurs le partage du butin donnait lieu à toute sorte de complications et de soupçons mutuels. Mais dans la disette épouvantable où on se débattait, c'était encore un moyen d'obtenir quelque chose, et d'aucuns de mes collaborateurs de Pavlovsk prirent plusieurs fois part à des entreprises de ce genre.

Les petits restaurants, cafés, pâtisseries, etc., qui, comme des champignons, avaient poussé à tous les coins de rue de Petrograd durant l'hiver, disparaissaient l'un après l'autre. Ils avaient été ouverts par des officiers ou des femmes du monde qui cherchaient à se procurer les moyens de vivre, et ceux qui avaient encore un peu d'argent à dépenser allaient bavarder avec leurs amies et leurs amis pendant que ceux-ci desser-

vaient les clients. Leurs prix étaient fantastiques, et cependant, vers la fin du jour, rien ne restait au magasin des marchandises en stock. Je me souviens d'être venu une fois voir comment allaient les affaires d'un groupe d'amis qui s'étaient mis confiseurs. Tout en bavardant je mangeais des pastilles de chocolat dont je m'étais fait donner un petit sac, et au bout de vingt minutes il se trouva que mon petit sac était vide et que je devais 25 roubles. Beaucoup de personnes s'étaient mises à fabriquer et à vendre du chocolat ; on le débitait en tablettes de la taille de celles du chocolat de cuisine pour six tasses ; une tablette semblable valait de 18 à 20 roubles. Une jeune dame venait chaque soir à la gare avec un sac plein de ces tablettes et traversait les wagons du train un peu avant le départ ; c'était évidemment une personne tout à fait comme il faut, de manières charmantes. Rarement restait-elle jusqu'au départ du train, tant sa marchandise disparaissait avec rapidité, et les derniers arrivants ne recueillaient que ses regrets de n'avoir plus rien à leur vendre.

Puis vinrent les rafles dans les grands restaurants où les gardes rouges emmenaient en prison tous les clients, vu qu'ils étaient suspects du fait seul qu'ils mangeaient au restaurant. En octobre, tous ces établissements furent fermés, ainsi que tous les hôtels. Ceux de mes amis qui ne pouvaient pas avoir de ménage chez eux en étaient réduits aux soupes populaires où ils étaient insultés et mis aux derniers rangs de la queue si on trouvait qu'ils n'avaient pas une apparence suffisamment démocratique.

Quant aux paysans en service à la ville, c'était une débandade continue vers la campagne. Un des domestiques du palais de Pavlovsk qui nous servait à table, quoique logé et payé, sa femme, blanchisseuse de son état, gagnant aussi sa vie, dut rentrer dans son village, vu qu'il avait sept enfants. Et après lui constamment tel ou tel des serviteurs venait m'annoncer son prochain départ ou bien ne m'annonçait rien du tout, mais disparaissait soudainement. Pour eux la difficulté principale était de se mettre dans

un train, tellement tous les trains étaient bondés, et ceux qui avaient devant eux plusieurs jours de voyage et emmenaient une nombreuse famille devaient hésiter avant de livrer l'assaut.

Une nuit, comme je rentrais de Tsarskoé, j'entendis à la gare des paysans qui discutaient quand passerait le *Maxime,* puis des employés vinrent pour faire évacuer le quai et enfermer le public dans la salle d'attente ; comme je prenais le train de banlieue, on me laissa tranquille, et je vis arriver le *Maxime* dont on essayait d'interdire l'accès, vu qu'il était déjà comble. Ces essais étaient d'ailleurs assez infructueux, car le public de la salle d'attente trouva moyen d'échapper à la surveillance des employés et se précipita sur le quai par toutes les ouvertures qui pouvaient y conduire. Le train, d'une longueur incroyable, était composé de wagons de marchandises hermétiquement clos. Lorsque quelqu'un parvenait à faire glisser la porte d'un de ces wagons, il était accueilli par des torrents d'injures et les voyageurs déjà ins-

tallés tiraient précipitamment la porte en sens inverse, car une partie de ceux qui étaient empilés à l'intérieur risquait de choir par terre, n'ayant plus devant eux de paroi pour les maintenir et la pression du centre les poussant au dehors. La majeure partie des plaques-tampons était déjà couverte de monde. C'était une galopade effrénée des candidats tout le long du quai, et après des supplications et des pourparlers, on parvenait à introduire une vieille par-ci, deux mioches par-là, de vagues bagages s'engouffraient quelque part et le train repartait ; des cartons éventrés qui n'avaient pas été solidement attachés retombèrent sur le quai en répandant leur contenu de hardes, et une petite fille poussait des cris déchirants, car toute sa famille, casée enfin dans différents coins et la croyant probablement dans le train, était partie sans elle. Non, décidément, voyager par le *Maxime* n'était pas attrayant. Et je me demande encore pourquoi cet instrument de torture s'appelait *Maxime*.

Des mesures intempestives qui visaient à

réglementer le transport des provisions et aussi le droit de voyager venaient de temps en temps jeter le trouble dans toutes les existences, surtout dans celles des habitants de la banlieue. Ainsi, à Pavlovsk, le soviet fut un beau jour arrêté en son entier sous inculpation de malversations, et des gardes rouges venus d'ailleurs, on ne savait pas trop d'où, occupèrent sa place. Ces nouveaux gouvernants promulguèrent qu'il était illicite de faire sortir des aliments de la localité et se mirent à ouvrir tous les paquets que tenaient à la main ceux qui s'acheminaient vers la gare. En cas de discussions ou de mécontentement, il fallait aller vider les différends à l'autre bout de la ville et manquer son train. Je protestai, au nom de tous mes collaborateurs, contre cet ordre de choses, et l'on nous répondit que, comme l'on savait ce que nous faisions et comme on avait confiance en nous, on ne nous molesterait pas ; mais pour éviter des erreurs, nous devions nous munir de nouvelles pièces d'identité qu'on allait nous délivrer, et que, comme de raison, on ne

nous délivra jamais. Les vexations des soldats ne durèrent au reste pas plus de cinq ou six jours. En même temps le journal bolcheviste officiel publia un décret d'après lequel tous ceux qui travaillaient au département des beaux-arts et de l'instruction devaient retirer de nouvelles cartes d'identité, les anciennes étant périmées. Il fallait les recevoir à Petrograd, au commissariat de l'instruction, et le décret mentionnait le numéro de la chambre où il fallait s'adresser. Ennuyés de devoir tous perdre une journée de travail, nous demandâmes à l'un des nôtres qui allait en ville de voir s'il ne pourrait pas prendre des cartes pour tout le monde d'un coup. Notre délégué revint disant que l'employé l'avait presque injurié de n'être pas venu dès le premier jour de la publication de ce décret, il l'avait assuré qu'il délivrait plusieurs milliers de cartes par jour et s'était gendarmé à l'idée de donner des certificats à des gens qu'il n'aurait pas vus de ses propres yeux. Il lui dit de revenir chercher sa carte deux jours plus tard, ce que l'autre fit. Cette carte portait le

numéro 38, ce qui me rendit sceptique sur la nécessité de faire le voyage ; aussi ne fîmes-nous aucune démarche ultérieure dans cette affaire, et rien de fâcheux n'en advint.

La situation économique toujours plus difficile poussait le soviet à insister sur le partage des attenances du palais, partage qui avait déjà eu lieu dans les autres palais suburbains, mais je tâchais, quant à Pavlovsk, de faire traîner les choses en longueur, craignant que la question posée nettement entre le soviet et moi n'amenât une rupture de nos rapports. Je fis publier par Lounatcharsky un décret spécial où j'énumérai par le menu tout ce qui ne devait sous aucun prétexte être retiré à la direction du musée. De cette façon, je l'espère du moins, je parvins à défendre l'intégrité du parc et de la villa Alexandre ; je fis même publier que le soviet n'occuperait que temporairement la forteresse de Bip, sans avoir le droit de toucher à son extérieur. Malheureusement je dus transiger dans la question du partage des communs. Je réservai également une maison qui

était celle du régisseur et qui depuis longtemps excitait les appétits du soviet. Le dernier fonctionnaire qui l'avait habitée était un collectionneur et un érudit. Il avait dû s'enfuir sans rien pouvoir emballer, et j'avais sauvé sa bibliothèque et sa collection d'icones en faisant mine de les confisquer et en les transportant au palais. Pendant ce premier hiver, il n'y avait pas eu suffisamment de bois pour pouvoir chauffer cette maison, aussi était-elle restée à l'abandon; mais le printemps venu, avant que le soviet ait eu le temps de la confisquer, je l'avais louée à quelqu'un que je connaissais en le priant de soigner les meubles et la vaisselle qui s'y trouvaient. Au soviet j'expliquai que j'avais loué la maison de bonne foi, que j'étais prêt à leur donner l'argent du locataire, vu que le palais ne s'occupait pas à faire des affaires, mais qu'ils n'allaient pas me couvrir de honte aux yeux d'un étranger en cassant un bail que j'avais conclu. En automne, mon locataire une fois parti, ce fut à recommencer, et alors je déclarai que le palais, étant devenu musée,

ne devait plus servir de demeure et que cette maison séparée allait devenir le lieu d'habitation de l'administration du musée. En effet, mes collaborateurs y déménageaient lorsque je partis.

Vers l'automne parut un décret interdisant de célébrer le culte dans des chapelles appartenant aux institutions de l'Etat. Cette mesure produisit une consternation générale, vu que ces chapelles sont fort nombreuses en Russie et atteignent parfois à des dimensions de cathédrales. Comme les églises de paroisses étaient toujours bondées, tous ceux qui avaient un prétexte, sinon une raison, pour fréquenter une de ces églises semi-privées y allaient à la messe en temps ordinaire, et toutes les cérémonies religieuses à caractère mondain : mariages, enterrements, bouts de l'an, se passaient plutôt là qu'à la paroisse. Pas un régiment, pas un ministère, pas un hôpital ou une grande administration qui n'eût sa chapelle. Plusieurs de ces chapelles étaient des merveilles d'architecture et contenaient des vases sacrés, des icones et

des vêtements sacerdotaux qui étaient des objets d'art. La commission artistique de Petrograd éleva aussitôt la voix pour exiger que les plus beaux de ces édifices restassent intacts, quoique désaffectés. Ses réclamations furent écoutées et on se mit à faire des photographies et à dresser des listes. Précaution nécessaire sous un régime qui avait déjà transformé la cathédrale de Péterhof en cinéma. Le régiment Ismaïlovsky (ou du moins le ramassis de soldats qui en occupait les casernes) mit aux enchères l'église du régiment, la cathédrale de la Trinité, œuvre de Stassoff. La paroisse l'acheta pour 40.000 roubles, ce qui était vraiment pour rien. A Pavlovsk, dès mon arrivée, je m'étais entendu avec le clergé pour fermer la chapelle du palais. Cette chapelle n'ayant jamais servi qu'à la famille impériale, sa fermeture ne privait personne. Je restai inébranlable devant les supplications des habitants d'y servir la messe de minuit à Pâques, car, décidé à soustraire les vases sacrés à l'attention des bolcheviks, je ne tenais nullement à habituer les gens de

l'endroit à venir mettre leurs nez au palais avant que je puisse en ouvrir une partie à titre de musée. Mais dans le parc de la villa Alexandre se trouve une autre chapelle, vulgaire construction moderne en bois, appartenant également au palais et par conséquent passible de désaffectation. Pendant la mauvaise saison cette chapelle était desservie régulièrement tous les dimanches et fêtes en remplacement de l'église voisine, beaucoup plus vaste, dont le chauffage était trop dispendieux. Le prêtre de la paroisse vint me demander si aux premiers froids il pourrait revenir servir la messe dans cette chapelle, comme les autres années. Je lui répondis que malheureusement le dernier décret bolcheviste m'enjoignait de garder la chapelle hermétiquement close et qu'il m'était impossible de l'ouvrir au culte sans risquer de compromettre gravement la situation du palais en général et surtout celle de la villa Alexandre que je revendiquais à titre de propriété nationale ; des services religieux pratiqués à ce moment dans son enceinte pouvaient amener la confiscation du

parc au profit du soviet. Je n'étais du reste pas fâché de cette occasion de laisser voir aux éléments populaires de la localité, tous religieux, combien le nouveau régime correspondait à leurs besoins les plus fondamentaux. Le lendemain, une des personnalités les plus énergiques du soviet vint m'interviewer à ce sujet. C'était la camarade P., qui m'avait déjà donné à plusieurs reprises pas mal de fil à retordre. Elle avait le verbe haut et abondant, servi d'ailleurs par une voix criarde, et elle était ordinairement le centre et l'âme de toutes les combinaisons qui devaient transformer le palais en phalanstère du prolétariat, en hospice d'enfants scrofuleux ou en ouvroirs pour désœuvrés. Elle ne m'avait jamais ménagé les expressions de son opinion à mon égard et j'avais à mon tour été à même de lui faire sentir que je devinais le mobile de ses combinaisons philanthropiques, toutes basées sur le désir de pourvoir les membres de sa nombreuse famille de postes administratifs et bien rétribués. Bref, nos rapports étaient plutôt aigres-doux. Cette personne fon-

dit sur moi en réclamant la chapelle pour les besoins spirituels du peuple. J'opposai un *non possumus* péremptoire. « Vous êtes bolcheviste convaincue, lui dis-je, vous désirez par conséquent que le régime établi fonctionne régulièrement. Que diriez-vous d'un commissaire qui se permettrait d'enfreindre le dernier décret, quoiqu'il soit formulé de façon à ne laisser place à aucune ombre de doute et ne soit susceptible d'aucune interprétation fantaisiste?— Etes-vous chrétien? me répondit-elle. Eh bien, vous agissez comme un païen, et tout le soviet, toute la population, seront contre vous dans cette question. » Je lui rappelai le sort de la cathédrale de Péterhof ; elle ne la connaissait pas et faillit s'effondrer d'horreur. Enchanté de voir un aussi bon esprit prévaloir à Pavlovsk, je lui dis que j'étais entièrement dans ses idées et que je remettais en sa personne mes droits sur la chapelle au soviet ; la messe serait dite comme par le passé, et si de Petrograd on nous demandait des explications, je me chargeais de les donner. Là-dessus, nous

nous séparâmes les meilleurs amis du monde.

Outre les dépendances du palais, le soviet s'empara encore d'un groupe de maisons dont le propriétaire, M. P., qui habitait Paris depuis longtemps, venait, à ce qu'ils me dirent, de mourir. Plusieurs de ces maisons étaient des villas que le propriétaire louait ; la plus grande était réservée pour lui-même et contenait ses effets personnels et ses livres. C'était la bibliothèque surtout qui tentait les camarades. Mais craignant de se faire du tort en gâtant peut-être des « objets de musée », ils s'adressèrent à moi pour inventorier ce qu'ils s'étaient approprié. J'allai voir la maison où je trouvai quelques bons tableaux russes de la fin du XIXe siècle, beaucoup de sculptures (des portraits de famille) par Antocolsky et une bibliothèque composée principalement de livres français du XIXe siècle. Je fis ce que je pus pour que rien ne quittât la maison, et nous formâmes un comité de garde. Je refusai de donner pour faire l'inventaire qui que ce fût de ceux qui travaillaient

au palais, mais je pris part aux séances du comité. Il était composé de gens presque entièrement illettrés qui ne savaient pas comment s'y prendre, mais se mirent néanmoins à dresser des listes. Ils étaient tellement soupçonneux les uns des autres qu'ils élaborèrent un système fort compliqué de clefs et de cadenas grâce auquel il fallait être au moins deux pour pénétrer dans la maison. Comme d'un autre côté ils étaient tous absents la plupart du temps, il n'était presque jamais possible d'ouvrir les portes, et le travail n'avançait guère. Enfin le soviet, ennuyé, nomma un curateur et choisit pour exercer ces fonctions une espèce de brigand, pochard et un peu fou, qui posait pour le révolutionnaire enragé et terrorisait la localité, qu'il parcourait constamment à cheval, armé jusqu'aux dents. Il louchait et, outre cela, ses yeux, dès qu'il parlait, chaviraient en arrière et l'on n'en voyait plus que le blanc ; je crois très sérieusement qu'il était atteint d'aliénation mentale. Son passé n'était pas brillant ; il avait été portier (*dvornik*), mais chômait

plus souvent qu'il ne travaillait ; personne n'en voulait parce qu'il se soûlait trop souvent. Cet énergumène devint le maître de la maison P. ; mais de fait il ne s'en occupait pas, étant toujours par voies et par chemins. Il s'était installé dans une attenance et y passait la nuit. A cela se bornaient ses fonctions. J'avais eu plusieurs fois des altercations avec lui et je pensais qu'il avait aussi peu de goût pour moi que j'en avais pour lui, aussi ne recherchais-je pas les occasions de le rencontrer. Mais lorsque le collège eut décrété que les conservateurs des musées-palais ne devaient s'occuper que de leurs palais, et que les maisons privées, en cas de nationalisation, ressortissaient de la commission artistique de Petrograd, je demandai que cette commission envoyât un délégué s'occuper de la maison P., et pour l'y introduire je dus convoquer le curateur. Il se trouva que le nouvel arrivant avait oublié d'apporter sa pièce d'identité et ne pouvait par conséquent s'en référer qu'à ma recommandation. Quel ne fut pas mon étonnement de voir mon ami l'énergumène

lui ouvrir toutes les portes, en l'assurant que ma parole valait un document. Je compris que malgré ma lutte constante contre les appétits de ces brigands, ils se rendaient compte que mon travail était fondé sur une idée abstraite devant laquelle ils s'inclinaient, fût-ce en théorie. Avec les chefs, les bolcheviks professionnels, c'était souvent la même chose, et chaque fois qu'au Palais d'hiver nous faisions une démarche d'ordre général, elle était écoutée et avait gain de cause... en paroles du moins. Ainsi, lorsque les bolcheviks eurent dressé les deux premiers monuments qui devaient illustrer leur régime : un buste de Radistcheff devant le Palais d'hiver et un de Lassalle devant la Douma municipale, nous leur déclarâmes en séance nombreuse que des monuments d'une laideur aussi agressive ne pouvaient être envisagés comme des objets d'art, qu'ils déparaient la capitale et que nous demandions qu'ils fussent enlevés sans retard. Pas une voix ne s'éleva pour les défendre, et leurs auteurs responsables signèrent avec confusion le procès-verbal qui statuait

qu'ils devaient disparaître. Depuis le commencement du régime, des bruits couraient que les gouvernants voulaient démolir les statues érigées sous l'empire, et surtout celles de différents souverains. Chaque fois qu'il en était question, nous élevions la voix pour protester et pour exiger qu'une assemblée compétente décidât si parmi ces monuments il y en avait qu'il valait mieux abolir. Une fois, lorsqu'il s'agit de faire un décor dans quelques rues pour célébrer le 1er mai, nous vîmes avec effroi qu'on construisait un échafaudage autour de la statue équestre de Nicolas Ier. L'un de nous interpella à ce sujet Lounatcharsky, qui répondit, un doigt sur les lèvres, qu'il ne fallait pas s'inquiéter, que pour ce jour-là la statue serait bien mieux à l'abri derrière les planches qu paraissaient devoir servir à l'enlever. En effet, ce subterfuge réussit à merveille et la statue resta intacte. Lorsqu'enfin la commission fut rassemblée pour discuter la question des monuments, elle se prononça à l'unanimité pour faire enlever seulement les trois petites statues en bronze

de Pierre le Grand dont deux déparent le quai de l'Amirauté et la troisième dérange de son voisinage inattendu le charmant groupe de Psyché et de l'Amour sur la terrasse du Jardin d'été, et puis encore la statue du grand-duc Nicolas Nicolaiévitch père par Canonica, si vilaine de conception et de patine. Toutes les autres statues ne devaient pas être touchées. Ceci fut décidé en principe, mais comme il n'y avait ni ouvriers, ni moyens de transport, rien ne fut entrepris. Dans une autre occasion les exigences du monde des beaux-arts furent également écoutées. Ce fut lorsqu'un décret ordonna de retirer de leurs cadres et d'apporter à je ne sais quel commissariat tous les portraits de souverains qui se trouvaient dans les ministères et autres bureaux publics, afin d'utiliser leurs toiles pour des ouvrages révolutionnaires. Cette mesure pouvait provoquer la perte de tableaux importants. Ainsi les magnifiques portraits de Catherine II qui décoraient le Synode et la bibliothèque publique (ce dernier par Lévitsky) risquaient d'être anéantis. Aussi exigeâmes-nous qu'une commis-

sion d'artistes fût convoquée au commissariat où se ferait le triage, afin qu'elle défendît de son veto les œuvres qu'elle croirait devoir réserver ; et cette commission fut organisée.

Quant aux tentatives bolchevistes de créer quelque chose dans le domaine de l'art, tout ce que j'en ai vu était pitoyable. Les deux bustes dont j'ai parlé plus haut, ceux de Radistcheff et de Lassalle, n'étaient que des maquettes en plâtre, l'une blanche, l'autre patinée couleur bronze, faites toutes deux par un sculpteur d'un certain talent qui exposait depuis plusieurs années. Mais elles avaient été faites à la hâte et posées sur des socles affreux : l'un de ces monuments avait les proportions d'une asperge, l'autre était composé de blocs posés en zigzag et donnait l'impression d'un effondrement prochain. Je pense qu'un hiver de Petrograd dûment coupé de dégels aura fait bon marché des deux bustes. Peut-être que l'essai le plus typique de faire du nouveau eut lieu pour la fête du 1er mai 1918. Après de longues discussions sur le

décor à agencer dans les rues, discussions où je ne pris aucune part, mais dont j'étais informé, ayant perdu en paroles la majeure partie du temps qui restait jusqu'au jour fixé, les bolcheviks décidèrent de tendre certaines façades de maisons de colossales toiles peintes, instructives et patriotiques. Les salles du Palais d'hiver furent transformées en ateliers et quelques jeunes peintres, choisis parmi les plus avancés, se mirent à la besogne. Un jour, vers la fin d'avril, je montai me rendre compte de ce qu'ils faisaient. Je trouvai dans la salle des Armoiries M. Altmann, armé des ustensiles qui servent ordinairement à brosser les décors de théâtre, et en train de peindre ; mais ses productions, vues de trop près, ne me paraissaient que des charades de taches multicolores. Le 1er mai au matin, j'allai à pied à la gare et je vis une partie de ces placards, ceux du moins qui masquaient de leurs bariolages la place du Palais. C'était un ouvrier haut de quatre étages qui menaçait de son marteau un adversaire invisible avec tout autour une légende destinée à terrifier les

« ennemis du peuple ». Plus loin des prolétaires courbés en deux soutenaient sur leurs épaules une plate-forme où trônait l'ancien régime, représenté par les caricatures d'un évêque, d'un général et d'un fonctionnaire chamarré de décorations. Et tout était à l'avenant : criard, vulgaire, de dessin sommaire et de goût douteux, des enseignes pour la foire de Neuilly, démesurément grossies. Et cela clapotait au vent dans un désert, car les habitants semblaient s'être donné le mot pour éviter les attroupements ; dans l'après-midi seulement, une procession de gardes rouges et d'ouvriers défilèrent devant ces laideurs ; encore les ouvriers avaient-ils stipulé qu'ils recevraient pour cela une ration de pain supplémentaire. Je n'ai pas vu les préparatifs d'un autre défilé, grotesque contrefaçon de la mi-carême parisienne, où fut traîné un chariot dans lequel trônait une énorme poupée qui devait représenter le souverain déchu, le tout accompagné d'inscriptions de circonstance. J'aperçus une fois ce triste objet qui se décomposait sous les averses

dans une cour du Palais d'hiver. Comme bilan d'activité artistique au service du prolétariat, ce n'était pas énorme; mais ces essais, quelque timides et pauvres qu'ils fussent, n'en étaient pas moins typiques. Pour élever et développer l'esprit des masses, Lounatcharsky installa un cinéma au Palais d'hiver, dans la salle Nicolas, et l'on pouvait chaque jour voir une queue interminable de gens qui attendaient leur tour pour profiter de ce spectacle gratuit. On m'a dit que ce cinéma était admirable, que les films étaient surtout instructifs et montraient des pays lointains, des voyages, des peuplades exotiques; on m'a parlé même de films coloriés. N'y étant jamais allé, je n'en puis parler que par ouï-dire. Ce que je sais bien, c'est que toute cette activité soi-disant créatrice me faisait l'effet d'une trépidation dans le vide. C'est une erreur de croire qu'une improvisation, même quand elle est brillante, puisse remplacer le travail préparatoire, opiniâtre et caché qui seul peut outiller l'homme de façon que son œuvre ne soit pas un vain feu d'artifice. Pendant toute cette

période, le seul pas en avant dans le sens de popularisation des œuvres d'art fut fait par les conservateurs des palais. En juin 1918, nous ouvrîmes au public les châteaux de Tsarskoé-Sélo, de Pavlovsk, de Gatchina et de Péterhof deux ou trois jours par semaine, et la foule accourut innombrable. A Tsarskoé il venait le dimanche plus de mille personnes, et pour préserver les parquets, Loukomsky fit faire avec des morceaux de vieille moquette des pantoufles qui pouvaient être attachées sur n'importe quelles chaussures. Nous craignions que les soldats ne consentiraient jamais à s'affubler de ces pantoufles, mais nous nous trompions. Lorsqu'une fois un homme voulut regimber, tous ceux qui formaient le groupe auquel le guide allait ouvrir les portes déclarèrent qu'ils n'entreraient pas avant que cet individu se fût soumis à la règle. A Pavlovsk j'avais dressé un certain nombre de cicerones, mais comme ils étaient parfois débordés, je venais les jours de fête les aider dans leur travail. Il fallait rappeler au public qu'il devait s'abstenir de toucher les objets et

les meubles, mais s'il y manquait, ce n'était que par inadvertance, et je n'ai jamais rencontré de mauvaise volonté consciente. Durant tout l'été, il n'y eut qu'un cas dans un des palais où il fallut expulser un visiteur, et quoique nous entendîmes souvent des exclamations dans le genre de : « Voilà donc comment ils vivaient » ou : « Je comprends qu'on puisse se la couler douce dans des appartements pareils », j'ai été surtout frappé par le nombre de questions intelligentes qui me furent adressées et par le désir d'apprendre que j'ai vu chez beaucoup de gens. Des congrès d'instituteurs, des cours d'histoire de l'art, des associations diverses organisaient des excursions dans les palais ; mais c'était toujours par arrangement préalable que nous nous préparions à recevoir ces flots de visiteurs, et j'ai été à plusieurs reprises vivement touché en recevant des lettres de personnes dont j'avais oublié les noms qui me demandaient un renseignement en se référant aux explications que je leur avais données dans les salons de Pavlovsk.

IX

La fin du mois d'août 1918 fut marquée par une tentative de la part des socialistes de se débarrasser des principaux chefs bolchevistes par l'assassinat. Presque en même temps Volodarski et Ouritski furent tués, Lénine blessé et Apfelbaum (Zinovieff) attaqué. Ces attentats provoquèrent la terreur et les massacres de septembre, pendant lesquels l'éxistence devint tout à fait désagréable. Déjà le gros public commençait à grogner de plus en plus haut contre le régime, et je pense que si ces assassinats furent saisis comme prétexte pour instituer la terreur, la vraie raison en était de tâcher de mater toute opposition. Volodarski avait eu des funérailles pompeuses au Champ-de-Mars et pendant quelques jours le public du tramway que je prenais

ordinairement et qui longeait cette vaste place se penchait avec curiosité pour regarder les bannières et les échafaudages de sa sépulture. Je fus frappé une fois d'entendre une bonne femme qui avait l'air d'une cuisinière dire à haute voix à ses compagnes : « Tant mieux, c'est un chien de moins », et les soldats qui étaient dans le wagon n'osèrent rien répliquer. C'était un indice assez éloquent du sentiment populaire. Pour Petrograd l'événement central fut le meurtre d'Ouritski. Président de la commission extraordinaire pour la lutte avec la contre-révolution, la spéculation et le sabotage, ce commissaire s'était rendu odieux à tout le monde, je veux dire à tout le monde que je connaissais et qu'il persécutait. La seule mention de l'adresse (*Gorokhovaïa 2*), où il avait installé sa geôle et où il appliquait la question, suffisait pour répandre l'épouvante. Il donnait ses audiences au ministère des affaires étrangères ; c'est là qu'un jeune homme du nom de Kannegisser le tua, le matin du 31 août. L'assassin enfourcha sa bicyclette et se mit à fuir ; derrière lui on criait : « Au

voleur », si bien qu'un passant zélé lui jeta une pierre qui fit chavirer la bicyclette. C'était à la Millionnaïa, devant le n° 17. Le meurtrier se précipita dans une porte ouverte et se trouva être dans une maison de rapport appartenant au Club Anglais et adossée à celle occupée par ce cercle. Quelques-uns des membres de ce club, le plus ancien de Petrograd, car il fut fondé sous Catherine II, logeaient dans cette maison. Par hasard la porte de l'appartement occupé par le prince Pierre Melikoff était ouverte. Kannegisser s'y engouffra, et voyant sur une chaise des vêtements tout préparés, il se mit précipitamment à les endosser. C'est à ce moment qu'il fut arrêté et quelques heures plus tard Melikoff fut également emprisonné sous inculpation de complicité. Le soir de ce même jour je dînais au Nouveau Club, dont j'étais vice-président et dont la maison est contiguë au Club Anglais. Après dîner, comme nous causions, un domestique vint nous avertir que des soldats étaient venus saisir le Club Anglais et avaient arrêté ceux des membres qui s'y trouvaient. Je des-

cendis aussitôt l'escalier en conseillant à ceux qui se trouvaient là d'en faire autant. J'entendis derrière moi quelques voix qui protestaient en disant que notre cercle ne pouvait pas être impliqué dans cette affaire. Je pris le tramway et rentrai à Pavlovsk. Vingt minutes plus tard les gardes rouges faisaient irruption au cercle, bouleversaient tout, emportaient la caisse et arrêtaient les deux imprudents qui étaient restés à jouer au billard. Ils trouvèrent la liste des membres où figuraient les noms de plusieurs membres de la famille impériale, celui du président, prince Ioussoupoff ; et nous fûmes décrétés assemblée contre-révolutionnaire, dont tous les membres devaient être arrêtés. Cette même nuit, l'on arrêta le général B. Vannovsky qui, en qualité de membre du comité, dirigeait la maison et réglait le ménage ; il passait la moitié de sa vie au cercle, tandis qu'absorbé comme je l'étais par mon travail de Pavlovsk, j'y venais tout au plus une ou deux fois par semaine ; le comptoir était plein de papiers portant sa signature, aussi fut-il appréhendé sans délai. Je ne revins

de Pavlovsk que trois jours plus tard, avec ma femme, qui était à ce moment-là en visite chez des parents à Tsarskoé-Sélo. Les domestiques nous dirent que deux jours auparavant on était encore venu opérer une perquisition chez nous, que le commissaire avait laissé un procès-verbal pour dire qu'il n'avait rien trouvé de compromettant, mais qu'il me demandait de passer au commissariat, soi-disant pour échanger ce procès-verbal qui n'était qu'une minute, contre un document en règle. Cela me parut louche, aussi y allai-je pour tirer la chose au clair. Après un long interrogatoire, le commissaire me dit qu'il avait un mandat d'arrestation contre moi, mais je compris aussitôt qu'il ne m'arrêterait pas. C'était un garçon adroit et je devinai qu'il aimerait avoir des amis dans des camps différents. Il déplora la hâte avec laquelle les soldats exécutaient les gens, me dit qu'eux, les commissaires, n'avaient guère d'autorité sur leurs hommes et que la meilleure façon était de rester à l'écart pendant la première effervescence. Ainsi quatre des membres du

Nouveau Club avaient, à ce qu'il me dit, été fusillés simplement parce qu'ils avaient été les premiers à se laisser prendre. Pour ceux qui étaient encore poursuivis seulement à titre de membres de ce cercle, il pensait que cela s'arrangerait. Il me demanda où trouver le prince C. Gortchacov, qui avait été vice-président avant moi et qui à ce moment-là, chassé par les gardes rouges de sa maison, s'était réfugié chez son fils. J'affirmai qu'il était parti de Petrograd, ce qui n'était nullement le cas, mais le prince Gortchacov ne fut pas molesté et alla à Moscou quelques jours plus tard. La majeure partie des autres membres du cercle furent emprisonnés, mais relâchés ensuite, après des séjours épouvantables dans les casemates de la forteresse. L'un d'eux, qu'on eut une certaine peine à faire libérer, passa trois semaines dans une cellule aménagée pour un détenu et où ils étaient vingt-cinq. Le seul lit qui s'y trouvait fut cédé au comte S. Toll, membre du conseil de l'empire, parce qu'il était le plus âgé, ayant 75 ans. Les autres couchaient par terre, quoique dans

le nombre il s'en trouvât d'autres qui avaient également dépassé 70 ans. Ils n'étaient presque pas nourris et les paquets de comestibles qu'on leur envoyait ne leur parvenaient pas toujours.

Un fait curieux est que Kannegisser, qui avait déclanché tant de catastrophes, n'eut pas le sort auquel il aurait pu s'attendre. Au dire des journaux bolchevistes, il fut exécuté le lendemain même du jour où il tua Ouritski. Cependant, lorsque j'arrivai à Stockholm, en novembre, je rencontrai Mme R., la femme d'un banquier, qui me dit qu'elle était cousine de l'assassin et qu'elle donnerait bien un million pour le sauver. Voyant mon étonnement, elle me confia qu'elle le croyait en prison, mais nullement fusillé. Un mois plus tard, je rencontrai cette dame encore une fois et elle me dit avec un air de triomphe que Kannegisser avait passé la frontière et que cela n'avait coûté que cent mille roubles. Curieuse transaction qui rappelle le « prix du sang » tel qu'il est mentionné dans l'Ancien Testament.

C'est surtout à cette époque de persécutions que fut précieuse à tant de malheureux l'admirable activité du ministre de Danemark et de Mme Scavenius, qui surent sauver tant de monde et soulager tant de misères. M. Scavenius réclamait inlassablement aux successeurs d'Ouritski tantôt l'une, tantôt l'autre de leurs victimes, dès qu'il pouvait trouver le moindre prétexte d'ingérence. Quant à Mme Scavenius, non seulement elle affronta personnellement le nouveau commissaire de la Gorokhovaïa, mais elle sut obtenir de lui l'autorisation de porter elle-même à la forteresse les aliments destinés aux étrangers enfermés là et ressortissant de la légation de Danemark. Cela lui donna la possibilité de venir aussi en aide aux Russes. Elle entrait dans son auto pleine de paquets au beau milieu de cette citadelle dont la garnison ne reconnaissait aucune autorité et sachant parfaitement qu'il pourrait lui arriver de n'en plus sortir. L'employé de la Croix-Rouge qui l'accompagnait restait hors de l'enceinte des murs, par crainte d'être emprisonné. La première fois

qu'elle fit ce voyage, elle fut frappée de voir une foule de femmes, parentes des détenus, qui toutes, leurs paquets à la main, devaient s'en retourner comme elles étaient venues, car les soldats avaient inventé de n'ouvrir le guichet aux provisions que pour si peu de temps chaque jour, qu'il était matériellement impossible d'y faire défiler toutes celles qui étaient là et sans les soins desquelles les prisonniers étaient condamnés à mourir de faim. Mme Scavenius se chargea d'autant de choses qu'il lui était humainement possible et fit tout le bien qu'elle put. Chez elle le téléphone ne s'arrêtait presque jamais de sonner : tout le temps quelqu'un demandait aide et protection et les trouvait toujours.

Mais l'énergie d'une poignée de personnes ne pouvait faire face à tous les malheurs qui s'amoncelaient autour de nous, et dans bien des cas, là où les prétextes d'ingérence faisaient entièrement défaut et où un représentant de pays neutre n'avait pas l'ombre de raison pour s'immiscer, souvent nous apprenions qu'avaient eu lieu les meurtres les plus

sinistres, car on ne peut les appeler même des exécutions.

Pour un jour seulement le journal officiel des bolcheviks avoua quinze cents victimes tuées à Petrograd et à Kronstadt ; mais tout était mystère, aucune liste n'était publiée et les parents des disparus restaient dans une incertitude angoissante. C'était un travail long et pénible que de découvrir où étaient enfermés ceux qu'on avait arrêtés. Puis on les transférait d'une prison dans une autre, sans rien marquer dans aucun livre d'écrou, peut-être exprès pour décourager les recherches. On rencontrait dans la rue de longues processions de prisonniers, souvent des femmes et des vieillards, et je connais des cas où les gens apprenaient l'arrestation de leurs proches pour les avoir aperçus dans ces fournées. A un moment donné, en septembre, à peu près tous nos amis étaient en prison. Personne n'osait plus frayer avec personne. Un de mes neveux qui, m'ayant rencontré dans la rue, me dit qu'il allait s'éclipser, fut arrêté au moment de partir. Il allait s'embar-

quer avec sa femme sur un bateau à destination de la Finlande, lorsqu'ils remarquèrent aux alentours du bateau une invasion soudaine de gardes rouges qui dévisageaient les passagers. Un signal angoissé du capitaine les fit s'éloigner ; mais mon neveu, avant de rentrer chez lui, voulut en avoir le cœur net et alla chercher un officier de marine qui avait été l'intermédiaire pour arranger son départ. A peine avait-il, pour trouver cet homme, mis le pied sur un vaisseau qui n'était autre que *l'Etendard*, ci-devant yacht impérial, que les matelots se saisirent de lui, le fouillèrent, trouvèrent de l'argent et des papiers cousus dans ses vêtements et l'enfermèrent à fond de cale dans leur petite prison privée. Il s'y trouva avec dix-sept autres prisonniers et ils restèrent ainsi pendant dix jours dans cette geôle flottante dont personne ne savait rien. Ensuite on parvint à les faire transférer à la forteresse, où du moins on pouvait les nourrir. Ma nièce était obligée de se cacher aux environs de Petrograd, car on la cherchait pour l'arrêter également. Etant

allé chez eux pour tâcher d'avoir de leurs nouvelles, je vis le mouchard qui montait la garde en face de leur maison afin de la happer si elle reparaissait. Mon neveu fut transféré à Moscou à titre de criminel dangereux, et nous pensions qu'il était perdu, mais il fut relâché après une longue détention. Il n'était question partout que de tueries, et l'instrument principal de ces horreurs était des Chinois. Le premier détachement de Célestes avait été formé en rassemblant ceux d'entre eux, assez nombreux à ce qu'il paraissait, qui avaient été embauchés comme ouvriers sur la ligne du Mourman et étaient ensuite venus échouer à Petrograd. Ils avaient été amenés d'Extrême-Orient sous l'empire pour pousser activement à l'achèvement de la ligne lorsque, les mobilisations successives ayant mis sous les armes une si grande quantité de millions d'ouvriers russes, la main-d'œuvre fut devenue difficile à trouver. Puis tout travail ayant cessé depuis la Révolution, ils s'étaient débandés. Un certain nombre s'étaient mis *dvorniks* ou balayeurs de rues, d'autres

étaient devenus colporteurs ; une certaine quantité s'était, je pense, jointe à la lie de la capitale, car depuis longtemps la rubrique des crimes dans les journaux fourmillait de noms chinois. Les bolcheviks avaient enrégimenté tout cela. Le premier avis qui m'en était parvenu émanait d'une dame qui m'avait raconté que le portier de sa maison, un Chinois honnête et travailleur, était venu donner ses huit jours, vu qu'il avait reçu « ordre » de devenir soldat. Formés en bataillons, ces Orientaux étaient devenus insupportables. Leur insolence dans les tramways était révoltante ; c'était au point que lorsque j'en voyais monter dans le wagon où j'étais, je préférais descendre et continuer ma route à pied. Le camp que les bolcheviks leur avaient alloué à mi-chemin de Tsarskoé-Sélo, afin de les isoler et de mieux les tenir en main, n'était pas sans m'inquiéter pour Pavlovsk, dont il n'était distant que d'une quinzaine de kilomètres. La cruauté dont ils firent preuve pendant les massacres correspondait exactement à ce à quoi on

pouvait s'attendre de leur part. Les bolcheviks avaient trouvé là un instrument parfaitement bien adapté à leurs méthodes et à leurs procédés.

Un décret spécial défendait tout rassemblement contre-révolutionnaire et enjoignait aux comités des pauvres d'ouvrir l'œil et de veiller. L'espionnage atteignit des proportions fantastiques ; il fallait se défier de chaque visage inconnu et même de certains autres visages lorsqu'ils devenaient par trop familiers ; ainsi nous connaissions parfaitement bien les espions qui se relayaient sur le quai vis-à-vis de chez nous et qui surveillaient en prenant des airs détachés chacun qui entrait dans la maison.

La cruauté ambiante était particulièrement pénible, parce qu'elle était accompagnée de moqueries et d'insultes. Les bolcheviks tenaient à humilier ceux que leurs décrets n'envoyaient ni en prison ni dans l'autre monde, et ils prenaient de force des gens inoffensifs et les contraignaient à faire des besognes malpropres ou dangereuses, sous la

menace des pires tourments. Ainsi les casernes étaient remplies d'un ramassis de soi-disant soldats tellement paresseux qu'ils préféraient se vautrer dans la crasse plutôt que de nettoyer la saleté qui s'accumulait autour d'eux ; ce furent donc des « bourgeois » à qui on imposa cette dégoûtante corvée. Un de mes amis, le baron F., fut à deux reprises obligé d'aller hors de la ville creuser des tombes, car toutes sortes de maladies contagieuses sévissaient et il n'y avait plus de fossoyeurs ; mais pour emmener ces victimes de l'arbitraire et leur mettre une pelle en main vers midi, on venait les tirer de leurs lits à 6 heures du matin et on les renvoyait à 8 heures du soir, sans presque leur octroyer aucune nourriture. L'existence devenait de plus en plus pénible pour tout le monde et ma situation personnelle devenait également plus épineuse chaque jour. Mon adjoint pour les questions de ménage avait dû s'en aller, sous la pression du comité des domestiques avec lequel il ne savait pas s'arranger. Des députés de ce comité étaient

venus me consulter sur la manière de se défaire de lui. Je les engageai à temporiser et leur dis qu'avec cet homme-là il y avait moyen de s'arranger, parce que nous connaissions ses défauts, tandis que nous risquions, en exigeant son renvoi, d'en recevoir un autre qui pourrait être pire, car ce serait le commissariat qui saisirait cette occasion pour nous imposer quelqu'un de son choix. Vite je cherchai à tout hasard un candidat possible et j'en trouvai un qui paraissait faire l'affaire. Après une accalmie, la guerre instituée contre mon adjoint avait recommencé, et force me fut de céder et de demander son renvoi. Mais juste au moment où j'allais demander la nomination de mon nouveau candidat, il fut arrêté avec tout le bureau militaire où il avait du service, et le commissariat se hâta de m'envoyer un énergumène tout à fait impossible. Au bout de quelques jours, j'exigeai son rappel immédiat ; mais aussitôt parut un nouveau remplaçant qui n'était, lui, qu'un vulgaire mouchard, n'entendant rien de rien aux questions de ménage. Je com-

pris que les bolcheviks se croyaient suffisamment raffermis pour ne plus se gêner avec nous ; ils pensaient qu'il n'y avait plus de ménagements à garder et que les massacres avaient creusé un abîme entre ce qui était bolchevik et ce qui ne l'était pas. Quant à moi, il était clair que l'on m'attachait un espion. Il allait suffire d'un hasard pour remettre en avant tout ce qui dans mon existence n'avait pas trait aux beaux-arts. J'allais probablement être arrêté pour avoir contrecarré la nationalisation des usines de l'Oural, ou bien pour être du Nouveau Club, ou encore pour être parent ou ami de ceux qui languissaient en prison, et mon activité de Pavlovsk n'entrerait plus en ligne de compte. Déjà le gouvernement provisoire, en expédiant un de ses fonctionnaires à l'étranger, lui avait défendu d'aller prendre congé de l'un des grands-ducs dont il était un habitué. Or, pour moi il était bien facile d'établir que j'allais souvent dans cette même maison qui avait paru si compromettante aux révolutionnaires modérés de la première heure, et que

j'y avais encore été peu de jours avant la dernière arrestation du grand-duc. Le moindre prétexte allait être valable, et si on voulait se défaire de moi, il était si facile de se souvenir que j'avais été adjoint de plusieurs ministres des affaires étrangères. Mais si on m'arrêtait, tout mon travail allait être compromis ; on viendrait fouiller Pavlovsk pour chercher des preuves de mes tendances contre-révolutionnaires ; mes collaborateurs seraient molestés ; peut-être mes camarades des autres palais, mes amis du Palais d'hiver, allaient-ils souffrir par moi. Je commençai à penser à mon départ. Auparavant je fis un effort auprès de Lounatcharsky pour me débarrasser de l'espion. Il me le promit, mais pendant plusieurs jours rien ne se passa. Alors je lui écrivis une lettre qui ne lui fut remise qu'après mon départ, où je lui disais que je m'éclipsais jusqu'à ce que cet homme fût retiré de Pavlovsk et remplacé par un autre adjoint que j'indiquais. J'ai lieu de croire que cela fut exécuté comme je le voulais et je sais que pendant un certain temps

mes compagnons de travail me croyaient caché quelque part tout près d'eux. J'espère qu'ils n'ont pas eu trop de difficulté à continuer sans moi le travail que nous faisions conjointement, et d'après les renseignements qui me sont parvenus à l'étranger, la mentalité que nous étions parvenus à créer et qui hypnotisait la foule jusqu'à considérer les palais une fois transformés en musées comme intangibles, cette mentalité, dis-je, a prévalu. Je sais du moins que ni Pavlovsk ni les autres palais n'avaient souffert de dégâts jusqu'au mois de mai 1919.

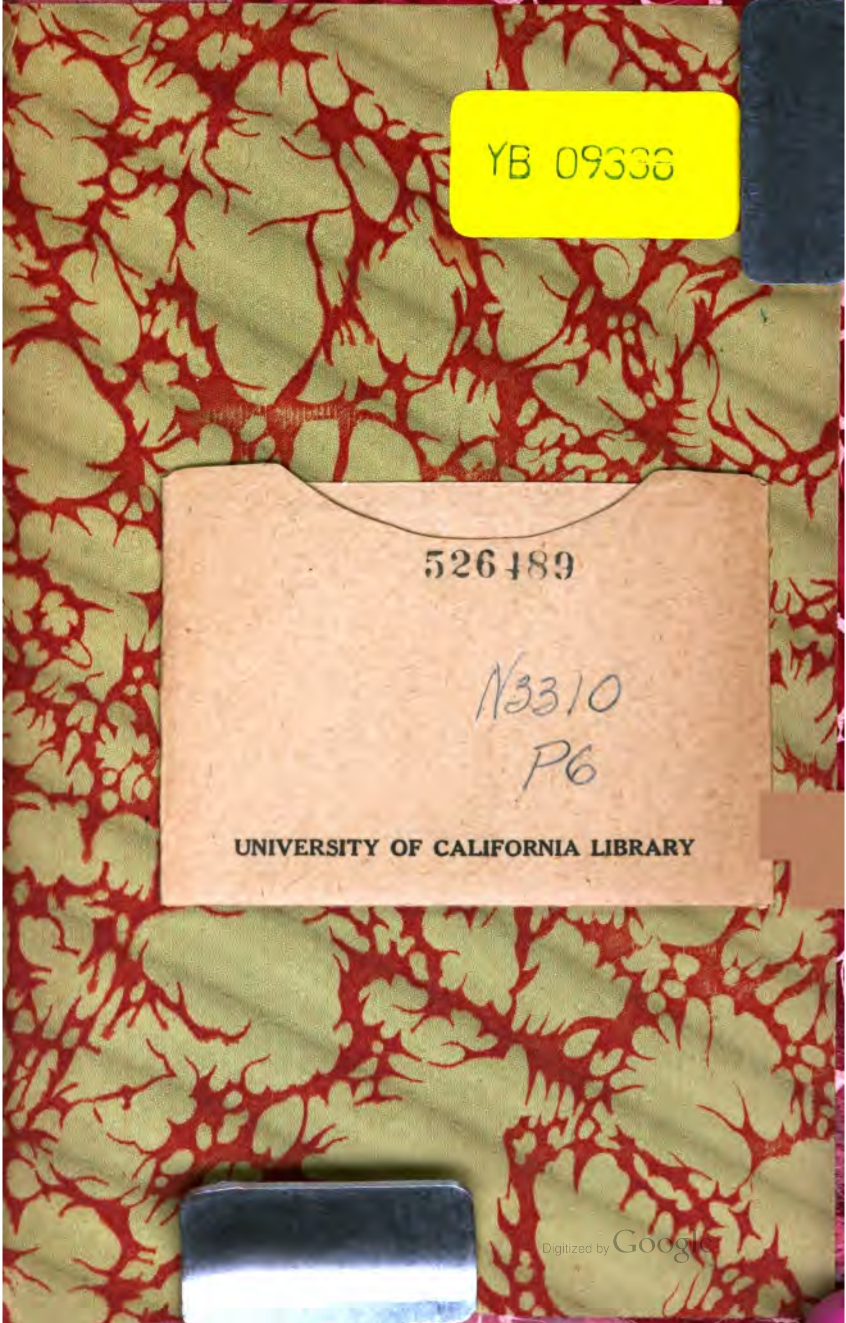
Lorsque nous commencions notre travail de sauvetage, en 1917, j'avais assumé un devoir que j'espérais remplir avec plus de perfection que je n'ai pu le faire. Les circonstances de mes dernières semaines à Petrograd et à Pavlovsk me firent comprendre que je pouvais facilement, si je m'obstinais à rester, mettre en péril l'œuvre même à laquelle je m'étais voué depuis un an. Je lui avais tout sacrifié jusque-là et je n'avais rien pu distraire de ma fortune pour en faire pas-

ser les débris à l'étranger, car si je l'avais fait à l'époque déjà lointaine où cela était possible, j'aurais dû me sauver tout aussitôt, et je ne voulais rien faire qui m'empêchât de rester. Quand je décidai de partir, je crois bien qu'aucune considération d'ordre matériel n'influença ma résolution. La bête humaine est si élastique qu'une pression progressive la trouve prête, après chaque tour de vis, à s'adapter à l'étau et à supporter le degré suivant de gêne sans le comparer à un état de bien-être reculé dans le passé, mais seulement à l'état de souffrance relative qui prévalait hier. Le manque de sécurité, l'absence de tout confort, la pénurie des objets nécessaires à l'existence, n'étaient plus des souffrances aiguës. Peut-être était-on affaibli par les privations et par conséquent moins apte à réagir ; d'un autre côté, il y avait indubitablement un certain élément de sport, je dirais presque d'amusement, à se passer de ce qui nous avait autrefois paru indispensable. Il s'y mêlait également la satisfaction que donne à tout être pensant la sensation de partager

le sort de son pays, comparée d'autre part à l'horreur de l'exil, et ce patriotisme passif contribuait à faire oublier les dangers et les déboires du régime bolcheviste.

Néanmoins, après bien des tergiversations, il nous parut, à ma femme et à moi, qu'il était plus raisonnable de nous en aller, et à la fin d'octobre 1918, après un an sous le joug des bolcheviks, nous nous arrangeâmes pour partir. Sans passeports ni papiers d'aucune sorte, avec bien peu de bagages, trompant jusqu'à nos domestiques par crainte d'une délation, en un mot presque comme des malfaiteurs, nous traversâmes la frontière de Finlande.

Poitiers. — Société française d'imprimerie


YB 09338
526489
N3310
P6
UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY
Digitized by Google

